

Perse



et ses mystères

« Tu n'es pas une goutte d'eau dans l'océan, tu es l'océan entier dans une goutte. » Rumi

« On ne rencontre jamais rien, ni personne, on retrouve juste des parties de nous-même(s) que nous avons oubliées ou perdues. » AM

A Dieu, à Adama

Mai 2015, à Téhéran

Introduction

IRAN : Message jeté à l'amer

Salam,

Je vais, chaque jour, très scolairement m'écrire, pour ne pas « m'oublier », pour inscrire des moments, des sensations que je ne peux plus perdre car, sans dévoiler l'histoire, j'espère en connaître déjà la fin... Je vais tenir un journal de bord, histoire de m'y raccrocher, en me tenant à la barre, lors de potentielles tempêtes ou périodes d'eaux troubles futures, si je perds le nord ou ne garde pas le cap, une fois cette traversée réalisée et revenu sur terre. Du coup, je me ferai un plaisir de les partager. Il y aura, systématiquement, des parties cachées tel l'iceberg et d'autres bien visibles. Tout ce qui sera envoyé par courriel, dans cette correspondance avec moi-même (et au-delà), sera ainsi conservé, quelque part, comme une bouteille jetée à la mer mais aussi à l'amer : en cas de vol, d'accidents, d'incidents en tout genre.... Peu importe la forme, seul le fond prime : l'âme de fond à la différence de la lame de fond qui détruit, ces textes ont pour vocation de me renforcer tel un roc...

Nul besoin de préciser que je ne suis pas romancier mais juste le narrateur de ma propre vie dont je suis le personnage principal LOL. Je suis un simple apprenti qui étudie inlassablement pour comprendre. J'essayerai, donc dans ces comptes rendus, d'être compréhensible et surtout assidu : parfois surement que le style sera télégraphique, parfois plus prosaïque, parfois sommaire tel un môme de 10 ans qui effectue une rédaction en 100 mots résumant ses vacances... bref, parfois court, parfois tout en longueur... De manière « grossière », j'essayerai d'être moi dans « sa plus simple complexité »... reLOL

Je mettrai, chaque jour, quelques photos ou images pour ceux qui n'aiment pas lire. ☺

A suivre...

Issa

Préambule

Percer le mystère à travers la Perse

Salam,

La question première et que l'on m'a beaucoup posée avant de partir est la suivante : « que vas-tu faire en Iran » ? Ma réponse était toujours très évasive : « Je vais chercher quelque chose ».

Ça y est, j'y suis, désormais « seul face à moi-même » : que vais-je chercher ? A vrai dire, je ne sais pas ce que je vais chercher et il me semble justement déjà avoir une once de réponse. Je vais chercher ce que je cherche, en Iran et peut-être que, simplement trouver ce que je cherche, sera la finalité de ce voyage. Comme souvent, peu importe le point d'arrivée, le plus important est le cheminement tout comme l'est, le long cours d'eau de la Vie. Je m'y rends pour quoi, je m'IRAN pourquoi ???... ☺

Ce voyage est avant tout intérieur, mais c'est aussi un voyage extérieur et même bien au-delà. Il va me faire, voyager dans le temps : le passé, le présent et évidemment le futur de ce pays mais aussi de moi-même. Il va me montrer des gens, des lieux, des facettes de ma personae que j'ignorais ou que j'avais oubliées. Que vais-je découvrir de ce pays et de moi-même : découvrir et/ou surtout redécouvrir : comme je l'ai toujours dit : « On ne rencontre jamais rien, ni personne, on retrouve juste des parties de nous-même(s) que nous avons oubliées ou perdues. » Ce qui m'oriente déjà spontanément sur la pensée de Khalil Gibran à savoir : « *Aucun homme ne peut rien vous révéler sinon ce qui repose déjà à demi endormi* ».

Je me rends en Perse pour plusieurs raisons. La première est historique, à savoir pour retrouver son passé perdu qui m'a, si jeune, tant fasciné avec l'ère des civilisations dites primitives, le grand Empire de Cyrus, puis Darius avec en son centre Persépolis, au-delà la période incroyable des plus grands érudits, mystiques et scientifiques avec l'apogée des Seldjoukides. Toujours chronologiquement, j'y vais aussi pour retrouver les périodes successives de troubles dues aux

invasions : les Turcs, puis les Mongols, les Afghans, les empires coloniaux russes, britanniques et enfin américains. De là, me remémorer que même à l'apogée, on peut redescendre plus bas que terre mais aussi remonter. Enfin, comprendre pourquoi cette colonisation à demi-mot, à répétition à pousser à mettre un régime tel qu'il l'est aujourd'hui : action – réaction. En sachant que ce dernier risque de peser très lourd dans la balance et l'échiquier géopolitico-religieux de ces années à venir et qui aura de très grandes répercussions dont peu imaginent la portée.

Quand j'étais petit, l'Iran incarnait le pire monstre vu et dicté comme tel par le monde entier enfin, à travers le prisme de nos médias. Il s'agissait d'un état d'esprit initialement insufflé par les Etats-Unis. J'étais encore « en gestation » que Khomeiny arrivait au pouvoir 6 mois avant ma venue, en 1979. Mais j'ai très vite appris, vers 3-4 ans, vu qu'on me l'avait présenté comme tel, l'existence a priori de cette « bête immonde ».

Je me souviens très jeune, vers 2 ans, j'ai pleuré une nuit car j'étais effrayé par des ombres noires qui semblaient incarner des fantômes jusqu'à ce que ma mère vienne dans ma chambre pour allumer la lumière et que ces monstres disparaissent. En fait, le fruit de mon angoisse n'était qu'un reflet biaisé par l'obscurité d'un ours en peluche... Je pars, dans ce pays, non pour romancer, non pour minimiser, ni prendre parti mais peut-être juste pour « qu'on m'allume la lumière » : que je puisse vraiment voir, certainement avec un œil plus perçant (persan) ce qu'a été l'Iran, ce qu'elle est, ainsi que ceux qui la composent et, in fine, me reconnecter et mieux appréhender ce qui va éventuellement se passer. J'y vais aussi pour les paysages ainsi que pour l'architecture qui se marient harmonieusement avec la main de l'Homme : j'ai tant d'images et de somptueuses photos en tête, des plus majestueuses mosquées avec, en arrière-plan, les montagnes qui se dessinent. L'Iran, la Perse est, dans mon inconscient, un poème à elle-même.

J'y vais, bien entendu, dans le cadre d'une quête spirituelle, non pas pour vénérer les lieux, mais pour m'imprégner de l'énergie laissée des passés, de l'énergie actuelle de ses gens qui la composent, en m'introduisant, s'il me l'est permis, dans leur vie intime, dans leurs témoignages, dans leurs visions. Tous ces aspects sont justement emprunts de spiritualité ; un pratiquant est celui qui pratique, à chaque instant de sa vie, sans regard, de qui ou quoi, avec respect et bonté (divine).

Quand je dis que je n'y allais pas que pour les lieux mais pour l'énergie, on m'a demandé s'il y avait un lieu-dit pour le Soufisme. Non, il n'y en a pas. Peut-être, la région nord-est du Khorasan et encore ; ce dernier était, à l'époque en Perse antique, et, désormais, il est à cheval sur l'Iran, l'Afghanistan, le Turkménistan et l'Ouzbékistan... Alors, il est vrai que de me dire, en relisant des poèmes de Rumi, Al Ghazali, Omar Khayyam, Hafez... que, peut-être, ces derniers sont passés là et que je hume cette énergie, est troublant. Cela étant, ce qui semble le plus jouissif, est de ne pas savoir où, concrètement, car sans quoi, ça s'apparenterait à de l'association (« grave » péché, selon certain, s'il en est ! A bon entendeur, Salut !). Mais surtout, je m'écarterais de leurs messages, à savoir que peu importe le lieu, les gens, les situations, on peut retrouver cette connexion intime entre soi et le monde, Dieu, la nature... le macrocosme, peu importe le terme, vu qu'il s'agit d'Unité et d'Unicité (pilier subtil et premier de l'Islam à travers la Shahada, si on la perçoit (Perse-soi) comme il se doit) à travers tout, en tout, par tout et partout.

A l'instar du fait que je sois mort en Inde car il fallait mourir pour revivre ou plutôt vivre réellement et mes écrits intitulés *INDELÉBILE* (en 2005) m'ont aidés à me souvenir un temps de cette connexion (voire reconnexion)... malgré tout, cette flamme s'est quelque peu estompée. Du coup, puisse l'Iran réincarner celle-ci en ravivant cette étincelle pour que je brûle, à nouveau, de mille feux... J'en viens nécessairement en guise de « pause » à ce chef d'œuvre de l'un des plus grands poètes perses et soufis à savoir Rumi : *« Peu importe qui nous sommes et où nous vivons, tout au fond, nous nous sentons tous incomplets. C'est comme avoir perdu quelque chose et éprouver la nécessité de le retrouver. Quel est ce « quelque chose » ? La plupart d'entre nous ne le découvrirons jamais. Et parmi ceux qui y parviennent, plus rares encore ce sont qui partent à sa quête. »*

A suivre...

Issa

Annexe essentielle (essence-ciel)

Salam,

J'ai commencé ce voyage intérieur, à travers un besoin de purge, de purification. Quoi de meilleure thérapie que de jeûner 3 jours, 72 longues heures durant, le temps pour la résurrection, en guise de détox, d'antioxydant. J'ai aussi choisi ce pays, à cause d'un trop plein, un excès d'Occident si riche d'avoir et de matérialité, mais parfois si pauvre d'être et de spiritualité. Si je pars à l'extrême, Shanghai incarne l'une des villes les plus débauchées au monde, bercée et façonnée (fascinée) par le dieu argent, illusion, paraître, luxure, fornication aveugle et récréative, excès en tout genre... La Chine représente l'un des meilleurs Frankenstein créé de toute pièce, monstre vivant « MADE IN Occident ». Cet Occident qui oxyde... J'avais besoin d'une purge d'un pays pratiquant la Sharia en arabe « la loi » (la loi islamique, au sens premier du terme car sujette à interprétations) pour me rendre compte de certaines choses : surement de ces deux extrêmes, me recentrer ainsi sur mon monde afin de le dessiner ainsi que celui auquel j'aspire. Il s'agira de mettre en pratique la magnifique pensée du grand soufi Rumi : « *Au-delà du bien faire et du mal faire existe un espace. C'est là que je te rencontrerai.* » Il me rappellera, in fine, la sagesse chinoise de la Voie du Milieu, et de là, que toute tradition se complète harmonieusement, incarnant le patrimoine mondial de l'humanité. Comme ce roman de *Lorenzaccio*, "le vertueux et le débauché", je passe mon temps à osciller entre deux mondes : celui de la nutrition la plus saine, du soin du corps, de la culture, de la discrétion, un monde plus intérieur et sur le travail de ses pulsions moins matérielles. Et pourtant, j'aime aussi parfois succomber à mes envies d'homme, d'humain : de mal bouffe, d'abus, de moquerie et beauferie, de show-off et de compulsions, de « trop de trop »... Peut-être d'un extrême à l'autre, je vais me recentrer et essayer de concilier ces deux mondes de manière plus harmonieuse, plus saine car sans quoi ce confit intérieur ne pourra pas demeurer longtemps. Il faudra un choix ferme qui risque, d'une part ou d'autre, de créer une frustration et donc ne plus atteindre l'harmonie.

A suivre... Issa

Jour-1 : Quand t'es errant dans Téhéran

Salam,

Quand je me suis levé aux aurores, le ciel était plutôt voilé (lui aussi, si je puis dire ☺).



Je suis vite sorti, dans un Téhéran éteint. Eh oui, vendredi oblige, tout était fermé. Comment mieux commencer un voyage par un jour de repos, de remerciement, de recentrage, de recueillement....

Du coup, j'ai commencé à errer dans cette grande ville fantôme. Il n'y avait pas un chat (je ne me serais pas permis de dire pas un Shah vu que depuis le dernier ici, cela semble être comme un chat noir apportant la malchance). A part lui :



et même lui, me fuyait. D'ailleurs, j'étais super déçu, je pensais voir des chats persans partout. On m'aurait menti, pensais-je alors ? Etais-je si naïf ? Bref, j'étais tellement excité, à l'idée de sortir et d'aller à la rencontre des gens. Puis, la question existentielle était par quoi commencer ? J'avais deux options, la première : témoignage historique politique, ou la seconde : religieuse. Les deux

semblaient indissociables dans ce que j'allais entreprendre et surtout dans l'approche du passé. La révolution culturelle de Khomeini de 1979 a été basée sur une approche politico-religieuse, tel un bloc.

Quand j'étais petit, la maîtresse nous disait qu'on ne pouvait pas additionner ou mélanger les navets et les choux fleurs. Il semblerait que ce soit, ici, dans une certaine logique, le cas. Et pourtant comment mélanger des substances aussi différentes et insolubles que la politique et la religion ? A priori, elles semblent même opposées. La politique est, par définition en grec, une activité qui se réfère à des affaires publiques alors que la religion est une question complètement privée, une question de « goûts » (or les goûts et les couleurs, ça ne s'explique pas), d'aspiration. Sans faire de recette miracle, l'eau et l'huile ne fusionnent jamais naturellement. D'autant qu'on a eu, dans l'histoire, l'exemple, à bon nombre de reprises, que ça ne fonctionne pas. L'Homme ayant, de tout temps, eu essentiellement deux tabous : d'une part la mort (avec en filigrane Dieu) et donc la spiritualité ; et d'autre part l'amour/le sexe. Je me suis posé alors la question : "Pourquoi ne pas avoir lié la politique au sexe, tant qu'à faire !" On aurait eu alors des partis pour le peu originaux (je ne me serais pas permis de dire orgie-géniaux de partouzes, de partis sorry) avec, par exemple, des partis conservateurs sado-masochistes, des gays républicains, des lesbiennes fascistes, des « socialobscènes », des « analarchistes » ou autres bisexuels centristes, qui sait ?! Trêve de plaisanterie, j'ai donc opté pour le premier choix, à savoir aller voir, dans un premier temps, la dimension politique, liée à la religion.

Je me suis donc rendu, à cet endroit mythique, pour voir cette image fort présente dans tous les livres de géo du collège qui a renforcé, dans mon adolescence, ma peur de l'Iran :



avec sa petite sœur.



Eh oui, à l'époque comment pouvait-on montrer une représentation aussi dure que la mort, en guise de symbole par rapport aux USA. Comment attaquer ce grand gendarme (littéralement et à la genèse, ses racines étymologiques : « gens d'armes ») du monde qui, depuis la première guerre mondiale, était toujours parti en croisade, contre les grands méchants loups, les pires infidèles du capitalisme et mécréants de notre système. Comment diaboliser cet état qui avait toujours voulu notre bien en nous « McDonaldisant », en nous « Coca-colaïsant », en nous « Beverly Hillsant » voire nous « Beverly **Hellsant** » de manière subtile, encore que non ! Vu qu'Hollywood ou plutôt **Hollywood** (le Saint Hollywood) était là pour orchestrer, tous les scénarii, mettant en scène la grandeur et l'altruisme des USA.

En guise de pitch et de bande annonce ou plutôt de résumé que s'est-il passé ? Très sommairement, durant le XIX^e et au début du XX^e siècle, l'Iran est sans cesse spoliée par des semi-colons occidentaux selon les domaines et les périodes : russes, néerlandais, anglais, américains etc... bien

qu'à sa tête, il y ait toujours eu un Shah. Ou plutôt, devrais-je dire, un « **Shahrlatan** », dans la mesure où la plupart étaient corrompus car ils vivaient au-dessus de leurs moyens. Ils devaient ainsi prostituer les ressources de leur pays pour être renfloués. Puis, un courant néo réformateur et moderniste a vu le jour en 1950 (même avant) avec le 1^{er} ministre Mossadegh qui voulait nationaliser le pétrole. En gros, il voulait fermer les vannes de l'exploitation occidentale et en faire profiter son peuple (tiens ça me rappelle, de manière contemporaine, Chaves, autre membre de l'axe du mal). Les USA n'ont pas supporté et ont organisé un coup d'état, appelé « opération Ajax ». Ça a bien nettoyé au passage, et Obama l'a reconnu comme tel, il y a peu de temps. Il a été destitué et remplacé pendant 25 ans par le Shah d'Iran, vivant dans le faste alors que son peuple vivait dans la misère et la dictature la plus dure, notamment religieuse : interdiction de porter le voile entre autres. Or, la population était majoritairement très pratiquante. Le Shah n'était qu'une marionnette, vu que les ficelles étaient tenues sur son territoire même, à l'ambassade Américaine, se référant aux photos du mur. Par ce dégoût, le peuple s'est révolté car perdu et emmené par un homme, Khomeini, qui, pour certains, les ont sauvés... Personnellement, à ce stade, je ne peux ou plutôt ne veux pas juger : je suis venu faire un travail d'investigation, de sondage (les livres, les média me limitent pour être objectif) j'attends les témoignages divers avec les explications des locaux (sous différentes CSP : Classes Sociaux Professionnelles). Bref, un Khomeini en place, l'embargo a été déclaré et l'Iran s'est retrouvé isolé du monde entier, comme ça a été le cas pour l'Irak, la Syrie, la Birmanie, Cuba... et, chaque fois, c'est le peuple qui trinque... No (more) comment, si ce n'est que dans sa guerre « (mal)sain(t)e » « God bless America » comme elle aime à le dire et en son nom (God), l'America blesse où elle veut, comme elle veut...

A l'époque, nous nous offusquions que l'Iran appelle les Etats-Unis « le grand satan ». Aujourd'hui, les USA utilisent toujours ce même champ lexical machiavélique vu qu'ils parlent de « l'axe du mal » avec l'Iran en première ligne.

Puis, devant l'ancienne ambassade, j'ai eu cette image :



avec en inscription « marre des USA » mais avec une métaphore, selon moi, de la société : traditionnelle (celle de la révolution) qui tourne le dos et disparaît (incarné par la femme en tchador, en arrière-plan) et le jeune, assez « à la page » qui me regarde et sourit et cache quelque peu le message. J’y ai vu comme si les nouvelles générations étaient usées de ces conflits de leurs parents qui ne les regardent plus : eux, veulent simplement vivre et sont prêts à pardonner. D’ailleurs, il cache le « SA » de « USA » : il n’y a plus que « Down with U » : en gros « marre de vous », sous-entendu mettant dos au mur les deux factions (Etats-Unis et gouvernement actuel). Deuxième image, deux minutes plus tard, celle d’un couple d’Iraniens qui expliquaient l’histoire à leur hôte américain ; tout un symbole : peut-être qu’il serait temps d’oublier et de pardonner ?!...



Mais bon, je suis sûrement trop rêveur. D'ailleurs, je ne comptais pas y penser aujourd'hui, mais j'ai eu un flash et un choc avec cette image :



La flèche rouge montre que la direction est dangereuse, voire interdite (et même un sens unique, voire un « non-sens »)... Quand je pense ce que l'axe « Etats-Unis-Israël » (cf encore la « ptite sœur photo ») :



(utilisant subtilement et encore, sa marionnette bien huilée et trempée à savoir la « Qatarabie Saoudite ») fait au Yémen ou en Palestine pour lesquels, l'Iran justifie ses positions en tant que défenseur. Sans jouer, les conspiraSIONISTES (en clin d'œil, justement détourné, aux amateurs de la théorie du complot ou des complots vu qu'il semble y avoir à boire et à manger en la matière, recommandant toujours pour éviter l'indigestion, de se référer à la Source) ; ce qui est souhaité par « l'axe du bien » c'est d'écraser une hégémonie chiito-persane avec le grand croissant chiite qui leur fait peur : Iran (90% de chiites), l'Irak (60%), Yémen (45%), Liban (25%, avec la faction armée Hezbollah pro iranienne), la Syrie (12% mais les Alaouites sont au pouvoir), Pakistan (20%, cf l'attentat d'avant-hier faisant plus de 140 morts à qui on reprochait aux chiites (ismaéliens) de vouloir exporter la révolution iranienne), Afghanistan (15%)... Et comment s'y prennent-ils ? Ils ont « créé » et armé un Frankenstein incontrôlable que l'on appelle EI, Daech... bref des pitbulls qui n'ont rien à voir avec l'Islam mais qui sont de bons moutons aveugles in fine qui (des?)servent l'axe du bien. Qui sait ! Créer un chaos permet, à terme, de mieux intervenir... A bon entendeur... Salut !

Je serai obligé de revenir sur ce point... Et du coup, ben finalement je devais parler politique et ça a bifurqué en religio-politique. Eh oui, vu que certains ont établi leur pouvoir comme tel, il est presque impossible de comprendre la situation passée et présente sans connaissance religieuse. D'ailleurs, ce phénomène historique de l'Iran chiite n'est pas anodin. L'empire perse avait épousé cette branche en guise de différenciation vis-à-vis de l'Islam des califats arabes puis ottomans. Tout comme les khazars (descendants des juifs ashkénazes de l'Est, convertis et aucunement sémites) avaient adopté le Judaïsme comme distinction avec le saint empire chrétien d'Orient et l'empire arabo-musulman vers le X^e siècle.

Bref, après tout ça, je me suis rendu dans le deuxième lieu qui m'intéressait le plus à Téhéran, la plus grande mosquée de la ville : la mosquée Khomeini (eh oui au centre, le plus grand symbole de son histoire contemporaine). Et là, j'ai réalisé mon rêve et surmonté ma peur (toujours la même qu'avec l'ours en peluche de l'enfance, qui a disparue en allumant une veilleuse), j'ai demandé et ai pu prier avec des chiites. Ça ne semble rien mais, pour moi, c'est un grand symbole et un premier

rêve qui se réalise ; j'en ai énormément comme tels car je suis un grand rêveur. Et pourtant, c'est tellement évident l'Oumma signifie « l'Union » dans l'absolu, et pour certains des musulmans, quelle que soit la mouvance. Mais, selon moi, il n'y a pas de chiite, ni de sunnite, ni même d'ismaélien ou de soufi, il y a des musulmans. Et au-delà, il n'y a pas de musulmans, il y a des croyants quels qu'ils soient. Chaque individu religieux ou pas, croit à quelque chose : la nature, le sang (la famille), le sport... peu importe. C'est d'ailleurs un pécher, en islam, que de juger. Si nous sommes tous des créatures de Dieu... alors ne les a-t-Il pas créées à Son image ? J'adore cette citation de Shams ed Din Tabrizi (soufi perse) : *« Il est si facile d'aimer le Dieu parfait, sans tache et infaillible qu'Il est. Il est beaucoup plus difficile d'aimer nos frères humains avec leurs imperfections et leurs défauts. Sans aimer les créations de Dieu, on ne peut sincèrement aimer Dieu. »*

Bref ensuite, je me suis baladé et sur mon chemin, j'ai visité un temple zoroastrien (première religion de la Perse)



puis j'ai prié dans une église arménienne Sainte Marie

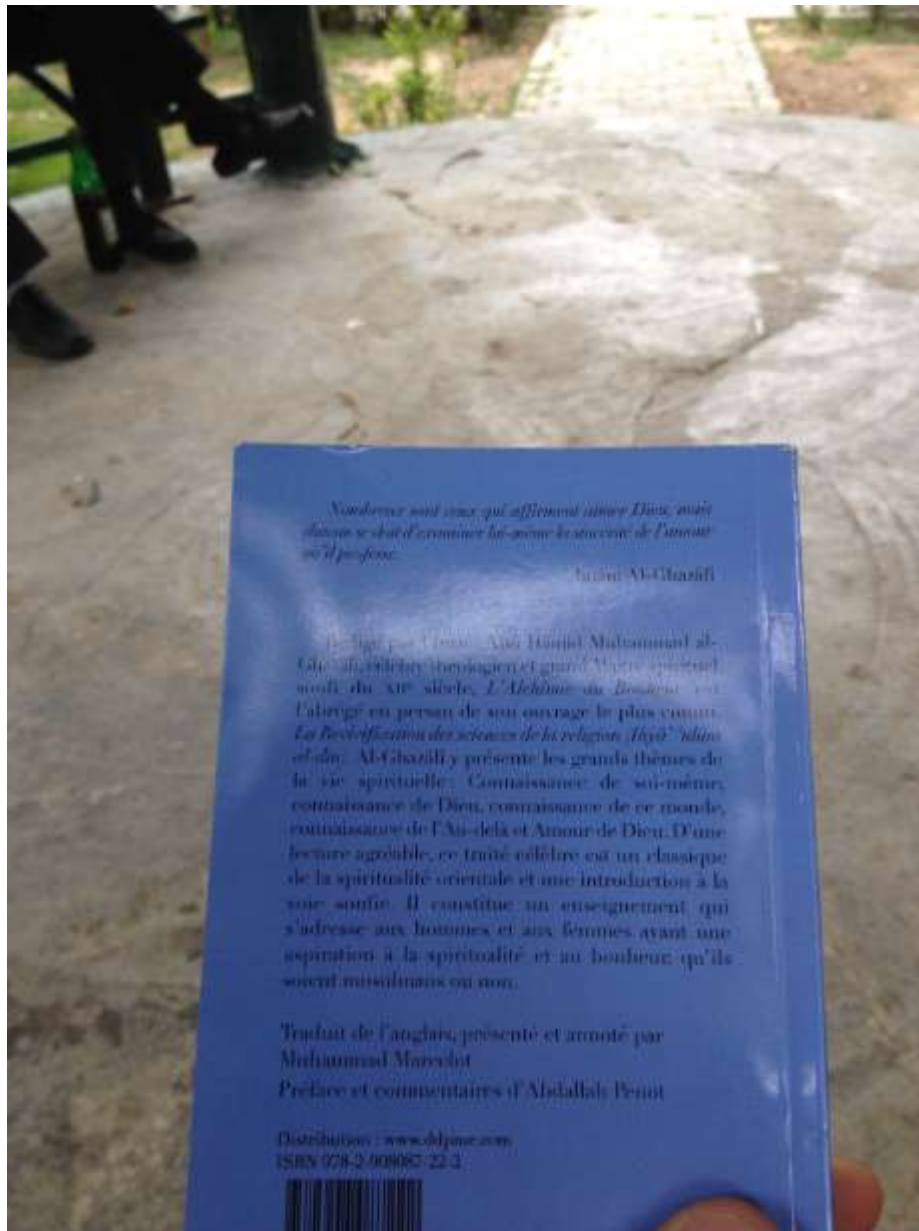


haute en couleurs pour une fois ; d'habitude elles sont plutôt austères, sombres...



Eh oui, on était vendredi, jour spirituel ! ☺ Je finirai sur ce point en reprenant Shams ed Din Trabizi qui dit si justement : *« Tu peux étudier Dieu à travers toute chose et toute personne dans l'univers parce que Dieu n'est pas confiné dans une mosquée, une synagogue ni une église. Mais si tu as encore besoin de savoir précisément où Il réside, il n'y a qu'une place où le chercher : dans le cœur d'un amoureux sincère. »*

Puis, je suis allé dans un joli parc pour y faire une pause, tant j'en avais besoin au vu des kilomètres que j'avais parcourus. Je me suis posé, et ai recommencé à lire à nouveau Al Ghazali, un magnifique ouvrage intitulé : *L'Alchimie du bonheur*. C'est un livre de poche, ou de cœur, que j'ai déjà « égrainé », si je puis dire, une bonne douzaine de fois...



Après quelques lignes, les gars (en fond) qui avaient une bouteille de bière (passible de prison) m'ont parlé quasiment une heure.

Puis, de manière plus matérielle (encore que...), je me suis rendu dans un somptueux palais avec un jardin si apaisant, un peu comme une citadelle hors du temps, de la musique perse en fond, un

peu partout, et des intérieurs à surpasser la ville lumière (Paris), ou même Versailles. C'était magnifique, si bien que ça m'a laissé sans mot :





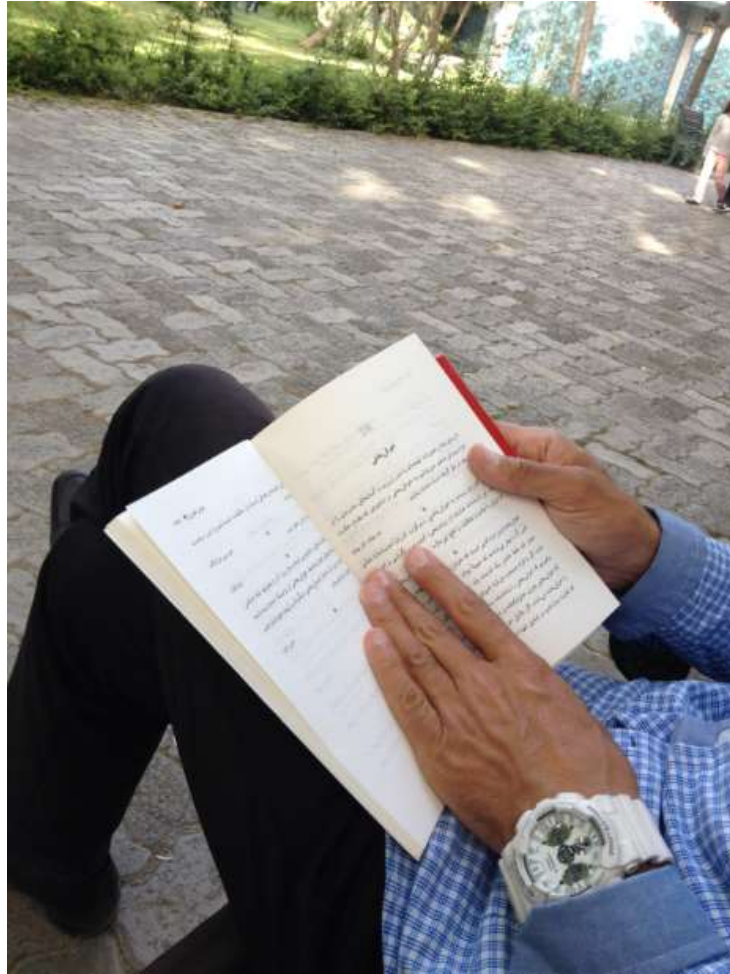




En fin d'après-midi, je me suis rendu, dans un très beau parc où une personne est venue me parler. Prof d'anglais avec la volonté d'échanger ; nous nous sommes posés sur un banc : face à une magnifique bibliothèque.



Il revenait du salon du livre annuel.



Nous sommes restés ensemble 2h30 à parler littérature puis aussi et surtout à refaire le monde ; tous les thèmes y sont passés : nous avons la même vision de la Vie. Ce qui me renforçait dans ma pensée : la culture amène à l'harmonie des peuples. Pour finir, la cerise sur le gâteau, son nom : Ali. Celui par lequel le chiisme entre chiites et sunnites, est arrivé, à savoir le successeur de Mahomet : Ali ou Abu Bakr... Je n'aurais pas pu mieux rêver en tant que clin d'œil du destin. Ali m'a nourri culturellement, aujourd'hui, en ce deuxième jour de jeûne ; ça a été mon plus beau moment de la journée en guise de dessert, après certaines pensées parfois quelque peu indigestes au cours de cette longue et intense journée.

Je vais me reposer quelque peu demain, enfin dans 3h30, je pars tôt (5h30) pour le Sud : Shiraz, ville extraordinaire : j'irai sur la sépulture de Hafez pour qu'il continue à reposer en paix...

A suivre...

Issa

Jour-2 : Ça tend vers l'amour : satan vers l'âme morte ?

Salam,

Je suis arrivé, ce matin à Shiraz qui fut dans le passé la capitale de la Perse, ville du sud et riche de 1.2 millions d'âmes et même plus, si je compte l'agglomération des défunts érudits qui sont encore bien présents, sans faire trop de jeu de mots, ni faire trop preuve d'esprit. La région s'appelle Fars (et oui sans blague ☺) d'où le nom de la langue perse ou farsi qui montre bien qu'il s'agit du berceau de la Perse. D'ailleurs Persépolis se trouve à 70km de là.

Shiraz est une ville comme Téhéran, située sur un plateau, entourée par la montagne. J'ai trouvé refuge, dans le vieux quartier de la ville ; ça m'a rappelé Jérusalem et les images qui me fascinaient lorsque j'étais enfant, à travers ces fameux contes d'Orient, entre autres *Les Mille et une nuits*. Je me suis amusé, comme j'aime à le faire, à me perdre dans ces petites ruelles représentant un incroyable labyrinthe.





Avant toute chose, hier j'ai omis un point extrêmement important. Les gens, ici, sont d'une gentillesse déconcertante ; je crois, ne jamais avoir rencontré des êtres aussi bons et accueillants, s'en est troublant. Déjà, à Téhéran, tout de même la capitale, mon chemin était, sans cesse, parsemé de « welcome to Iran » presque tous les 500m, des sourires, des « where are you from ? », « may I help you »... Ici à Shiraz, c'est encore pire (si je puis dire), quasiment toutes les 10 minutes quelqu'un se joint à moi et marche sur 500m en me parlant simplement. Ce matin, un couple très gentil m'a invité à prendre le thé, étant donné qu'ils vont migrer en Norvège, sous peu et souhaitent pratiquer leur anglais. C'était, une fois de plus, super intéressant. Leur gentillesse est tellement sincère et intense qu'un français, rencontré hier en fin de séjour, me disait qu'il était

parano et de fait, en Occident, nous sommes tellement habitués à ce qu'il y ait une idée derrière la tête...etc.

Ce n'est même pas que les jeunes ; même les personnes âgées font, sans cesse, des sourires même les « corbeaux » (en tchador tout de noir, vêtus) celles que l'Occident nous a dépeintes comme des sorcières. En fait, les gens sont curieux et honorés qu'on visite leur pays : ça me rappelle véritablement cette bonté d'antan envers l'étranger qui apporte des nouvelles et que l'on chérit ; c'est ce qu'on appelle, en arabe, la « baraka » (littéralement « la bénédiction »). Je me suis toujours dit, pour avoir eu la chance de parcourir quasiment une soixantaine de pays, que la richesse d'un peuple ne se mesure pas au PIB mais à la bonté du cœur. Il devrait y avoir un indice, un classement, ce serait drôle de le comparer au PNB car je suis persuadé que les tendances, dans bon nombre de cas, s'inverseraient. Petit aparté primordial dans mon parcours.

Après mon errance dans les ruelles, je me suis rendu à la citadelle car région si trouble, prise et reprise à maintes reprises par des mains étrangères venues d'ailleurs. Celle-ci m'a fait penser à une ceinture de chasteté ou un voile de pudeur pour se protéger, au final, des menaces et de la barbarie de certains hommes afin qu'on ne viole ni son intimité, ni son intégrité ?!...



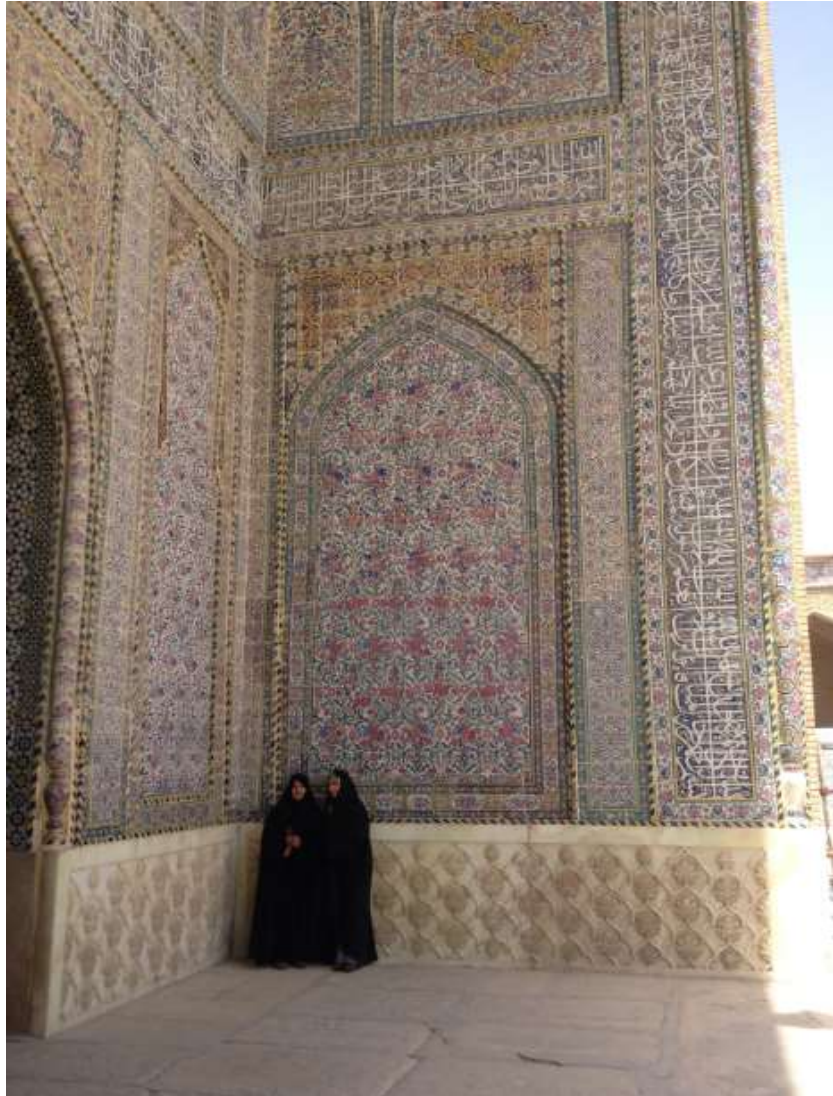
De là, j'ai rencontré mon couple de futurs migrants avec qui j'ai eu le plaisir de passer un moment.

Puis, je me suis rendu au grand bazar de la ville. Et pour le coup, comme partout, le bazar comme son nom l'indique c'était le bordel (☺), ce qui est déroutant ; un shoot garanti pour les sens : les odeurs des épices, les couleurs des draperies, bien sûr la beauté et la douceur des tapis, des touchers au travers des bousculades... Cet enivrement des sens me faisait partir dans le temps : je me demandais en quelle année étais-je ? Où étais- alors, Bagdad, Damas, Constantinople... au XII^e, XIII^e, XV^e, XVII^e siècle, tout aurait pu être possible. NB : *Photo volontairement choisie comme fade voire floue.*



Les bazars, de manière générale, m'ont toujours fait rêver et penser aux routes de la soie dans un sens, aux routes des épices, bref de tous ces échanges qui ont fait que le monde est allé à « sa propre rencontre ». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai choisi le commerce. Une phrase haute en couleurs qui figure en guise de devise pour notre boîte MADE IN dans tous nos descriptifs Viadeo, LinkedIn & co est celle de Montesquieu qui dit si justement : « *L'histoire du commerce est celle de la communication des peuples.* »

Puis, je suis allé dans une mosquée en faïence azérie, symbole, encore, d'échanges d'antan pour parvenir à la quintessence de l'esthétisme.



J'aime le contraste des couleurs avec le noir, une architecture et des façades à couper le souffle.

Ensuite, je me suis rendu dans la plus belle mosquée que mes yeux m'aient permis de voir. L'intérieur et l'extérieur étaient majestueux. Elle demeurait tellement imposante et si différente de tout ce que j'avais pu voir auparavant.





J'adore la p'tite qui fait sa crâneuse, elle avait remis ses lunettes, juste pour la photo, trop cute 😊.

L'atmosphère était incroyable, si harmonieuse, si agréable : des gens paisibles et souriants, pas le lieu strict que certains aimeraient imposer dans leurs lieux de cultes où pour eux, l'austérité rime avec respect et dévotion. Loin de là, ici c'était un véritable centre de vie :



de détente 😊,



bon enfant...



La p'tite qui monte sur le trône et personne ne lui dit rien, j'adore, c'est juste naturel. Ça m'a rappelé les églises ou cathédrales au Moyen-Age dans lesquelles les gens vivaient, mangeaient, dormaient. Aujourd'hui, la plupart des gens le disent, ils ont, limite, peur de faire un pet de travers.

Autre point : il y avait plusieurs messieurs avec des écharpes type Miss France (Mister Mosquée 😊) dédiés à l'accompagnement des étrangers croyants ou pas, parlant parfaitement anglais, très avenants. Incroyable, les média occidentaux, pour le coup, avaient eu raison de moi : jamais au grand jamais, je n'aurais pu, de manière générale, imaginer une telle ouverture.

Et si l'Occident s'avérait plus réactionnaire que la République des Ayatollahs ?!...

Ensuite j'ai visité le mausolée de Hafez, l'un des plus grands poètes soufis persans du XIV^e siècle

dont la plume est si légère que l'on s'envole littéralement, avec des pensées douces comme le miel, qui apaisent et réchauffent le cœur...



Devant cette ferveur, j'étais ému par ce peuple soi-disant obscurantiste, comme on avait tant essayé de nous faire croire.

Cette photo est, à mon sens, un gros pied de nez à l'Occident critique : en premier plan, il y a une majorité de femmes et de surcroît des corbeaux (en tchador).



Hafez est un poète, si subtil (métaphysique, mystique, métaphorique...) que la plupart des occidentaux n'en comprendraient pas le centième.

A Téhéran ou ici à Shiraz, les avenues principales ont emprunté leur nom à la plupart des plus grands poètes soufis que la Perse ait connus. D'ailleurs, j'avais contacté, avant de partir, un Français qui s'y était rendu plusieurs fois (en Iran) pour lui demander conseil, à savoir si je pouvais prendre mes ouvrages (soufis). Il m'avait répondu que mieux valait ne pas attirer l'attention. Conseil que je n'ai bien sûr pas suivi car mon intuition me poussait à faire le contraire et à juste

titre. Non, non, l'Iran est loin d'être un pays obscurantiste, fanatique religieux, reclus sur lui-même et haineux de toute modernité ou d'ouverture.

Il semble être, certes, un peuple traditionnel et pieux, mais surtout ouvert et intellectuel.

Après cette épopée culturelle, j'ai atterri au « jardin du paradis » (tel est son nom en perse).







Il s'agit, en quelque sorte, d'un jardin d'éden où les amoureux se donnent rendez-vous dans ce paradis floral pour se conter fleurette et, à terme, peut-être être déflorée en levant le voile et en prenant connaissance de son corps : le péché originel à la genèse de notre venue sur Terre en tant que damnation et chute. Mais pourtant, je repensais que notre venue n'était autre que pour recouvrer l'éden perdu sur Terre et ainsi retrouver cette union divine à travers tout (ce en quoi tous les mystiques croient et aspirent). En quoi la connaissance, dans l'absolu, aurait-elle été bannie, encore moins les corps, l'amour, bref, tout ce que certains obscurantistes judéo-crétins (heu chrétiens) et ensuite de manière plus large certaines personnes du livre, ont essayé d'instaurer : la

vie est péché, nous sommes là pour nous racheter et le plaisir n'a pas de place ici-bas... Ne serait-ce pas un peu limitatif et dommage... ?!

Bref, les jeunes étaient si touchants d'innocence. Bien qu'ils se cachassent, j'en ai observé trois ; nul besoin de préciser qu'il s'agissait de trois couples distincts encore que la pensée mal placée occidentale me pousse à préciser que ce n'était pas un threesome ☺. Bref, ils ne s'embrassaient pas, ne se touchaient pas : même pas une petite caresse sur la main ; ils semblaient si timides et froids mais, en même temps, leurs regards semblaient brûler de désir... C'était incroyable. Est-ce que dans notre société, nous n'avons pas perdu, quelque peu, cette notion d'attente délicieuse qui amène à un feu bien plus fort que coucher le 2^e soir « par principe », comparable à essayer de mettre le feu en utilisant des allumeuses heu des allumettes en pleine bourrasque (pas de jeu de mots vulgaire sur ce dernier mot) ? Je ne sais pas ?!

Ce soir et malgré tout besoin primaire oblige, n'étant qu'un simple homme, j'ai cassé mon **jeûne** (en ayant conscience d'être plus **vieux*** qu'hier hahaha). J'étais en véritable osmose avec l'instant et tous mes sens (dans tous les sens) (d'autant que j'avais un orchestre de musique traditionnelle, en guise d'accompagnement). J'ai attendu bien sûr le coucher ici 19h43 et même une fois ma nourriture devant moi, j'ai patienté dix bonnes minutes, pour pousser le « vice du désir » à son comble. Mettre la première bouchée dans ma bouche, a été une véritable communion (en clin d'œil si je puis dire, sans blasphème, à l'hostie), mâcher était incroyable en saveur, un feu d'artifice des sens : je jouissais littéralement, mon pré orgasme était animé langoureusement de "hhhhuuuumm" inlassablement faisant même sourire mes voisins. Quant au bouquet final de la déglutition, un orgasme à son paroxysme surgit, la nourriture me pénétrait enfin, je la sentais le long de ma gorge puis au plus profond de mes entrailles. Et, en tant que gourmand, une seule bouchée évidemment ne m'a pas rassasié ; il m'a fallu finir, il va de soi. Une fois repu, j'étais en extase, assouvi, comme au paradis, avec limite les yeux dans le vide, un petit sourire un peu niais sûrement avec encore un léger filet de bave ! Hahaha, le tue l'amour ! ☺

Sans transition aucune, après coup, si je puis dire, ça m'a fait penser à ces trois couples si innocents mais dont les flammes dans les yeux pouvaient annoncer de magnifiques enfants du bonheur à naître qui sait ? !

Ensuite, après cet instant pour finir sur l'édén de cet après-midi, j'ai continué à marcher dans le jardin du paradis où je souhaitais m'asseoir et enfin me reposer sur quelque chose de naturel : un arbre solide et déguster mon délicieux ouvrage. Je désirais, alors, trouver le plus bel endroit. J'ai tourné pendant plus d'une heure, tout semblait magnifique, en mouvement mais arrêter un choix était impossible. Si bien que j'ai fini par trouver un lieu superbe parmi tous ses semblables mais, entre-temps, la lumière avait baissé et n'était plus si intense. Après coup, j'ai eu un flash ! N'étais-ce pas encore un signe dans le signe : j'ai 35 ans et suis toujours seul, n'ai-je déjà pas « perdu trop de temps » à trouver la belle personne semblable à d'autres aussi. Ma lumière s'est déjà estompée, ce qui est une réalité malgré l'Aurélien rêveur et gamin si souvent*. Ça m'a mis une petite claque qui m'a permis de me réveiller d'un premier rêve. Mon souci est que pour moi, la vie ne représente que des rêves enchevêtrés à l'infini...

Après avoir lu, je me suis levé, avec toujours cette idée dans un coin de ma tête. J'ai donc refait un tour de ce jardin du paradis, cette fois dans l'autre sens, pour finir en me disant que j'allais faire ma prière sur l'herbe quand, à ce moment-là, j'ai vu une petite salle de prière que je n'avais pas vue jusqu'alors. J'y suis rentré et à ce moment-là : deuxième flash beaucoup plus intense qui m'a ému, j'ai eu ce spectacle très touchant :



Il me manquait sûrement ça. J'ai ensuite pris une photo et ai fini la prière avec eux...

Plus j'avance et plus mon voile sur la société de la République Islamique d'Iran se lève : une première mèche charnelle s'était dessinée hier avec Ali. Aujourd'hui : le couple de futurs migrants, le mausolée, les gens dans la rue, à la mosquée pour finir sur la genèse de l'éden qui me libère quelques cheveux sur la langue à chaque coup(e). Je ne peux cacher que je commence à m'éprendre de cette société, en espérant que l'aspect physique de celle-ci ne me biaise pas la vue.

Son aspect, sa gestuelle, sa voix me donnent encore plus envie de creuser son mystère et d'essayer d'apprendre à la connaître.

A suivre...

Issa

Jour-3 : Oter le voile de Shiraz puis mettre les voiles

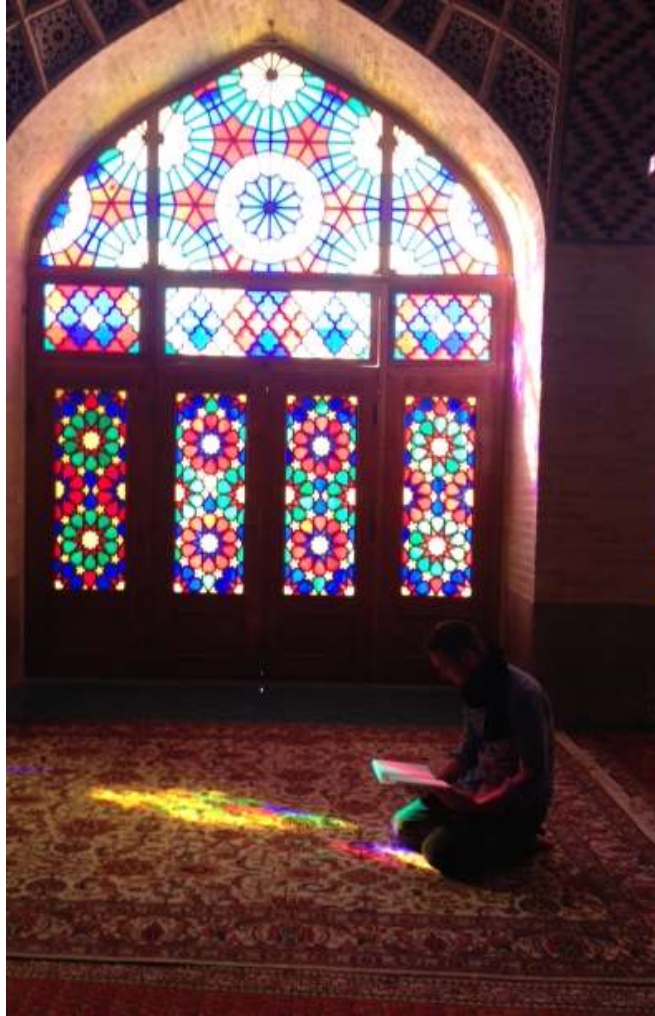
Salam,

Je me suis levé aux aurores pour être, à 7h, à la mosquée afin de profiter des premiers rayons du soleil qui lui apportent des reflets incroyables. Du coup, je suis arrivé à 6h30 et ai dû patienter. Par anticipation, sachant que mon espace photo était limité, j'ai dû faire de la place en écrasant mon passé pour accueillir, à présent, mon futur (je disposais bien entendu d'une sauvegarde). J'avais donc commencé à supprimer les images de mon dernier voyage en Birmanie quand je suis arrivé sur les Bouddhas. J'ai eu un flash, c'était comme un symbole : comme si j'écrasais les Bouddhas et autres temples au profit d'une mosquée. Ça me faisait penser, de manière subliminale, aux Talibans qui avaient miné et dynamité des statues géantes de Bouddha (patrimoine de l'humanité et empreint à la culture mondiale) par inculture et obscurantisme.... J'y ai renoncé et ai opté pour des photos beaucoup plus lointaines...

Puis les portes se sont ouvertes, et le visage somptueux de cette magnifique mosquée s'est dévoilé

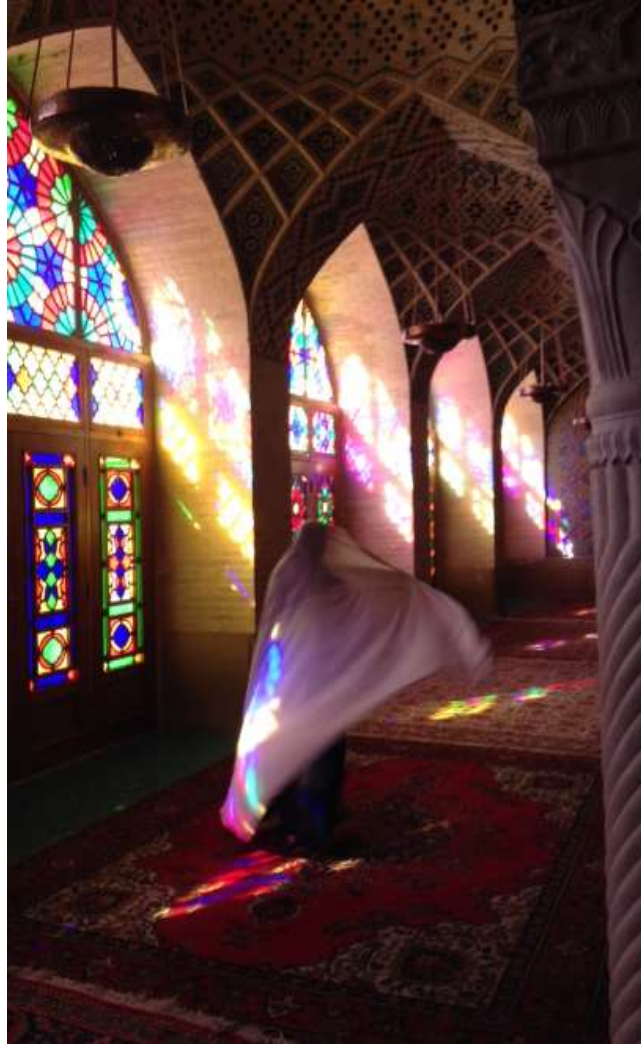


Nous étions seuls : juste elle et moi (et le portier pour rendre possible cette idylle). A travers le reflet, elle semblait avoir une double face. J’y voyais, alors, le symbole du double message, à savoir le message premier des religions et le message caché et subtil lié à l’ésotérisme (« el batin » en arabe) ou l’occultisme propre à chacune d’elle. Je la trouvais ravissante. Après l’avoir longtemps contemplée, je me suis permis, vu qu’elle semblait m’inviter à le faire, d’y pénétrer lentement et religieusement. Quand je suis rentré, j’ai été subjugué par la chaleur des couleurs. Les vitraux laissaient passer les rayons du soleil, surtout à l’aurore, révélant des couleurs merveilleuses.



Il s'agit de la seule photo du séjour que l'on verra de moi et que j'aurais pu intituler « A la lumière du Coran » (Allah Lumière du Coran).

Après ma contemplation (dans le langage des oiseaux, « contempler » littéralement « ouvrir le temple »), je me suis mis à faire la prière du matin (mes ablutions faites à l'hôtel) en prenant plus de temps (en recitant des dhikr...), puis j'ai levé les yeux et j'ai cru rêver : une femme était entrée dans la mosquée, j'ai juste eu le temps de me lever et d'immortaliser l'instant (d'où le côté flou de la photo).



C'était incroyable ! Ces couleurs sur le blanc immaculé de son voile, la virginité chromique à l'état pur, épousée par une multitude de teintes me transportait. D'autant qu'après coup, en visualisant dans le taxi, j'avais l'impression de voir un derviche tourneur soufi...

Je suis donc rentré à l'hôtel pour 9h où m'attendait notre chauffeur. Je dis « notre » car, hier, alors que je mangeais au restau, j'ai fait la rencontre de deux personnes. C'était d'ailleurs drôle car, quand je suis arrivé au restau, celui-ci était complètement vide ; j'ai même fait la blague : « mince j'ai pas réservé ». Une demi-heure plus tard, c'était complet. Avant cela, deux jeunes filles sont arrivées et ont été placées exactement à côté de moi. Je me suis même dit : tiens c'est marrant,

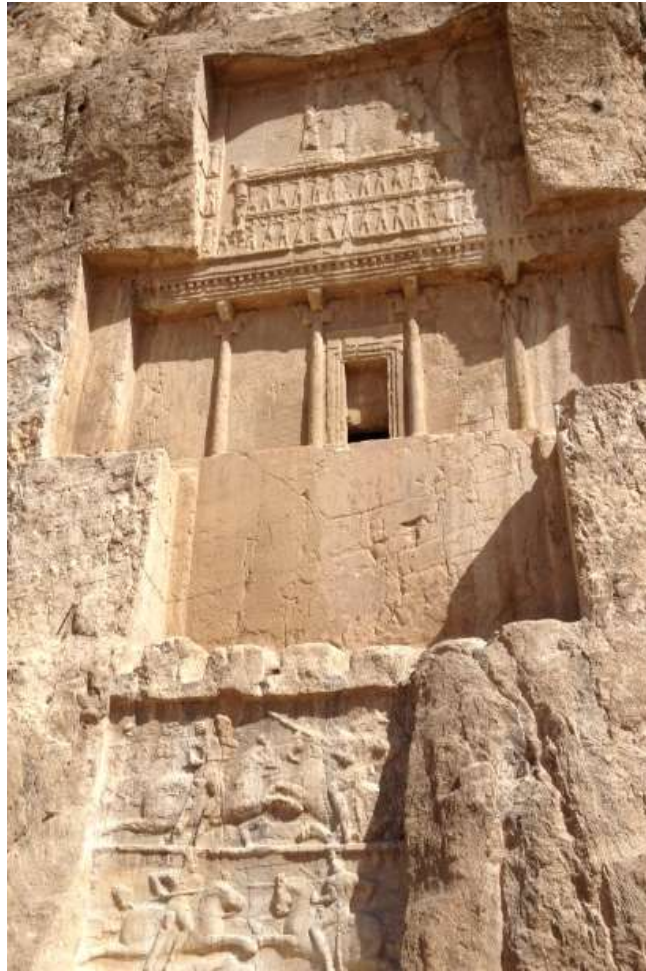
c'est comme à la mosquée même si on est deux tables et qu'il y a de la place partout, il faut se serrer pour ne pas laisser de place au sheitan (au satan, l'obstacle) ☺. Bref, j'ai tout de suite vu et entendu qu'elles étaient chinoises. J'ai juste dit bonjour et de là nous avons discuté, mais juste au départ, car ensuite je voulais être dans l'intimité avec ma savoureuse étreinte alimentaire dépeinte hier. Au-delà, après manger, il fallait commencer à prendre la plume. Du coup, elles m'ont posé quelques questions et se sont rendu compte que, le lendemain, je me rendais à Persépolis. Or, elles aussi... Elles m'ont alors demandé mon prix et évidemment elles, avaient des prix de chinoises ☺. In fine, elles m'ont proposé de se joindre à moi (juste le trajet car sur place je voulais faire ma vie). C'était très marrant car elles venaient de Shanghai. J'allais dans un pays où personne ne va, dans le « trou du cul du monde » de l'Iran, dans un restau (qui selon moi allait être vide, genre la traversée perse d'antan, le lieu fantôme), et il fallait que Shanghai s'invite à la table des festivités lors de mon dîner aux chandelles avec moi-même et la douce Perse. Une chance virgule 66 sur 100 (23 millions sur 1,387 milliards de Chinois) qu'elles soient Shanghaiennes : elles auraient pu être de partout en Chine. Bref, il semblait que ce soit important. Et de fait, car pour être honnête, j'ai été bluffé, pas le soir même car je n'avais pas pris le soin de les découvrir mais le lendemain. En effet, nous n'avons, lors des 2h (aller et retour) de route, tout simplement pas arrêté de discuter. C'est simple, j'ai lu et relu 3 fois la même page, sans la comprendre, pour finalement y renoncer. L'une d'entre elle, Luna était super curieuse, elle posait sans cesse des questions. Mais déjà le fait qu'une « gamine » de 26 ans soit venue seule en Turquie, ait traversé la frontière iranienne par voie terrestre par Tabriz au nord, pour rejoindre son amie forçait mon admiration. En fait, la « gamine » avait étudié deux ans en Angleterre et un an à Singapour et venait de finir deux Masters (logique un seul, c'était pas assez ☺) en géopolitique. Donc, la « gamine » était venue voir ce qui se passait dans un pays qui, selon elle, allait jouer un rôle majeur, dans le futur, sur l'échiquier géo-politico-économico-militaire (pour faire simple ☺). Honnêtement, j'ai été bluffé par sa culture et sa lucidité. Petite claque me rappelant que l'ouverture peut être partout. Qu'elle vienne de Shanghai, sur mon parcours n'était, tel que je l'interprète, absolument pas anodin. J'avais, non pas la petite voix mais la grande voix grave (celle qui résonne) qui semblait me dire : « La profondeur de ton voyage intérieur et extérieur ne s'arrête pas ici, elle est partout où tu le souhaites ; il ne s'agit pas d'un lieu ou d'une personne, mais d'un état d'esprit. » L'Iran n'est qu'un moyen d'y parvenir pas une finalité, c'est ce que je savais par avance, mais juste d'être en face de cet état de fait et de facto état d'âme (au-delà état d'esprit), était encore mieux. Le but n'est pas d'arriver

quelque part mais de continuer les différentes routes. J'ai longtemps pensé : les chemins ne s'arrêtent pas, ils se reposent. Avant de venir ici, je m'étais reposé depuis trop longtemps, il était temps de me réveiller, littéralement de m'éveiller à nouveau....

Après le désert, nous n'avons pas commencé par Persépolis mais Nécropolis (choix stratégique du chauffeur, probablement pour des raisons logistiques, mais je préférerais me dire que l'on commence toujours par la mort pour vivre ☺). Nécropolis ou cité de la mort car lieu des tombeaux notamment de Darius I^{er}, fondateur au VI^e siècle avant JC de Persépolis.



La photo est prise volontairement comme telle pour montrer la nature généreuse, présente et vivante par contraste, en arrière-plan avec la mort, aride, passée.



Cela étant, quand je suis arrivé, ça me rappelait la phrase de Napoléon qui disait à ses soldats, devant les pyramides : « *Du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent* ». Alors ici c'était certes moindre, c'était 2500 ans, mais tout de même énorme : le laps de temps qui nous séparait de Christophe Colomb + ce qui nous séparait de Jésus Christ ou en gros 500 générations, soit nos arrières, arrières, arrières, arrières, arrières, arrières, arrières... (je déconne, je vais pas le faire) grand parents. Mais bien sûr, et on va le voir, barbarie oblige, le corps de Darius n'est plus

là. Darius juste pour mémo est censé, selon énormément de théories, être le premier à probablement avoir flirté avec les côtes américaines (d'où le clin d'œil à Colomb juste l'espace de temps qui nous sépare de Jésus Christ à aujourd'hui).

Sur le site de Nécropolis, il y a aussi l'équivalent de la Qibla, la Mecque des zoroastriens.



Religion d'empire, épousée par Darius I^{er} au VI^e siècle avant JC, sachant que Zoroastre lui-même avait vécu cinq siècles auparavant. Pour l'avoir étudiée, cette spiritualité est très intéressante, très profonde et très métaphysique basée sur les 4 éléments (donnant une primeur au feu) avec au centre une importance considérable pour les astres (« leur Qibla » était un centre énergétique et aussi un

observatoire) avec comme les Egyptiens une place considérable pour le soleil. D'ailleurs la spiritualité égyptienne est très similaire, en beaucoup de points, à celle-ci. Un simple exemple est Horus (l'oiseau portant l'œuf de la métamorphose) dont on retrouve l'équivalent. J'ai trouvé plusieurs représentations sur le site ainsi qu'à Persépolis dont voici une photo.





Si l'on zoome, on voit bien, tout en haut, cette représentation avec Darius qui trône en dessous. Nul besoin de rappeler leur adoration pour le soleil, d'où sa présence ☺.

Puis, après Nécropolis, nous nous sommes rendus à Persépolis : site beaucoup plus vaste et qui, lorsqu'on arrive, ménage un certain suspense, vu qu'il y a une marche de plus de 500m et on a l'impression (enfin j'étais sûrement le seul ; d'autres écoutaient peut-être du Hard Rock Métal avec leurs écouteurs à fond car de corvée à suivre les parents et à se percer (**Persépolis**) les tympanes ☺) qu'il y avait des trompettes, des applaudissements, un peu comme dans un vieux péplum des années 60. Ah oui, oui, il se passe des trucs marrants dans ma tête, très souvent. On peut dire que je me fais de gros films ☺. Du coup, eh bien juste en guise d'esprit de contradiction car, in fine, c'est le Film de ma vie ; c'est moi le scénariste (enfin co-scénariste, à développer ☺), j'ai décidé d'arrêter la musique. Tout comme à l'époque dans les années 80 au cinéma, il y avait la dame bonbons (à l'instar de dame pipi) qui venait pour nous filer des baffes (pas des claques même si l'on en aurait mérité, à faire exprès plein de bruit avec le sac plastique pendant le film) les popcorns et autres bonbecs, j'en passe et des meilleures... En fait, je crevais la dalle (c'est important pour le dérouler du film de la pellicule de mon story board (« bored » peut-être aussi avec de volontaires

longueurs à la (Jean-Luc) Godard ☺). Il était 11h15 de 1-je voulais battre les chinois qui mangent à 11h30 en usine et de 2-je voulais simplement être humain : après 3 jours de privation, j'avais envie d'être un homme, un vrai et de succomber à la tentation. Alors j'ai vu « fast food » et me suis dit « banco, let's go », avec des grosses frites qui tachent, un supplément mayo à la paille pour le p'tit... « En vrai » y avait que ça et de plus, j'en avais envie, peu m'importait que la bouffe fût grasse, avec ma dalle, j'aurais tout avalé. J'ai commandé des falafels et le fait de rajouter des frites, ne semblait pas facile pour des serveurs (de boulette de pois chiches farcies) qui ne parlaient que farsi. Du coup, dans cette erreur de casting est apparu, sous les feux des projecteurs de la scène, une figurante que l'on nommera Ghazal (a priori pour la p'tite histoire) en véritable sauveur du type héro(ine) malgré elle, me demandant si elle pouvait m'aider. Bref, elle a traduit et j'ai eu mes frites grasses et mes falafels.

Théoriquement, il devrait y avoir une pause publicitaire, où je précise que j'ai bu un coca 0 (car zéro calorie : ok pour le gras, mais on fait quand même gaffe au sucre, sans quoi à la fin du jingle y a la voix chiante qui dit « pour votre santé, éviter de grignoter entre les repas, l'excès de sucre engendre des maladies... bla bla bla, genre le sucre c'est méchant, et sinon on doit enchaîner avec une autre pub weight wetcher du genre l'été arrive, vous voulez retrouver en trois jours votre silhouette d'avant vos cinq grossesses, c'est simple.... OOOHHHHH la p'tite voix chiante, on se tait j'ai dit justement qu'y avait pas de pub, service public oblige). [rires, style cosby show pour savoir quand il faut rire]. STOP bon coupez, on la refait... Bref, je commande et on m'aide simplement à la traduction, pas besoin toujours de tout romancer !!

Plus sérieusement, je vais sur la terrasse m'asseoir et là Ghazal (oui nous l'appellerons Ghazal pour l'histoire vu que c'est aussi son nom dans la vraie vie ☺) me demande gentiment de m'installer avec elle et sa maman. Elles étaient adorables ; comme à l'habitude, beaucoup de questions... Et là, en fait, après quelques tournolements (de derviche ☺) au tour du pot, elle me révèle que sa maman est zoroastrienne (j'aurais pu la faire genre film comique : et alors et alors Zorro est arrivé heu Zoroastre est arrivé !! LOL) mais je ne préfère pas le tourner (derviche tourneur) en dérision sous peur de donner le tournis et surtout parce que ça ne s'est pas passé comme ça (j'ai une déontologie de véracité historique sur l'histoire ☺). Du coup, à ce moment, ce n'était plus qu'une musique de Benny Hill, mais plutôt une musique sérieuse, genre un peu révélation. En parlant de musique justement Ghazal m'explique qu'elle est expert-comptable et qu'elle a une passion : elle

est chanteuse d'opéra de musique traditionnelle perse. Elle donne environ deux concerts par semaine. Elle me fait écouter une de ses chansons et là (y a plus de p'tite voix, de musique dans ma tête etc...) juste la musique et sa voix enivrante et un sentiment incroyable monte en moi. C'est juste magnifique, d'une puissance qui aurait ému un barbare. Elle me regarde : elle avait l'œil si perçant que s'en était presque gênant. Mais, en même temps, elle avait un regard de bonté, pure comme sa maman qui ne lâchait pas son doux sourire comme le miel. Son œuvre m'a littéralement **transpercé**, c'était enivrant. Une fois la musique achevée, je crois être resté bloqué dans le vide quelques secondes. Et là, elle me dit que ce sont des paroles reprises des plus grands poèmes soufis. Son premier voile tombe et elle me révèle qu'elle est, elle-même soufie (surprenant alors que sa maman ne l'était pas). Je n'y croyais pas. Nous sommes restés tous les trois à discuter ensemble pendant plus d'une heure, tout en étant conscients que l'heure tournait (comme les derviches soufis) mais nous étions bien « ici et maintenant », il n'y avait rien d'autre. Persépolis pouvait bien attendre, elle avait attendu plus 2500 ans, 500 générations, ... j'étais tellement ancré dans le présent que je me contre fichais du passé et encore plus du futur. Si bien qu'à un moment, j'ai dit d'un coup : « bon, ben, faut peut-être que j'aille visiter ». Nous nous sommes quittés ; j'ai eu un p'tit cadeau porte-clés que Ghazal m'a offert qui me permettra d'ouvrir d'autres portes dans d'autres scenarii... Bref, simple bel exemple de ce que certains appellent des coïncidences et que, perso, j'appelle la synchronicité : chacun sa **perception**, sa sensibilité... libre à chacun de croire en ce qu'il veut...

Puis, je suis parti avec un grand sourire et tellement heureux de cet instant, si intense, dont je suis persuadé que si j'en faisais part aux gens, ils trouveraient ça bidon, ou tout simplement dirait : « ouais, ben cool ». « Cool », ce qui, dans ce cas de figure, signifie « ferme-la » LOL ; c'est un peu l'équivalent réducteur de l'émoticône « pouce » après un long message enflammé... un simple « pouce » même pas un « merci », « c'est beau » ! Non, « pouce », genre « pouce, le stop, on arrête de jouer », comme quand on était gosse... ? Ou encore, pousse-toi que je m'y mette, avec mes grosses pattes, mon p'tit ego... Mais je m'en foutais car cette histoire, depuis le début, était la mienne : il me plaisait de la vivre puis de la raconter comme telle et que les spectateurs qui n'aimeraient pas, eh bien qu'ils zappent... ☺. Il n'y avait pas de suite à ce film, à cette histoire ; c'était un court métrage sans beaucoup de moyens : la régis était à moitié partie avant même que je ne quitte le lieu de tournage... J'avais cette sensation de proximité avec Dieu qui ne me laisse jamais. Je retrouve Dieu dans toutes ces belles rencontres, si bien qu'il n'y a jamais de peine, car

une fois le chemin passé, un autre visage se dessine alors. Je dois avouer, vu que c'est mon journal de bord et donc quelque part un peu mon journal intime (même si bien sûr y a des parties censurées comme dans beaucoup de films), que la phrase « Allah Akbar » (qui ne signifie pas « tuons les infidèles » LOL, enfin autant en rire) « Dieu est grand » est la phrase que je répète le plus dans ma tête par jour. (musique de fond de « pleurer » (tournure volontairement ironique pour détourner le côté dramatique (des derviches encore eux ☺)), genre liste de Schindler (heu nan quand même pas)).

Je suis parti et je me suis remis les trompettes de péplum en tête, histoire de rendre solennelle la marche. Je me suis dit alors devant ça,



comme si je faisais un discours devant des centaines personnes LOL : « ouvrons le grand livre d'histoire » (après en avoir vécu et raconté d'autres). Puis, je suis rentré dans Persépolis par la grande porte, comme l'eût fait Alexandre le Grand (où ici on va l'appeler Alexandre de Macédoine vu qu'il n'avait pas grand-chose de grand mais plutôt de très très petit) exactement 2346 ans auparavant (-331 av JC à quelle heure ? sûrement vers les coups de 18h30 pour l'apéro, connaissant le pochtron ☺ ☹).





Persépolis, sommairement, est une œuvre gigantesque qui, contrairement à d'autres ; n'est pas le fruit du travail forcé mais de l'emploi d'artisans qualifiés de différentes nations : Egyptiens, Babyloniens, Grecs ioniens... Elle se voulait majestueuse, imposante, pour montrer au reste du monde que Darius possédait le plus grand empire au monde. En aparté, ça m'a toujours laissé perplexe de s'octroyer ce titre honorifique alors que l'Asie Mineure ni Majeure, l'Afrique, les Amériques n'étaient pas en lisse, si je puis dire. Tout comme aujourd'hui avec la suprématie américaine, s'ils s'avéraient maîtres du monde. Et s'il y avait, à des années lumières, d'autres civilisations, d'autres empires (enfin en pire, plutôt en mieux LOL) bien plus avancés que nous. Qui sait, peut-être qu'ils nous observent et se disent : « On ira quand ils auront évolué, ou encore attendons quelques temps quand ils se seront tous, mutuellement, décimés par leurs armes nucléaires ou auront anéanti la Terre... » ??? Aparté nécessaire fait, Darius voulait en imposer et rayonner sur le monde. A l'époque les egos étaient souvent sur dimensionnés. Pour finir l'histoire,

en histoire triste, Alexandre de Macédoine met à sac Persépolis, en -331, et un an plus tard, la détruit totalement (c'est pour ça qu'il n'y a que peu de choses à voir « grâce » à Alexandre le Grand). Déjà à l'époque où j'étais enfant, et bien que j'adorasse l'histoire (pour moi la maîtresse nous racontait des histoires, tout ce qu'elle disait engendrait des images ; je me fondais alors dans ces récits et voyageais ; je faisais, en quelque sorte, alors l'école buissonnière), je ne comprenais pas comment on pouvait romancer la guerre. On parlait même « d'art de la guerre ». Comment peut-on apposer un aussi beau mot comme « art » avec « guerre ». C'est un oxymore pour moi et même, néologisme oblige, je me permettrais de créer un « oxymort. » Hallo !! guerre = morts = horreur = pleurs, peine, destruction... tous les termes les plus négatifs qui soient. Pourquoi les ans auraient-ils essuyé, nettoyé, épongé ce sang. La guerre a toujours été, est et sera toujours sale : il n'y a pas de guerre propre, de guerre héroïque, encore moins de guerre sainte (à part, peut-être intérieure, dans le cadre du Djihad qui ne signifie uniquement que cela : lutter intérieurement contre son sheitan (diable) interne, rien de plus, mais c'est déjà une guerre de longue haleine). D'autant qu'à l'époque, en plus, c'était de bien pires boucheries qu'aujourd'hui (et là, en musique de fond « heal the world » (LOL mais pas LOL quand même)). A cet effet Herbert Hoover disait à juste titre : *« Les vieux déclarent la guerre. Mais ce sont les jeunes qui doivent se battre et périr. Et ce sont les jeunes qui héritent des vicissitudes qui sont les conséquences de la guerre. »* Passons ce chapitre d'histoire. Puis Alexandre, une fois la cité prise, un an plus tard, l'a détruite, en y mettant le feu un soir où il était ivre (comme tous les soirs, vu que le monsieur souffrait d'un alcoolisme notoire qui l'a perdu puisqu'il en est mort à l'âge de 33 ans, de mémoire). Comme quoi l'alcool en excès amène souvent la bêtise la plus extrême.

En guise de conclusion, (de rédaction d'un enfant d'école de primaire LOL), Persépolis incarne une belle histoire morale et une grande leçon d'histoire applicable à tous les empires personnels : quel que soit notre vie, notre réussite... tout peut toujours basculer du jour au lendemain.

Il faisait une chaleur de plomb sur le site. Une fois ma visite historique terminée, je me suis reposé à l'ombre d'un palmier, sur un banc, en attendant les autres p'tites gamines chinoises. Il y avait une famille de 4 personnes. Dix minutes après, le papa se lève et s'assoit à côté de moi avec une boisson particulière à base de fleur (qu'il m'offre) dont la fraîcheur et la saveur étaient uniques.

C'était le goût de ce que je n'ai jamais testé mais imaginais dans les romans orientaux sur les sirops d'orgeat.



C'était juste un délice. Il me posa ensuite une avalanche de questions mais surtout ce qui me marqua, fut le fait qu'il possédait un parfait anglais. Le « vieux monsieur » de l'âge de mon père (papa si tu me lis, tu vas être ravi), m'expliqua qu'il avait étudié à Londres et qu'il adorait la France et la culture française. Il me disait avoir visité une fois la France, en 1971. Il me sortit la liste des artistes qu'il connaissait : je passe les auteurs Guy de Maupassant, Voltaire..., Brassens (et là je le regarde avec des yeux) et il continuait Brel rien qu'avec les deux, il avait tout dit. Il avait résumé toute mon enfance et s'était rapproché de moi, en incarnant mon père qui avait toujours égaillé nos

beaux dimanches pluvieux du nord (aujourd'hui, j'adore mais à l'époque... et freudisme oblige il faut tuer le père pour vivre et l'aimer ensuite ☺). A mon regard, il a vu qu'il m'avait touché au cœur, alors il enchaîna plus vite : Aznavour, Gilbert Bécot (précisant qu'il l'avait vu en concert), Salvatore Adamo, Leo Ferre... j'en passe et des meilleures. Puis, il parlait, il parlait, il me donnait le tournis, tel un derviche tourneur. Mais, à ce moment, je me sentais tellement proche ; j'aurais aimé une chose : que mon père soit à mes côtés, qu'il vive aussi intensivement la scène que moi, sans masque, sans retenue. Je crois que nous touchons une de mes grandes frustrations. Le fait, depuis mon enfance, de ne pas pouvoir partager avec lui ce que je ressens, la manière dont je perçois la vie : cette connexion permanente avec le divin que je retrouve en tout et partout.

Moi, enfant dyslexique léger, qui l'ai toujours caché et ai pris la plume comme arme contre lui-même (entendant moi-même), en guise de Djihad contre mes démons intérieurs. La dyslexie amène, aussi, souvent, à un cheminement de pensée différent de la normale (j'ai vu un film indien, intitulé « *Like stars on Earth* », ultra touchant, à ce sujet, dans lequel je me suis reconnu). Les psychiatres parlent de troubles de la réalité. J'ai beaucoup souffert d'expliquer comment je voyais le monde, comment était le mien, pour quoi je corrélais toujours tout à tout et sans raison pour la plupart des gens normalement constitués, pourquoi je voyais par concept et par images, par métaphores et romances. Si bien que, faute de pouvoir communiquer et partager ça, j'ai caché ce trésor et l'ai même enfoui, un temps pour être comme les autres. L'Aurélien adulte console et reconforte son petit Aurélien intérieur, en le remerciant d'avoir pris sur lui pour avoir pu tenir le flambeau : garder, à travers les ans, le même regard sur la vie... Bref, c'était un moment très intéressant avec un homme qui a insisté à plusieurs reprises pour que je mange avec eux, sur Téhéran. Je n'avais pas prévu ça, dans mon planning mais ce dernier était totalement ajustable, en fonction de cela : les délicieux imprévus des voyages. Les p'tites gamines chinoises semblaient me signifier qu'il était temps de mettre les voiles ☺ et de partir alors vers d'autres contrées (pour d'autres aventures).

J'ai donc repris le taxi, reparlé avec mes « p'tites gamines » chinoises ingénues. Bref, ayant fait le tour (de Shiraz), je comptais retourner au mausolée d'Hafez, histoire de méditer dans son jardin, lire..., prendre mon temps pour réfléchir. Au passage hier, je n'ai pas précisé dans ma prose sur le thème de l'amour, qu'Hafez lui-même avait dû quitter la ville et en avait été chassé pour une histoire d'amour qu'il aurait eu avec une jolie turque, ce qui était mal vu à l'époque... Cela étant,

l'histoire n'a pas voulu s'écrire de la sorte. Les personnages et figurants ont pris le pas sur le scénariste. A l'entrée de Shiraz mon téléphone sonna. Etrange, je n'avais pas encore donné mon numéro en guise de message d'absence. J'avais juste zappé que Ghazal m'avait demandé mon téléphone pour Whatsapp. Et là « la figurante » nouvellement passée au statut « d'apparition furtive » semblait épouser un autre rôle. Elle m'invitait chez elle et sa maman dans sa résidence de vacances à prendre le thé à 16h. Il y a eu, une seconde éternelle avec à la fin du suspense (genre battement de tambour), un « of course » libérateur (où les spectateurs imaginaires, dans le film de ma tête applaudissaient ☺). Comment pouvais-je refuser une telle délicate invitation ? J'allais, pour la première fois de mon périple, pénétrer enfin dans un foyer iranien. Avant cela, je disposais d'une heure. Pas l'envie de rentrer à l'hôtel, juste envie de vagabonder et de tuer le temps en cherchant une mosquée. Selon mon guide, là où le taxi m'avait déposé, il y en avait une. J'ai cherché plus d'une demi-heure en vain. Puis, j'ai demandé à un p'tit jeune ; il n'a pas fait que me répondre. Un peuple qui ne donne pas seulement la route à un itinérant mais l'y emmène, ira loin. J'avais mon nouveau compagnon ponctuel. Je lui disais : « Non, non ne t'inquiète pas, dis-moi juste où c'est, je vais me débrouiller ». J'ai adoré sa remarque : « Ça me plaisir et j'ai le temps ». « J'ai le temps ». Ce jeune garçon était-il un moine bouddhiste multimillénaire déguisé qui maîtriserait le temps. Depuis quand n'avais-je plus entendu ça. Ça me faisait penser à la superbe citation philosophique tibétaine qui dit : « *Si tu ne possèdes pas, le temps le temps te possède* ».

La vérité est qu'il ne savait pas vraiment où c'était, ce qui rendait la situation encore plus drôle et touchante. Il voulait juste comme les autres me poser des questions et celle qui revenait le plus après les « d'où viens-tu », était : « que penses-tu de l'Iran ? » Après de multiples sens interdits, sens uniques, sens opposés, maintes demandes aux personnes sur place, nous y sommes arrivés. Et là, ben elle était fermée. La chute de mon histoire. Non !! Rebondissement !! Il s'excusa à plusieurs reprises, ce qui m'amusait, en lui répondant que ce n'était pas de sa faute et que ce n'était pas grave, je voulais juste prier. Là, il me dit avec de grands yeux : « Tu veux prier ? Tu vas prier ». Du coup, il partit en trombe et je le suivis. Après quelques bonnes centaines de mètres, il me fit descendre dans son lieu de travail, sortit un tapis et me dit : « Voilà le lavabo est là, tu peux prier ». Mon regard fit 180 degrés puis, avec un sourire, je m'adressai à lui en disant : « Je ne peux pas ». Là, il insista lourdement, prit à partie 3-4 de ses collègues qui dirent : « Pas de problèmes ça nous fait plaisir ». Bon, je ne voulais pas les contrarier, surtout vu les molosses. Il ré insista lourdement. Je fis mes ablutions et me retrouvai devant la plus drôle image de ma vie en tant que full package

d'humour, de dérision, de sincérité et de bonté : je priais dans une salle de body building en face de toute l'audience imperturbable devant ce sketch.



Je me retrouvai nez à nez (en guise de pied de nez à l'occidental traditionnel priant devant des Iraniens emprunts de la culture ou culturisme si je puis dire occidental au paroxysme) face à deux masses : une image et une deuxième belle et bien réelle. C'était juste à mourir de rire bien que ce fût complètement sérieux et dans la normalité. Il était alors pile 15h59 : il me fallait partir.

Je suis arrivé 10 minutes après, là où Ghazal m'attendait devant sa résidence ; nous sommes allés chez elle et, c'est étrange, quand elle a ouvert la porte, j'avais comme des tambours au niveau du cœur. Quand le rideau s'est levé, le voile est tombé. Je voyais la première femme depuis mon arrivée (même les touristes y sont contraints) dévoilée, avec un large sourire qui m'invitait dans leur intimité. Je rentrais timidement, en me déchaussant et me baissant un peu à la manière d'un gamin qui aurait fait une bêtise, à avoir surpris l'intimité d'une femme, de par la vue de ses cheveux. Je rentrais dans la salle de séjour où il y avait de la musique traditionnelle ainsi que de nombreuses corbeilles avec des douceurs, des fruits, des gâteaux, des sucreries, des amandes... Je m'assis et là Ghazal dévoila sa longue chevelure avec une telle délicatesse ! Je croyais être dans un film avec une prise de vue au ralenti. L'image était somptueuse. Une fois le thé servi, nous passâmes trois longues heures, à parler et parler et reparler et parler à nouveau de sujets si vastes que j'en avais le tournis. J'appris qu'elle pratiquait la danse des derviches tourneurs. Elle m'a proposé de m'apprendre (la même seconde éternelle suivie d'applaudissement) : j'avais toujours rêvé d'apprendre mais, surtout, juste d'en voir un. Jamais dans toute ma vie, je n'avais eu cette chance. Il m'eut fallu cette tentation d'homme à aller au fast food pour croquer dans la pomme et arriver dans le sens inverse à l'Eden du soufisme grâce à cette femme délicieuse. Je n'aurais jamais cru que ce fut possible. Si quelqu'un m'avait raconté tout ça avant de partir, j'aurais dit que seuls les adultes avec des yeux et une âme d'enfant, peuvent encore croire aux contes.

Puis, sa majesté Ghazal m'a proposé de prendre congés de leurs appartements et de nous rendre dans un jardin somptueux où il y avait un palais.







Nous avons, à nouveau, parlé de tout : de politique, d'histoire, de spiritualité ; elle avait fait le tour (tel un derviche) de la plupart des grands courants (c'est aussi pour ça qu'il passait entre nous, le courant ☺) : Hindouisme, Bouddhisme dans des Ashrams, Konya lieu dit du Soufisme en Turquie...etc, jusqu'à me parler devant sa mère de Tantrisme (l'art de la méditation transcendante par la communion sexuelle). Jamais, je n'aurais osé penser parler tantrisme avec une femme voilée, encore moins en présence de sa mère et surtout en Iran. Je pensais rêver. Nous avons tournoyé à en perdre la raison. Nos regards étaient tels des enfants complices surtout dans ce qu'elle me disait (où la censure serait de mise : trop poussé sur un plan spirituel à des heures de grandes écoutes ☺). Il y avait véritablement de l'Amour dans son regard, d'autant qu'on ne parlait que de ça, à travers le Soufisme. La base du Soufisme est l'Amour (avec une majuscule) : l'Amour universel, l'Amour de la nature, l'Amour des gens, de l'art... Il n'y avait aucunement d'ambiguïté. Le magnifique ouvrage d'Elif Shafak *Soufi mon amour* parle, notamment au centre du livre, de cet Amour-là. D'ailleurs, dans l'histoire, il est question de l'histoire d'Amour entre le poète soufi

Rumi et le derviche soufi Shams de Tabriz (tous deux, hommes et rien à voir avec de l'homosexualité). Il m'avait semblé redécouvrir une partie de Shams... que j'avais perdue.

Mais, comme tout derviche tourneur, il est errant (et si on fait la liaison « Tehran » en anglais) et est insaisissable (dans les deux sens) : c'est une anguille et c'est probablement ce qui est le plus magique.

J'ai beaucoup écrit cette nuit ; il est très tard, voire très tôt. Je pense que je n'ai pas écrit, mais qu'on m'a écrit : il ne s'agit, une fois de plus, que d'écriture automatique. Mon voisin qui m'a prêté sa souris sans fil, a dû me détester car il a dû entendre des tapotements incessants. Là où lui entendait des tapotements, moi j'avais l'impression de jouer une symphonie au piano, une musique qui était propre et intelligible uniquement pour moi, une musique traditionnelle derviche au piano, une première du genre. Cela étant, je suis épuisé ; je dois me reposer, mais ce qui est sûr c'est que je me suis, une fois de plus, moi aussi, un peu plus dévoilé par ces écrits...

Voilà, ce soir, il est largement passé minuit le bal est terminé pour Cendrillon, je quitte Shiraz (nom, au passage, qui sonne comme une belle princesse persane, Shirazade héroïne des *Mille et une nuits*). Je pars pour Yazd, une ville au centre du pays. J'en aurais pour 7-8 heures, par voie terrestre...

Adieu, ma douce Shiraz, ton parfum enivrant, la douceur de ta (perse) peau lisse (Persépolis) ainsi que notre étreinte resteront gravés en moi de manière indélébile. Je vais essayer de t'oublier en m'enivrant de ta nuit et en rêvant aux jolis contes des *Mille et une nuit* qui eux ne prennent fin que quand on cesse de les lire, sinon ils demeurent à jamais...

A suivre...

Issa

Jour-4 : Le petit Prince de Perse

Salam,

A vrai dire, la troisième journée et la quatrième se chevauchent presque : l'une en chasse à peine l'autre, le relais se fait comme un garde (zoroastrien) tenu de surveiller un **feu** afin que jamais, il ne s'arrête.

Je me suis assoupi très tard, puisqu'il était plus de 4h du matin, après avoir fini mes écrits. Seulement 2h après être tombé dans les bras de Morphée, en guise de réconfort de ma peine de cœur à quitter Shiraz, je sentais une main me secouer ; j'ai sursauté et là Artin m'a réveillé : « On est arrivé ». « Oh désolé de t'avoir fait peur » a-t-il ajouté. Je lui ai souri en lui disant : « T'inquiète, merci c'est moi qui suis navré ». A partir de ce moment, Artin deviendrait mon compagnon de route de Yazd. Il était 6h ; nous assistions tout juste au lever du soleil ; une vallée fraîche encerclée par les montagnes avec une lumière naissante laissait place à une journée neuve sujette à de nouvelles aventures. Mais quelque part, je n'avais même pas eu le temps de faire véritablement le deuil de la troisième journée que cette « nouvelle née » vit le jour.

Immédiatement, Artin m'a proposé de m'aider, en partageant un taxi avec lui et de m'emmener dans un hôtel agréable. Dans la voiture il me disait : « Tu as tapé sur ton clavier toute la nuit : es-tu écrivain ». J'ai ri et lui ai dit « Non pas du tout, c'est pour le privé » et là il a cru paraître indiscret et s'en est excusé. Je lui ai ré expliqué : « Non j'écris pour mon plaisir, juste pour moi », « J'essaye d'écrire (ou plutôt retranscrire) une belle histoire sur mon voyage ». Et là, avec un large sourire, il m'a dit : « Moi, je suis écrivain ; pour le moment, je ne suis qu'étudiant mais je veux être publié ». « Je suis peintre aussi ». « J'adore les écrivains et les peintres français » et là, il me fit part, du haut de ses 22 printemps, d'une liste déroulante qui pourrait faire pâlir plus d'un gaulois. Il était 6h

probablement passés de 10 minutes et déjà, je savais que cette journée allait être encore forte en ARTifices ☺. Il rêvait de partir étudier en Allemagne, me disait apprendre l'allemand et l'anglais ardemment. Après une brève introduction de nous-même en guise de bande annonce, j'étais arrivé à mon hôtel. Il était temps de nous séparer, ponctuellement afin que j'aie me reposer un peu.

A peine arrivé dans mon refuge type persan, je me posai sur une natte et relis une dernière fois mes écrits d'hier soir. L'endroit où j'avais pris pension s'appelait *La route de la soie* ; je n'ai pas choisi, à vrai dire : c'était le destin, une fois de plus, qui s'en était chargé pour moi. A un moment, je fis une pause après avoir envoyé, par courriel, cette fameuse troisième journée à mes proches (une quarantaine de personnes). Mon regard croisa alors les deux personnes qui m'avaient pris en photo avec le Coran à Shiraz. Elles étaient de Beijing. C'était marrant de les retrouver juste à côté de moi. Elles ne devaient être que figurantes avec une seule apparition car revenir deux fois en tant que figurant montre vraiment qu'on ne dispose d'un budget plus que modeste pour le film ☺.

En aparté, tous mes hôtels (en guise de budget, décors des coulisses) sont volontairement modestes : tout comme un derviche errant qui fait vœux de détachement et porte souvent des haillons, je choisis chaque refuge assez spartiate pour voir des backpackers, des « roots », des gens du voyage, LOL. D'ailleurs, je ne me suis pas changé depuis mon arrivée (à part mes sous-vêtements of course, c'est important pour toute l'équipe de maquillage, des costumes etc...) et j'adore ça ! J'ai juste un vieux baggy, avec mon gros sac à dos : si je me voyais gare du Nord, je me donnerais, limite une pièce (pas à jouer ou plutôt si pour interpréter un vagabond ☺). Mais je kiffe, je kiffe être un peu « crade », c'est volontaire. Ça me fait un jeûne du faste de Shanghai (fast/fasting in english, jeûner), du bling bling des endroits mondains, de ses terrasses, des restau... de mes costumes de Mr President Partner hahahaha MDR Mr President des altermondialistes ☺ .

Bref, aparté de la plus haute importance faite, le fait de les revoir à côté de moi à plus de 500-600 bornes dans la pension *La route de la soie* me rappelait ce que racontaient ceux qui avaient eu la chance de la faire dans les années 60. Ils retrouvaient souvent les mêmes personnes à chaque escale : Kaboul, Katmandou, Bénarès... Quand on m'en parlait (seul mon oncle l'avait fait dans ma famille, en 1967) je me taisais, l'écoutais, et là des images surgissaient à foison, en moi : j'étais

fasciné. Mes yeux devaient être similaires à d'énormes boules bleues comparables à deux globes terrestres...

Au final, je ne me voyais pas retourner me mettre au lit ; les deux heures allaient me suffire, je voulais en profiter. Du coup, j'ai erré dans le vieux quartier dans lequel je résidais.



Puis, il fut rapidement l'heure de déjeuner et de retrouver Artin. Artin est un nom perse, et non arabe, qui signifie « pouvoir/puissance ». Il est arrivé exactement au moment de l'appel à la prière (comme par hasard ☺). Je lui ai demandé si ça ne le dérangeait pas que je prenne quelques minutes pour prier. Il m'a dit non et a souhaité m'accompagner. Du coup, c'était assez drôle mais aussi plus que symbolique, nous étions côte à côte, épaules contre épaules, en faisant des gestes différents (gestuelles sunnites différentes des chiites). Après coup, il me révélera qu'il ne se sentait pas vraiment musulman et qu'il l'avait fait pour me faire plaisir. Point sur lequel j'avais précisé que certes ça partait d'un bon sentiment ; c'était, en quelque sorte, « mignon » de sa part, mais la prière ce n'était pas pour les autres...

Nous sommes allés à travers les rues, le grand bazar... Dès le début Artin montrait qu'il avait envie de parler. Il m'expliqua qu'il étudiait le génie civil (le génie de la bouteille dans *Aladin* à qui on peut demander de réaliser tous ses souhaits). En gros, il étudiait les routes... Nous allions construire pas à pas la nôtre, commune. Il me harcelait de questions avec une vitesse incroyable, et je dois dire que la chaleur, la digestion, et mes deux heures de sommeil me rendaient moins réceptif. Puis, nous nous sommes posés dans une sorte de cave très fraîche, vue la chaleur, pour prendre la même eau fraîche parfumée de fleurs que la veille. Le lieu où nous étions s'appelait « la tombe des 12 imâms » car nous prenions un verre sur un tombeau.



Là, il se dévoila un peu, me dit qu'il avait eu une leucémie et qu'il en avait été guéri car pas trop violente mais aussi grâce à son mental. J'interprétais de par son nom, son pouvoir, sa puissance en référence à l'étymologie de son prénom Artin. En parallèle, de ses questions, avec un grand intérêt sur l'Occident, il semblait, en colère envers la Vie : il avait besoin de déballer son sac (son sac de frappe, j'apprendrai par la suite qu'il était lutteur de haut niveau et il m'apparut, après coup, sans jeu de mots (maux) que ce n'était pas sans symbole). Puis, nous sommes allés nous poser dans un jardin où nous nous sommes assis sur des tatamis tels des pachas.



Quand je dis : « Il était en colère », c'était essentiellement sur le gouvernement actuel et la situation de son pays. Il disait littéralement : « On est en prison ici », d'où son souhait de partir à l'étranger, ce qui semblait rimer avec liberté, ouverture et fin de la soumission. Pour lui, le plus grand nombre était contre le gouvernement actuel mais en avait peur, sans quoi il aurait été renversé en un tour de main. C'était touchant il disait : « On ne demande pas beaucoup, on veut juste vivre comme les autres pays avec le minimum ». Mais par extension, il semblait que ce spleen était plus profond. Ceci s'est confirmé dès qu'il a commencé à me parler plus en profondeur de son ouvrage intitulé *Absurde* qui était un ensemble de pensées philosophiques tournées, en fait, en ridicule par les autres, de par son côté idéaliste et quelque peu candide. Il me disait adorer la philosophie mais en

même temps, faisait la sienne à sa sauce. J'adorais, je me revoyais en lui lorsque j'étais en terminale à 17-18 ans. Son incompréhension, dans son monde d'adulcescence et au-delà, le frustrait. Ses idées étaient, en effet, de pures évidences et du bon sens pour des gens qui se reconnaissaient entre eux. Il avait pris en exemple (il aurait pu prendre 12 000 autres comparaisons, je ne saurais jamais s'il l'avait utilisé volontairement) *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche. Ce dernier évoquait l'histoire de Zoroastre (-1100 avant JC) qui avait émis des idées rejetées en son temps, et mis sur les **feux** de la rampe des siècles plus tard (idées reprises 5 siècles plus tard, par Darius en tant que plus grand empire mondial, ses idées rayonnaient alors « sur le monde »).

Je le rassurais, en lui sortant d'autres exemples comme Spinoza sur lequel, j'insistai pour passer à mon propre cas. Il y eut alors une sorte de complicité : il semblait trouver refuge dans mes propos : le petit lutteur, le petit enragé gentiment révolté, ce petit Don Quichotte qui, qui sait, serait peut-être un jour un grand héros de la lutte pour l'évolution de son pays. Il me faisait penser à moi, 20 ans auparavant, d'autant qu'il me parlait de Kafka (à lire avec modération, surtout en cas de problème de dépression) et que son père le lui reprochait, disant de ne pas lire que des livres « négatifs ». Il m'a même dit textuellement qu'il trouvait la société iranienne triste, et depuis la révolution, la devise et l'ambiance étaient à la morosité comme si les corbeaux (les femmes en tchador) avaient endossé le deuil de la joie. Il avait, quelque peu, plombé l'ambiance mais je ne lui en voulais pas ; je le comprenais pleinement. Il m'en faisait perdre ma romance de la Vie, ou plutôt me faisait sombrer dans un mélodrame... Mais, je voyais que je servais de récepteur ; il fallait qu'il se décharge et j'étais là pour ça : ça montrait l'évolution qui était la mienne depuis l'époque. Après de bonnes discussions et des moments de regain vivace, il revenait sans cesse à l'attaque avec ses questions : « et l'Espagne... » et « la Grèce, tu penses qu'elle va sortir de l'Europe ; ce serait peut-être mieux, je comprends les Allemands... ». Puis, il m'a emmené dans le plus vieux club du pays de lutte iranienne, unique en son genre, qui datait de plusieurs siècles. Il semblait assez fier de me montrer son petit sanctuaire en sous-sol.





En sortant de l'endroit, j'eus un flash : je me dis que ce gamin incarnait la lutte : le sport mais aussi et surtout en tant que personne avancée et éclairée, la préoccupation d'un changement futur portant toute une génération. Il avait été lutteur de sa propre vie avec sa maladie, puis lutteur contre son spleen car il aurait pu l'entretenir et se laisser aller. Non ! Il savait où il allait : en Allemagne, dans le génie civil et en parallèle, petit bonhomme plein de rêves savait qu'il serait un jour publié. Il était animé, en fait, d'une flamme qui brûlait et se consumait, en colère, en lui chaque fois que le désespoir survenait, ce qui le poussait à lutter sans cesse. Le schéma semblait cyclique et s'auto entretenait, car cette flamme était éternelle ; je l'avais ressentie intérieurement par le passé, me sentant longtemps, si seul et incompris. Là, je le comprenais pleinement et entendais alors beaucoup de choses...

Il m'avait montré sa colère aussi sur la religion : en fait il croyait mais l'utilisation extrême du pouvoir l'avait écœuré. Il m'a semblé que c'était le côté imposé qu'il rejetait. D'ailleurs, nous sommes allés au grand temple zoroastrien, le plus important au monde : *Le temple du feu*.



Et là, il m'a avoué que lui et sa famille l'étaient. Ils étaient zoroastriens. C'était le deuxième que je rencontrais en deux jours. Sachant que la communauté en Iran est de 20 000 sur les 78 millions.

J'avais 0.025% de chance d'en rencontrer un, j'avais 0.00065% d'en voir à deux reprises (moi qui avais toujours été intrigué par cette religion qui faisait encore parler d'elle alors qu'il s'agissait d'une religion dite « primitive » comme le culte égyptien ou babylonien et, surtout, une communauté mondiale de seulement 150 000 âmes ce qui, dans l'absolu, était plus qu'une minorité parmi les minorités). Sur le plan dogmatique, ces derniers croient à la force de la nature à travers les 4 éléments et notamment la plus grande forme divine le **feu**. Ce **feu** est symboliquement entretenu, comme il l'est indiqué dans le temple, soigneusement, par deux personnes qui veillent afin que jamais il ne disparaisse. La photo que j'ai prise et qui nous (lui et moi) montre, de manière assez subtile, est très forte : ce **feu** date de plus de 1500 ans, c'est incroyable.



J'aime ce symbole où le **feu** prime et nous sommes juste des silhouettes et où Artin me regarde. Jamais, ce dernier n'a été éteint. C'est toujours le même depuis l'heure (depuis plus d'un millénaire). C'est, j'en conviens, difficile à croire et pourtant... Ce **feu**, cette flamme à entretenir toujours, cette lutte au quotidien à tout niveau se doit d'être éternelle. J'eus alors la révélation de cette journée, même si elle était moins heureuse qu'antérieurement, elle était peut-être plus sage et plus mature. Ce petit bonhomme a peut-être incarné l'Aurélien de 20 ans auparavant, mais, indirectement et involontairement, donnait une leçon à l'Aurélien actuel, à l'Issa récemment né ou disons retrouvé (fin 2012, à l'aube de ses 33 printemps).

Puis, nous avons pris un taxi pour nous rendre à la dernière étape (le désert en guise de dessert) de notre périple (avec ce futur bâtisseur de routes) à la « vallée du silence », haut lieu de procession zoroastrienne pour nous recueillir.

Sur la route, pour nous y rendre (à savoir dans le désert), je ressaisais sans cesse tout ce qu'il m'avait dit et l'avalanche de questions. Avec lui qui était tant empreint de la littérature française et, de manière générale, de culture française, je fus obligé ponctuellement de cesser ma prose orientale des *Mille et une nuits* et de concilier le concept « d'occidentaloriental ». En effet, ses questions toute la journée étaient extraordinaires : si « profondes de naïveté ». Elles m'ont rappelé, celles du *Petit prince* de Saint Exupéry. A savoir que cet ouvrage, dans sa simplicité, touche autant la sensibilité d'un enfant que celle d'un sage. Je les aurais résumées par « Dessine-moi un beau pays ». A l'instar du fameux « *Prince of Persia* », Prince de Perse : je l'avais rebaptisé alors « **Le Petit prince** de Perse ».

Puis, nous sommes arrivés à notre « point de chute ». Nous étions face à la vallée désertique de procession du **feu** spirituel de l'une des plus mystiques et anciennes spiritualités, avec un rare contemporain qui, à mes côtés, la pratiquait encore avec sa famille, tel un templier, un gardien du temple, d'une étincelle de la tradition, trésor du patrimoine mondial de l'humanité. Le cadre était à couper le souffle.







J'eus cette image, au départ de notre ascension plus que laborieuse de par le chemin accidenté et plein d'embûches.

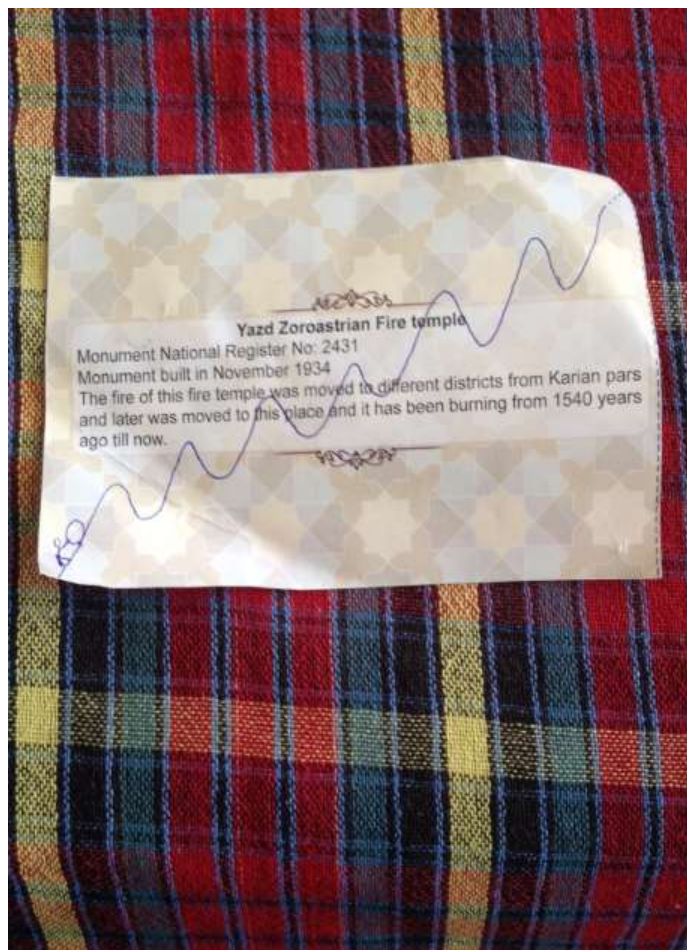


S'offrait devant nous alors une route sinueuse et empreinte au danger en cas de glissade ou autre. Notre cheminement a été pénible mais à la fin de la peine, dans cette lutte ascensionnelle (sensationnelle), nous avons cette récompense naturelle du plus beau spectacle, du plus beau film muet de tous les temps avec la plus grande réalisation HOLYwoodienne.



De là, nous nous sommes assis et, vallée du silence oblige, nous l'avons, cette fois, respecté (ce silence) un temps indéfini. Puis, j'ai repris la parole car tout ceci m'avait fait penser à une image. Je lui expliquais alors que quand j'étais enfant, je demandais souvent l'histoire de cet homme (Sisyphé) dans la mythologie grecque, condamné à pousser sa pierre depuis le bas de la colline pour que chaque fois arrivé au sommet, elle ne retombe. Mon père réglait toujours l'histoire en deux secondes, en me disant : « Ben, rien que dans ta demande, tu l'as déjà racontée ». En fait vu que je n'aimais pas la chute, si je puis dire, je rêvais, chaque fois, qu'il en change la destinée, la

trajectoire, en vain. Du coup, faute d'imagination ou d'originalité de mon père, je me suis raconté et ai réécrit ma propre histoire. Cet homme pousse cette pierre jusqu'au sommet, et certes, chaque fois, il tombe mais pour avoir l'impulsion et ainsi pour retomber sur une colline encore plus haute et ce, de manière infinie, à la hauteur de sa volonté et de sa puissance (« comme ton nom Artin »). Je faisais des gestes en même temps et lui acquiesçait de la tête. Le schéma était assez simple. Et dans cette approche du « **petit prince** de Perse », il aurait pu me demander : « dessine-moi un dessein », ce que je me suis exercé à effectuer et me suis, in fine, exécuté :



Je finis en lui disant : « Ne laisse jamais les autres écrire pour toi tes histoires et ta vie : tu as trop d'imagination pour ça ».

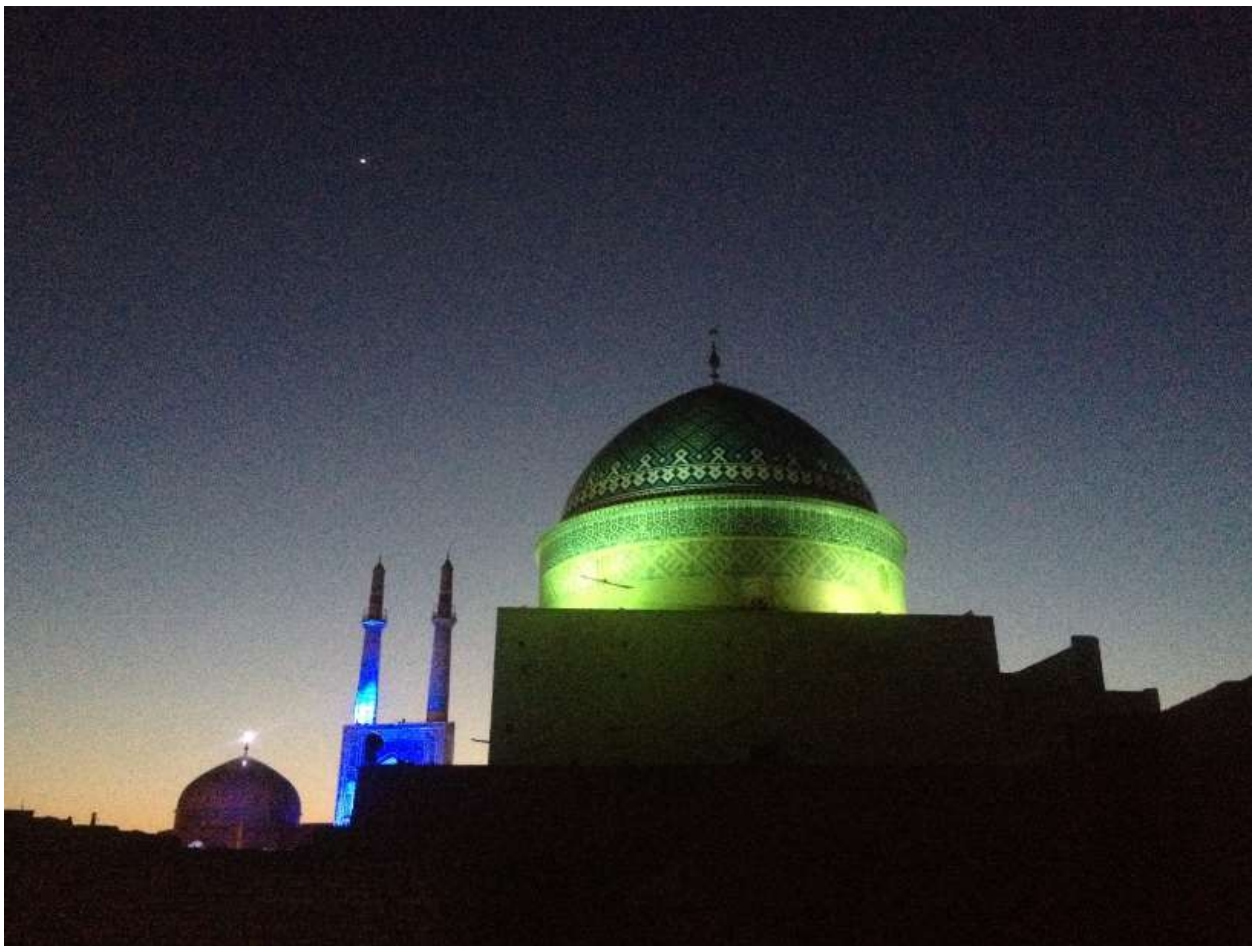
Il semblait très touché par l'image grâce à laquelle je pensais avoir mis une bûche (sans embuche) en ravivant un peu plus le **feu** dans ses yeux. Il me regardait avec un large sourire, et là, les questions se « reposaient » (elles devaient méditer quelque part) ; nous faisons, alors, place au silence.

Puis, après un temps, car le lieu et la situation me faisaient penser à autre chose, je lui contais une autre histoire totalement vraie de mon arrière arrière grand-père (début du siècle précédent avant la première guerre mondiale). C'était aussi un hommage à celui-là. Artin avait été impressionné quand il avait su, suite à une Nième question, qu'« On » m'avait permis de (re)découvrir pas loin de 60 nations. Du coup, j'avais commencé par ce point et en revenant directement à celui-ci en guise de conclusion à venir : « Malgré les voyages, il faut toujours (et ce pour tout) se souvenir d'où l'on vient ».

Cet aïeul habitait une vallée et pour sa majorité, il devait aller faire son service militaire dans un fort. Ne l'ayant pas eu, depuis sa naissance, dans son champ de vision (dans cette vallée (1)) celui-ci se trouvait forcément dans l'autre monde (la vallée-2). Quand il s'y est rendu pour la première fois, il a été surpris car le fort ne se situait pas dans la vallée-2, mais dans un monde dont il n'avait jamais soupçonné l'existence : la vallée-3 (il avait dû faire au bas mot « environ » 12,3 kilomètres). Une fois sur place, il s'est empressé d'écrire une lettre à sa mère en disant : « Que le monde est grand ! ». Il se mit à rire et je lui jurai, en arabe, que ce n'était pas un conte mais une histoire réelle qui touchait mon sang. Ce sang qui, grâce à la candeur et la naïveté de cet être du passé, me permet de voyager à présent et, je le sens, lui permet aussi à lui-même de voyager. Aujourd'hui même, si **feu** mon aïeul (qui est décédé), il vibre toujours à travers moi de mille **feux**. La moitié de ma famille vient de la terre, entendant le monde agricole, (l'autre de l'industrie, des usines textile), des paysans... grâce à eux, à mon éducation juste (enrée dans la matière, terre-à-terre), je sais d'où je viens et peut être grâce à tout ça « on » m'a permis d'embrasser d'innombrables autres terres...

Après un certain temps, nous sommes « redescendus », dans les deux sens du terme. J'avais alors ce sentiment d'être avec mon fiston ; c'était la première fois que j'éprouvais cette magnifique sensation. Nous avons repris la route et nous nous sommes séparés. Il ne pouvait se joindre à ma

table ce soir car il était déjà tard et, le lendemain, il devait étudier dur pour, à terme, pouvoir réaliser son rêve : partir à l'étranger, découvrir d'autres vallées à la portée de la grandeur de ses rêves, découvrir d'autres mondes, à la hauteur de sa puissance (en clin d'œil à l'étymologie d'Artin). Il était temps pour moi de retrouver mes appartements, me rafraîchir du **feu** qu'avait généré notre rencontre puis me recueillir et remercier, une fois de plus, pour cette rencontre, comme à l'habitude, extraordinaire. Ma pension donnait, dès ma sortie de chambre, juste sur ce spectacle :







Comment pouvais-je ne pas continuer à avoir l'impression de vivre un conte des *Mille et une nuits* ?

« **Le Petit prince** de Perse » avait, dès l'aurore, réveillé ma journée puis réveillé des souvenirs en moi qui dormaient. Il m'avait permis de rêver encore plus fort, en intensifiant le **feu** de mes rêves pour que, finalement, je puisse dormir et me reposer encore plus en paix après une quasi double journée.

La « morale de cette histoire », si tant est qu'il y en ait une, est que la vie est une lutte constante ; nous sommes animés comme la nature, les animaux, d'un **feu** naturel éternel qui ne demande qu'à brûler et surtout qui est primordial dans notre ascension, pour retrouver toujours le Très Haut (qui, in fine, et de manière fine aussi, est « Le haut comme Il est Le bas » en référence au principe de

base de tout ésotérisme, *la Table d'Emeraude*, l'Hermétisme). De manière plus « terre à terre », en me rappelant moi-même à son âge, en me faisant repenser à mon aïeul, je me disais que la vie est expérimentale : les rencontres sont des psychanalyses à ciel ouvert, avec des espaces si vastes et, au final, bien loin des divans (« dits vents ») des pères de la masturbation théorique (qui eux se seraient octroyés la découverte de la masturbation si je puis me permettre d'être cru, de manière psychanalytique) des maîtres à penser Freud, Jung...

On ne rencontre jamais rien, ni personne, on retrouve juste des parties de nous-même(s) que nous avons oubliées ou perdues....

A suivre...

Issa

Jour-5 : La route de la soie ou des soi(s)

Salam,

Ce matin, j'ai arpenté la ville à travers ses ruelles : il s'agissait d'une marche méditative. Celles-ci ressemblaient, une fois de plus, à un vrai labyrinthe et résoudre le mystère de celui-ci me semblait être mon énigme de la matinée. Dans la mythologie, le labyrinthe incarne les routes et les choix pris dans notre errance sur Terre.

J'ai tourné et tourné encore tel un derviche qui s'enivre et tente, en récitant des sourates ou dhikrs (mots à contenance spirituelle forte, tout comme les hindous et les bouddhistes récitent inlassablement leurs mantras) d'atteindre l'extase mystique et de se rapprocher de Dieu. Dans le mouvement répétitif, on peut alors comprendre la dynamique universelle, en se rapprochant des battements de cœur de la Vie, des pulsations du poumon cosmique pour retrouver l'union ou plutôt perdre l'ego et se diluer dans l'immensité du Grand Tout. Sauf que moi, de manière plus terre à terre, mon mantra du jour était une chanson. Je m'étais réveillé, avec elle et cette dernière ne cessait de « se chanter intérieurement ». Il s'agissait de *On ira* de JJ. Goldman « *y a que les routes qui sont belles et peu importe où elles nous mènent...* ».

J'ai marché dans la vieille ville, je suis retourné dans le grand bazar, la grande mosquée près de chez moi, avec d'innombrables boutiques de tapis mais aussi et surtout des soieries. Yazd est la capitale iranienne (et seule ville du pays comme telle) de la soie.

Puis, j'ai atterri, par hasard, sur une place, avec un très bel édifice classé à l'UNESCO.



J'apprendrai, par la suite que l'endroit sur lequel la petite fille trône n'est autre qu'une caisse avec à l'intérieur des corps de martyrs iraniens, tombés au combat dans les années 1980, lors de la guerre Iran-Irak de 1980 à 1988.



Celui-ci a été placé, il y a seulement quelques mois, ce qui a valu au lieu, d'être déclassé de l'UNESCO. Il s'agit là de développer le patriotisme et/ou le nationalisme iranien : les rallier aux attaques extérieures dont l'Iran a, de facto, été victime dans le passé. On peut voir aussi cela sur les routes, prise en revenant de mon périple en fin d'après-midi.



Bon nombre de nations ont, de tous temps, utilisé cet « engrais », à savoir le sang de ceux tombés pour la nation, prétextant qu'il irriguait leur terre. Selon moi, il pollue plus qu'autre chose les nappes phréatiques pour que l'eau soit potable pour les générations futures. Il crée des rancœurs, des frustrations, des sentiments d'injustice et ainsi constitue un terreau fertile à l'esprit de vengeance, de revanche, *d'œil pour œil dent pour dent*, dans laquelle c'est l'humanité qui risque de finir borgne et édentée, pour paraphraser Gandhi.

Revenons-en à l'Histoire. En 1979, après la prise de pouvoir de Khomeiny qui n'a jamais été digérée par les USA, ces derniers ont essayé par tous les moyens de supprimer cette « barrière douanière » à leurs projets d'exploitation des richesses de l'Iran (ce qu'ils avaient pu faire aisément

pendant 25 ans avec le Shah). Saddam Hussein avait été placé (à travers son mouvement BAAS, identique à celui d'El Assad en Syrie) en guise de stabilité dans la région, puis, il avait endossé le rôle de rempart à la révolution islamique iranienne. En effet, ce laïque allait dans le sens de Washington. Du coup, Saddam a envahi l'Iran dès 1980 (un an après la prise de pouvoir de Khomeiny). Une guerre terrible (Saddam ayant utilisé des armes chimiques contre les populations) a sévi pendant plus de 8 ans pour, finalement, revenir sur la situation de statu quo d'avant-guerre. Il en a résulté un million de morts et l'équivalent en personnes mutilées ; même si les chiffres changent du simple au double, propagande et récupération de toute part obligent. Au passage, cet état dit voyou qu'est l'Iran n'a jamais attaqué qui que ce soit ; alors que les Etats-Unis (le grand gendarme et superman du monde) font l'objet de nombreux chefs d'accusation selon le tribunal de La Haye, à savoir plus de 50 agressions de pays, de manière illégitime, depuis la seconde guerre mondiale. Or, si le grand gendarme du monde viole les lois alors, on peut se demander, à juste titre et légitimement, que fait la police ???!!!...

Mon Petit Prince de Perse m'avait appelé à sa pause du déjeuner et je lui avais proposé de l'inviter à partager ma table, le soir après mon périple. J'ai, en effet, pris la route pour le désert vers 11h. Mes compagnons de la journée étaient Majid, mon guide et chauffeur, qui m'enseignerait sur bon nombre de sujets et m'emmènerait sur des routes inconnues, ainsi que Caroline, allemande qui se devait d'être plus une figurante mais s'avéra être une actrice de second rôle.

Majid était d'un calme olympien, très serein, dans la gestuelle et dans la manière de s'exprimer : il parlait justement. Son anglais était limpide avec un très bon accent. Ses phrases étaient structurées telles du papier à musique. Au départ, il était très silencieux, puis, peu à peu, moi et l'Allemande avons réussi à faire qu'il se dévoile et qu'il sorte de son cocon (eh oui avec l'Allemande « nous avons les moyens de le faire parler ! Achtung !) {*accent + claquement de bottes*} ☺.

Majib était un puits sans fin de savoir qui allait éponger ma soif de connaissance, dans ce désert si aride, et ce, pendant plus de 8 heures. Il avait fait des études d'anglais et d'histoire. Je l'appellerai Wikipersia. C'était un véritable bonheur ; chaque question apportait une réponse, claire, précise et intelligente. Pas besoin de taper de mots clés sur internet, il était mon passe-partout, maître des

clés. Majid avait une portée magique sur moi qu'il ne pouvait soupçonner. Il incarnerait mon sage perse. Caroline était consultante en banque : tout ce qui pouvait me faire a priori rêver (mots clés : allemande+consulting+banking) et renforcer mon besoin et envie de me rendormir dans « *mes mille et une nuits* ». Je dis, a priori, car derrière la façade (le mur de Berlin), il y avait un véritablement souffle de liberté et d'ouverture. Elle habitait en Arabie (de manière contemporaine aux Emirats) et étant là, ici et maintenant en Iran, se devait d'être un minimum ouverte, ce qu'elle était et même un puits de questions, un sillon avalant tout sur son passage. Elle me fit même peur, au départ, dans sa façon, de pilonner avec ses questions (sur moi, innocent, pacifique, là sur sa route par hasard, le guide étant muet) car surtout j'aspirais au calme et à la réflexion pour traverser le désert. Puis, petit à petit, du rôle d'hyperactive, elle est passée très vite, en état totalement passif, voire hypnotique. Je pense que c'était la magie de Majid qui avait opéré, tel un charmeur de serpent, comme s'il avait voulu qu'elle disparaisse pour que nous puissions nous retrouver seuls. Elle avait naturellement pris la position « mode silencieux », ce qui, au final, lui allait à merveille. Majid avait cet état d'être qui apaise, rassure... Nous avons ainsi parcouru tous les grands thèmes de l'histoire lointaine et contemporaine perse puis nous nous sommes rendus hors des sentiers battus des sujets, au-delà des frontières strictes de la bienséance, à savoir sur des routes beaucoup plus sinueuses telles que : Daech, les USA, Israël, Khomeiny, jusqu'à Gog et Magog, l'Armageddon et la fin des temps... Tous les sujets avaient été épuisés à la fin du périple. Ma mission avait alors été remplie : apprendre et cerner un nouveau témoignage humain sur l'Iran et le monde.

En préambule, Majid m'avait demandé mon itinéraire. Je lui avais répondu : Shiraz, Yazd, Ispahan, Kachan, puis 2 options possibles, en fonction des événements : le choix droite ou gauche du labyrinthe influant sur tout le futur... Il avait résumé : « Tu empruntes la route de la soie ». Et là, je lui demandais de préciser. Il m'expliqua que le périple entrepris, était exactement le même que *la route de la soie* de l'époque. Je n'en revenais pas. Par conséquent, je lui disais : « Mais il y a de nombreuses routes de la soie, il y a plein d'itinéraires ». Et là, limite sévère et unanime, dès la première pause, il sortit son portable avec la carte indiquant les flèches du déplacement pour bien me prouver la véracité de ses propos, tant je devais sembler dubitatif.

En fait, j'ai dessiné mon itinéraire bon nombre de semaines auparavant, avec des centres d'intérêt puis les ai reliés entre eux de manière logistique. Ensuite, j'avais juste parcouru un blog, pour être sûr de ne rien oublier dans les endroits les plus importants et, à vrai dire, le seul site consulté me donnait exactement le même itinéraire que le mien mais dans le sens opposé (ce qui sous entendait que j'étais sur la bonne voie)... Bref, j'étais donc sur LA route de la soie...

Majid parlait et je crois que je n'écoutais qu'un mot sur deux, puis plus du tout : j'étais parti, je ne marchais plus sur la route de la soie, je la survolais avec mon tapis (iranien) volant (des *mille et une nuits*)... Il fallait que j'y repense : la veille avec, forcément, le nom de mon hôtel (*Silk road*) mais pour lequel je pensais que c'était un nom standard du type « Macoumba » pour les nightclubs de province des années 80 (THE comparaison ☺). En fait, je volais car je parcourais des espaces-temps totalement différents : j'étais à la fois sur la route mais mon esprit voyageait en parallèle. Dans le désert, il arrive qu'il y ait des mirages ; là s'en était pas, c'était des flashes comme si ma vision était alors en stroboscope.

La soie était, à l'époque, une des matières les plus recherchées, limite aussi valorisée que l'or. Et, de fait, le processus de la soie est quelque peu alchimique, magique et surtout recherché pour son côté doux et délicat, trésor qui était difficile à préserver, lors des époques de troubles et d'insécurité sur les routes d'antan. La soie est la matière, par excellence, des textiles les plus fragiles : un simple doigt avec un ongle mal dosé, posé dessus et sa virginité est rompue.

Je me remémorai alors mes « routes du soi », mes routes de la soie en faisant un parallèle sur ma vie. J'avais choisi le commerce uniquement pour voyager. Une fois mes études finies, la vie m'avait placé, sans véritablement choisir, dans le textile, ce qui allait me permettre de parcourir ces routes de la soie par avion sans cesse pendant plus de 6 ans (de 2004 à 2010), puis de me poser dans l'Empire du Milieu, seul pays producteur et émetteur de « la machine naturelle » : le ver à soie (vers soi en guise d'introspection).

Le procédé est simple, le ver s'enferme dans un cocon pour devenir chrysalide et enfin papillon. Il forme ce cocon à l'aide de sa bave qui, une fois séchée, libère son nectar (le ver est asphyxié pour récupérer l'intégralité du cocon). Le fil de soie est d'une fragilité sans commune mesure. Cela étant quand on retire les filaments, on obtient une quantité de fils qui, mis bout à bout, aurait une longueur comparable à la distance de la Terre à la Lune, et ce, pour un seul et même cocon.

Le ver à soie possède à l'intérieur de lui-même l'intégralité de son cocon et surtout le fruit de la magnificence extérieure. En me remémorant ce processus, ça me refit penser au fait qu'un grain de sable contient le désert ou la goutte, l'océan. La citation du grand poète perse soufi Rumi l'évoque merveilleusement bien : « *Tu n'es pas une goutte dans l'océan, tu es l'océan entier dans une goutte* », en référence au fait que *ce qui est en haut et comme ce qui est en bas*, base de tout ésotérisme, le principe de résonance. J'avais d'ailleurs, en guise de devise, dans le trombinoscope de 2001 (en école de commerce et à l'âge du Petit Prince de Perse) la suivante : « Tout vibre en interdépendance de manière micro et macrocosmique, tout est contenu dans tout, du plus simple élément à l'infini ». J'avoue, avec le recul, que c'était un peu too much ; les autres devaient se dire : « Je sais pas ce qu'il prend mais je veux la même chose, ça doit être un message subliminal pour expliquer que c'est un dealer d'exta ou d'acide... » ☺. J'apprendrai, peu de temps après, l'existence des fractales demeurants partout dans la nature et expliquant visuellement le mieux cet aspect métaphysique et quelque peu délicat à cerner, dans la mesure où il s'expérimente plus qu'il ne s'explique. Au-delà même, cette phrase n'était qu'une vision d'un champ immense (de probabilités LOL) à travers un minuscule trou de serrure tant, avec le recul, je me rends compte que c'était encore loin de la réalité (« et d'une vallée, j'en vis se dessiner d'innombrables... » en clin d'œil au souvenir de mon aïeul). Tout comme dans 20 ans quand je reprendrai ces écrits. Ecrire est comme en escalade, mettre un pieu dans la roche, s'ancrer dans le présent lors de notre ascension et revenir à ce stade minimal en cas de chute...

Pour faire simple, chaque chose contient son contenant, il n'y a pas de différenciation : comme l'observateur et l'observé incarnant l'observation dans l'absolu en tant qu'un seul bloc, indissociable. Comme disait Nietzsche : « *plus je regarde l'abîme, plus il me regarde* »...

Bref, à ce moment, comme par hasard, je reçois un message WhatsApp de Naïma qui m'envoie simplement la citation suivante (au vu de la connexion, je ne le reçois pas instantanément) du grand poète soufi Rumi : « *Ne te sens pas seul, le monde entier est en toi* ». Je n'en revenais pas, je lui ai même renvoyé un message à ce sujet lui signifiant ma surprise.



Quand je dis que le ver à soie est un alchimiste : il transforme le grossier en subtil, la bave en filament de soie. Au passage, l'alchimie est surtout une métaphore : celui qui arriverait à purifier son cœur à l'extrême, aurait cette faculté de transformer (disons transmuter) le métal en or. Cela étant, il va de soi (de soie) que quelqu'un doué de tels pouvoirs (disons de capacités), car arrivé à un tel degré de pureté, ne voudrait jamais l'utiliser à des fins marchandes, sans quoi, de toute façon, ce pouvoir lui serait retiré.

Le fil de soi(e) émanant du ver en guise de métaphore également vu qu'il peut, en théorie, s'étendre jusqu'à la lune, fait figure de fil d'Ariane à mon vol spirituel. Celui-ci me permet de m'envoler mais aussi de revenir sur Terre. Le fil d'Ariane, dans la mythologie, est le fil qui relie les Hommes de la Terre aux cieux. Le mythe d'Icare le révèle ; Icare, qui était condamné par son père, Zeus, à errer dans le labyrinthe terrestre, demanda un jour à son père de lui créer des ailes. Devant son ennui, il céda et lui créa des ailes de cire mais le mit en garde de ne pas aller trop haut pour ne pas se rapprocher trop du soleil. Icare, aspiré par la beauté des cieux et le fait de survoler son labyrinthe, n'a pas écouté les conseils de son père. Il est monté trop haut, son fil d'Ariane s'est cassé et lui s'est brûlé les ailes et est tombé puis s'est noyé dans les larmes de l'océan (de regret, je pense).

J'ai passé beaucoup de temps à me poser trop questions, ce qui n'est pas fini, mais mon évolution a été de savoir-faire, parfois, des pauses. Je ne sais plus qui disait : « *Je préfère quelqu'un qui vit pleinement sa vie plutôt qu'un autre qui perd son temps à chercher le sens de sa vie* ». Il me semble que c'est Joseph Campbell.

Quelques temps après, nous étions arrivés à notre premier lieu d'arrêt : un village nomade vieux d'un millénaire ; le cadre était magnifique.









Eh oui, naturellement, après l'errance vient le besoin de se poser, de s'ancrer quelque part. *« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... et revenu le reste de son âge entre ses parents plein d'usage et raison. »* (Du Bellay, mais ma mémoire est approximative). Je pense que c'est dans la nature humaine d'être, au départ, nomade (j'adore la citation de Lacan disant : *« Le non dupe erre, le nom dupe erre »*) pour découvrir le monde, de plus vastes horizons puis de s'établir après coup.

Ce qui était surprenant, c'était le fait que des gens vivaient encore là 35 ans auparavant. Incroyable, en quelle année étions-nous : au Moyen-Age ?! Non, non en 1980, l'année de ma naissance. (NB : si je dis 35 ans c'est parce qu'on m'a dit 35 ans sans quoi j'aurais dit 40 ou 30 ou..., je retranscris).

Après un arrêt d'un certain temps, nous avons repris la route : plus de deux heures pour arriver dans une zone hostile et montagneuse. Ce refuge créé, à même la montagne, plusieurs siècles auparavant, donnait le vertige.





Il s'agissait du plus grand centre de rencontre zoroastrien, le plus important au monde. Tous les étés vers le 21 juin (solstice d'été) près de 5000 personnes se donnaient rendez-vous pour se retrouver (car éparpillés à travers le pays et même à l'étranger : en Inde essentiellement) et célébrer. Les premiers arrivés s'y installaient, les autres campaient, en bas, dans la vallée, avec la voûte céleste en guise de toit. Qu'est-ce que j'aurais aimé que le soleil disparaisse et que nous soyons la nuit pour observer les astres. Il y avait aussi un temple avec une eau magique, selon leur croyance.



Nous avons repris notre chemin vers une petite ville avec un lieu très intéressant. Une sorte de petite citadelle et en même temps, faisant office de borne, de relais.







Il s'agissait d'un refuge pour les caravanes de la route de la soie. Une borne existait tous les 40-50 kilomètres. Tout était prévu : des échoppes pour acheter des victuailles, des fruits, de l'eau pour se rafraichir et se laver, des guides, des gardes pour les accompagner jusqu'à la prochaine escale...

Personnellement, j'avais endossé l'étiquette de semi-nomade ou semi-voyageur, vu que je levais le camp un jour sur deux.

Il était désormais temps de rentrer sur Yazd, la capitale de la soie, et retrouver mon Petit Prince de Perse pour nous restaurer. Avant même de le retrouver, ce ver de soi qui avait continué à œuvrer et tisser inconsciemment (« indépendamment de moi », comme ça m'arrive souvent), me faisait penser aussi à lui. Le ver de soie était en fait son « vers soi » : il était lui-même dans une mue psychologique comparable au « complexe du Homard » (de Françoise Dolto, grande pédopsychiatre) en plein questionnement. Le Petit Prince de Perse, tout comme le ver de soie, créait une enveloppe soyeuse, mais aussi un cocon protecteur dans lequel il s'enveloppait pour

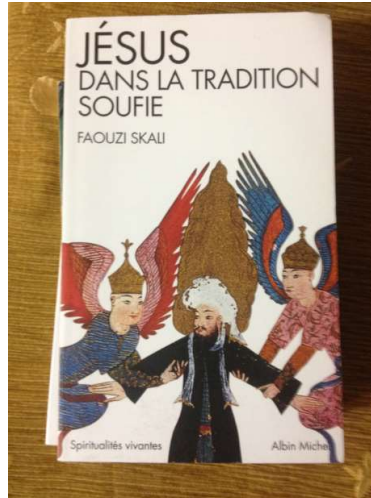
devenir chrysalide et enfin papillon. Sa bave incarnée par sa colère et ses pleurs ne devaient plus l'enfermer mais le protéger un temps. Il était hypersensible (on se reconnaît entre nous comme les extraterrestres ☺, la raison en est que la sensibilité amène au développement des sens et donc à l'intuition) et il devait savoir que celle-ci serait peut-être délicate, de manière passagère, mais à terme, il deviendrait un magnifique papillon pour ascensionner pour d'autres horizons, de plus larges perspectives...

Nous avons donc mangé. Une fois le dîner terminé, nous nous sommes avachis (surtout moi) tels des pachas sur les tapis orientaux. Et là, mon Petit Prince de Perse s'est véritablement mis sur le divan psychanalytique. Il a commencé comme s'il se jetait à l'eau, de manière téméraire : « Je voulais te dire merci pour hier, tout ce que tu m'as dit, aujourd'hui je n'ai pas arrêté d'y penser ; ça me fait du bien ». « Tu es comme mon grand frère... ». Il m'a fait une super déclaration qui ne flatta pas l'ego mais le cœur et, de là, je remerciais, intérieurement, Dieu de m'avoir donné les mots justes pour essayer ses maux et d'avoir pu, ainsi, lui être utile. Là, il a commencé à se dévoiler totalement et a même pleuré à trois reprises : comme s'il tombait ; chaque fois, je l'ai relevé par le bras. C'était très fort émotionnellement. Une fois sa « bave » vidée, je commençais à parler et lui donner quelques secrets. C'était trop touchant... Il m'a dit « Attend, attend... ». Il a sorti alors un papier et un crayon et a pris des notes... Et là je préfère, de mon côté, laisser cette page blanche, un temps, un entracte, un voile de pudeur...

Juste l'image de mon Petit Prince Perse :



Puis une fois terminé, il m'a demandé : « C'est qui ton héros ». J'ai souri et lui ai demandé de reformuler pour être sûr que j'entendais bien. Puis, j'ai sorti de mon sac le livre que j'avais débuté le matin même et lui ai répondu avec un large sourire : « Je porte son nom ».



Je lui ai, entre autres, surtout, rappelé de toujours poursuivre ses rêves et que sa meilleure arme pacifique de construction massive (intérieure dans un premier temps, extérieure dans un second) c'était sa plume... Je sentais que ce petit ver de soie ferait de grands vers, serait un grand poète perse ou un grand intellectuel : je l'avais vu dans ses yeux, je l'avais senti à travers nous (à travers lui et « à travers Soi »).

Ça m'a fait penser (d'autant qu'il me demandait mon héros) à Jésus (Issa) qui disait : *« Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences ; mais, quand il a poussé, il est plus grand que les légumes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. »*

Le ver à soie, à travers le Petit Prince de Perse, me rappela aussi que derrière la mort d'une petite chose magnifique, d'innombrables grandes peuvent naître et que ce phénomène était tout simplement « **maturel** » (néologisme et contraction de « mature+naturel »)...

A suivre...

Issa

Jour-6 : Les signes avant-coureurs ou le paisible lac des « signes »

Salam,

Ce matin, j'ai quitté Yazd, en partant à l'aube (il faisait encore nuit) par le bus de 5h du matin pour me rendre à Ispahan. L'ancienne capitale historique, riche de quasiment 2 millions d'âmes et poumon culturel de l'Iran, est décrite comme un musée à ciel ouvert. Je laissais derrière moi, mon Grand Petit Prince de Perse mais, quelque part, sans aucune nostalgie ; au contraire, je ressentais une profonde plénitude et une reconnaissance d'avoir pu croiser son chemin. Mais la route de la soie devait continuer pour moi.

J'ai débuté ma journée en prenant mon temps (aujourd'hui « j'avais le temps » pour reprendre ce que m'avait dit le jeune qui m'avait invité à prier dans sa salle de fitness) en m'imprégnant des lieux, c'est-à-dire en errant dans le vieux quartier en terre, comme à Shiraz ou Yazd.





A Shanghai, je passe mon temps à courir. Ma vie est un marathon interminable fait en sprint. Je suis toujours dans l'action, à l'exception de mon sommeil (et encore, vu l'intensité de mes rêves, ce sont souvent des nuits bien agitées) ainsi que de ma méditation et des 3 soirées que je m'octroie totalement seul, chez moi dans mon sanctuaire, à lire et à étudier. Je suis un coureur de fond, afin de garder la forme peut-être ?! 😊. Je pense plutôt que je suis un boulimique de sensations : de gens, de faits... etc qui essaye de faire un maximum de choses : sûrement trop. Toujours est-il qu'aujourd'hui je voulais qu'il en soit différemment. Je ne voulais plus être un coureur mais un marcheur au ralenti.

Ensuite, je me suis rendu au bazar qui est absolument immense, le plus grand du pays.



Au final, paradoxalement, à l'inverse de tous les autres et ce, quel que soit le pays, qui regorgent de gens, de bruits, d'agitation..., celui-ci semblait vide, ce qui lui donnait un aspect reposant, apathique (un peu comme moi avec mes 3h de sommeil) ce qui le rendait encore plus agréable : frais et calme... tout ce qu'il me fallait.



Ça me permet d'analyser un peu tout, beaucoup plus en détails, plutôt que dans la confusion et le brouhaha. Par exemple, je n'avais jamais pris le temps de regarder avec insistance des stands d'épices comme tels.



J'ai adoré la notion de strates qui forcément m'a fait penser à d'autres choses (des empilements spatio-temporels, mais n'allons pas trop loin)... ☺. Au sortir de cet immense bazar, il y avait la grande Mosquée Majeh, dans laquelle, j'ai prié mais aussi et surtout, une première pour moi, j'y ai fait une sieste d'une petite heure.



Qu'est-ce que c'était agréable, je me suis auto-réveillé à deux reprises par mes propres ronflements, quel bonheur ☺.



Puis, je me suis levé et suis allé, à l'orientale, me poser en prenant un thé dans une petite cour très fraîche du type hacienda.



Qu'est-ce que c'était jouissif de flâner, sans courir, sans but précis : que le farniente et l'appréciation du moment présent.

Ensuite, je me suis dirigé, après une longue marche, vers la grande esplanade : un immense square ou jardin où se situent les deux plus grandes mosquées de la ville.

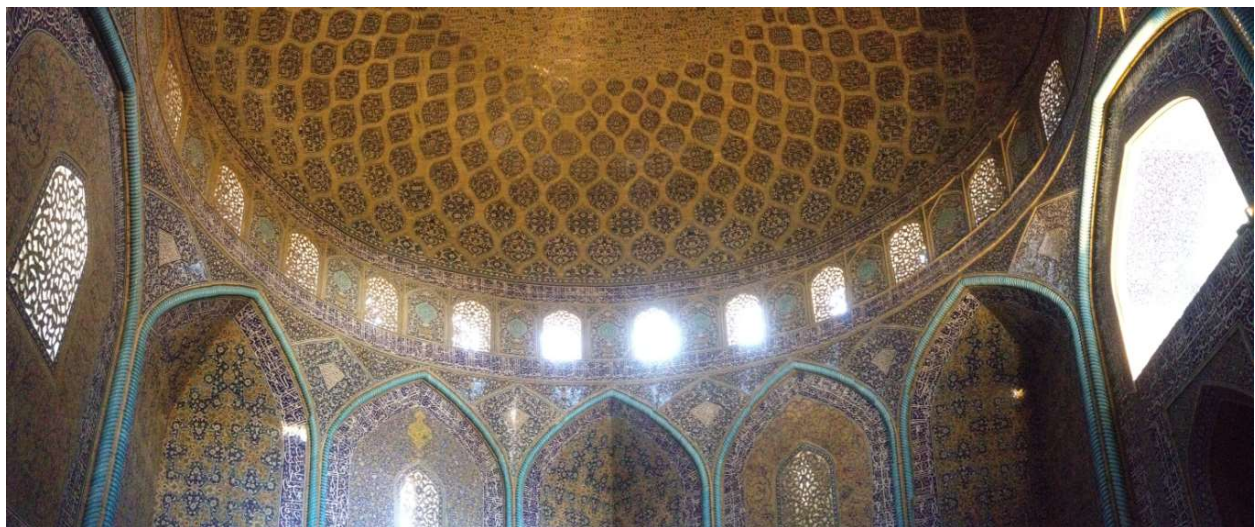




J'ai commencé par la mosquée du Cheick Lotfolah qui, pour beaucoup, constitue la plus belle mosquée au monde.



Et de fait, la façade est très belle, mais le plus impressionnant, c'est l'intérieur qui, que l'on soit croyant ou pas, appelle à l'admiration et au recueillement devant cette magnificence.





La voûte est incroyable et m'a rappelé alors cette superbe peinture d'Alex Grey (que j'adore) pour laquelle j'ai essayé de lui faire un clin d'œil (on verra que c'était le cas de le dire), une sorte de réplique.





Celle-ci, au passage, est extrêmement visuelle et relate, selon moi, on ne peut mieux ce qui se passe lorsqu'on médite profondément. De manière plus large, cette toile illustre ce point amorcé hier, à savoir de manière sommaire que tout contient tout, à l'échelle micro et macrocosmique. Ça m'a rappelé d'ailleurs une phrase du soufi Al Darqawi qui dit : *« L'âme humaine est une chose immense, elle est le cosmos en entier, puisqu'elle en est la copie. Tout ce qui est en lui se trouve en elle, est également en lui. De ce fait, celui qui la domine le domine également, de même celui qui est dominé par elle, est certainement dominé par le cosmos en entier »*.

A cela, par extension, je me suis rappelé cette superbe citation de Shams de Tabriz qui dit : *« Tout l'univers est contenu dans un seul être humain : toi. Tout ce que tu vois autour de toi, y compris*

les choses que tu n'aimes guère, y compris les gens que tu méprises ou détestes, est présent en toi à divers degrés. Ne cherche pas non plus sheïtan hors de toi. Le diable n'est pas une force extraordinaire qui t'attaque du dehors. C'est une voix ordinaire en toi.

Si tu parviens à te connaître totalement, si tu peux affronter honnêtement et durement à la fois tes côtés sombres et tes côtés lumineux, tu arriveras à une forme suprême de conscience. Quand une personne se connaît, elle connaît Dieu. »

Il est indiqué, à l'entrée de la mosquée que les soufis voient dans les couleurs : les deux bleus, une rencontre entre les cioux et la mer. J'ai essayé de reprendre une photo de la voûte mais mon appareil était resté en mode selfy pour le clin d'œil à Alex Grey (vu que je n'en fais jamais, au grand jamais) et là j'ai eu un flash. J'ai vu mon regard, avec le fond des deux bleus évoqués par les soufis (le ciel et la mer). J'y ai vu forcément un signe. J'ai donc essayé d'immortaliser cet instant et en fait j'avais l'impression que la couleur de mon œil changeait selon que je regardais tel ou tel bleu.





Même sans cela, le signe était plutôt que, juste avant, j'avais voulu faire un parallèle avec Alex Grey et la visualisation de l'Homme qui contient l'univers et grâce, ou à cause de celle-ci, j'avais ma propre image qui visualisait la théorie soufie. L'image ici, est que la couleur de mon œil contient ce que j'observe et ce à quoi je pensais, tel était le signe. Tout au moins ce que mon œil voyait et tel que je l'interprétais subjectivement, bien entendu.

J'adore la citation de Victor Hugo qui dit « *c'est une triste chose de songer que la nature parle mais que le genre humain reste sourd* ». Je pense que c'est tout à fait juste, et même au-delà, c'est un profond gâchis de considérer que la Vie chante, à chaque instant, différentes mélodies et que la plupart d'entre nous n'y prêtons pas l'oreille. Chaque événement regorge d'une infinité de signes propres à la situation, à la sensibilité de l'observateur, son état d'âme ponctuel etc... C'est un peu comme de prendre, au hasard, une citation et/ou une page de la Bible ou autre (texte sacré ou profane, peu importe même un roman) et d'en lire un extrait en le corrélant à la situation actuelle. D'ailleurs en relisant *L'Alchimie du bonheur* de Ghazali (grand soufi) en début de séjour, j'ai lu, pour la première fois, la préface qui expliquait que feu Massoud (héros afghan qui aurait pu changer la face de son pays si sheitan incarné, ne l'avait pas supprimé le 9 septembre 2001, deux

jours avant les évènements que l'on connaît par cœur (ou par haine)... étrange!!) bien qu'il avait une vie trépidante, prenait, tous les jours, le temps avec ses compagnons d'ouvrir cet ouvrage, choisissant une page au hasard, et la lisait à haute voix...

J'ai toujours pensé qu'il y a autant de clés qu'il y a de portes dans l'interprétation des signes.

C'est, notamment, ce qu'évoque le test psychologique de la tache de Rorschach. Il s'agit de mettre une goutte d'encre dans une feuille de papier pliée en deux. Il en ressort une tache souvent étrange (un gros alien LOL ; alors docteur, qu'est-ce que ça veut dire pour moi ?? je suis un extraterrestre ☺). Cette dernière, en fonction de la perception du patient, relate ses traits de personnalité et son état d'être ponctuel.

Mais, en fait, cette technique est vieille comme le monde ; demandez simplement à des enfants de commenter les nuages l'un des deux y verra, par exemple, un cœur et l'autre un diabolin...

C'est aussi, à l'extrême, comme ceux qui pratiquent la divination en lisant dans le marc de café, le vol des oiseaux, ou encore dans les runes... Ils ont juste besoin d'un support qui émet des signes qu'eux seuls sont capables de décrypter. Je m'étais rendu, il y a 6-7 ans, à une réunion très intéressante de personnes douées pour la divination chiromancienne : la médiumnité par tirage des cartes. Le résultat en était que quasiment tous avaient des interprétations et des lectures totalement différentes en fonction des mêmes cartes.

Puis, je suis allé visiter l'autre très grande « mosquée du Shah » (le complexe intérieur est immense) qui est aussi somptueuse.



Le paradoxe était qu'il n'y avait pas de quoi prier : pas de tapis. Il me semble que, en tant que patrimoine de l'UNESCO, cette mosquée fait plus figure de vitrine, de « musée ». Elle ne reprend sa fonction première que le vendredi. Du coup, après avoir tourné un moment, j'ai demandé à un homme en turban (un mollah, que l'on voit rentrer dans son bureau après notre discussion) où se trouvait le lieu de prière.



Il m'a répondu qu'il n'y en avait pas et m'a invité à prier dans son bureau. C'était assez drôle, vu qu'il parlait à peine anglais, il m'avait demandé si je parlais espagnol. Du coup, nous avons conversé dans la langue de Cervantès (alors que j'avais croisé un seul groupe de quatre espagnols pendant tout le périple) pendant une bonne demi-heure, dans la mesure où il semblait plus que curieux de ma reconversion. J'appris après que c'était, ni plus ni moins, que le futur Imam de la grande Mosquée du Shah (la plus grande en nombre de fidèles lors de prêches d'Ispahan, la 2^e ville du pays) : j'étais alors loin de ma première peur de faire, discrètement, une prière sunnite même

seul dans une mosquée « dite » chiite. Je me rendais compte du chemin que j'avais parcouru en l'espace de... un an, six mois, deux mois, quatre semaines... Non à peine six jours. J'avais pourtant l'impression d'être parti depuis des mois.

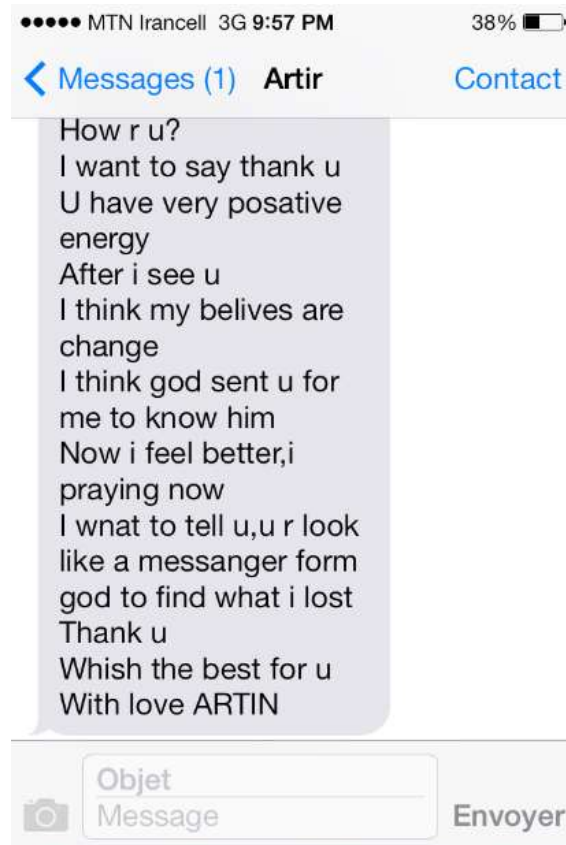
En sortant de la mosquée, je me suis posé. Il était 18h30 ; puis, j'ai lu et observé les gens, deux bonnes heures durant. C'était très drôle le nombre de personnes qui piqueniquaient avec systématiquement que des groupes de femmes. D'ailleurs, des vieilles dames (en tchadors noirs) sont venues « m'emprunter mon ombre » que j'ai partagée avec grand plaisir. Du coup, elles voulaient me faire goûter tout ce qu'elles avaient ramené : à des simples amandes, aux olives, aux fruits secs et autres... aliments non « identifiés » ☺.

Je suis reparti sur la route où j'ai croisé une toute petite mosquée. Elle devait pouvoir accueillir pas plus d'une quarantaine de personnes (ou cinquantaine tout au plus, mais symboliquement je préférais dire quarantaine). Il s'agissait de la dernière prière du soir (bien que l'heure fût déjà passée pour celle faite en réunion). J'y suis entré et, après avoir fait mes ablutions, un vieux monsieur est entré. Il était petit, trapu, avec une bonne panse, une bouille sympathique et une casquette de grand-père. Il m'a énormément fait penser au mien (parti trop tôt, 7 ans auparavant, dans des conditions tragiques). Vu que je venais de finir mes ablutions et, qu'à priori, je n'étais pas là pour faire un bowling (☺) ; de manière assez surprenante et très symbolique, il m'a pris la main et m'a emmené au centre, avec lui, à sa hauteur (épaule contre épaule, bien qu'il eût 30 cm de moins ☺). A ce moment, je lui ai précisé que je faisais la prière sunnite. Il m'a demandé simplement : « muslim », j'ai répondu, de la tête par l'affirmative. Puis, il m'a fait un signe de main signifiant : « C'est bon, on s'en fout, on n'est pas là pour ça... ». Du coup, j'ai fait la prière avec une personne qui incarnait mon grand-père. Ce soir, j'ai fait la prière avec mon grand-père, à travers mon grand-père et pour mon grand-père (comme tous les vendredis, entre autres).

Puis, je suis allé me restaurer et ai erré le long des quais illuminés ; c'était très agréable ; j'ai flâné, l'air était doux avec une légère brise. Aujourd'hui, c'était une journée sage, une journée de repos, où pour une des rares fois de ma vie « j'ai pris le temps » et ça, j'en suis déjà très heureux dans

l'absolu car c'était très agréable et, surtout, je suis fier dans la mesure où c'est de l'ordre du miracle pour moi.

En guise de happy end pour cette histoire journalière, sans grand rebondissement, sans grande passion, j'ai reçu ce message vers 22h du Petit Prince de Perse en guise de présent éternel...



A suivre...

Issa

Jour-7 : La charmeuse de serpent dans sa danse du ventre

Salam,

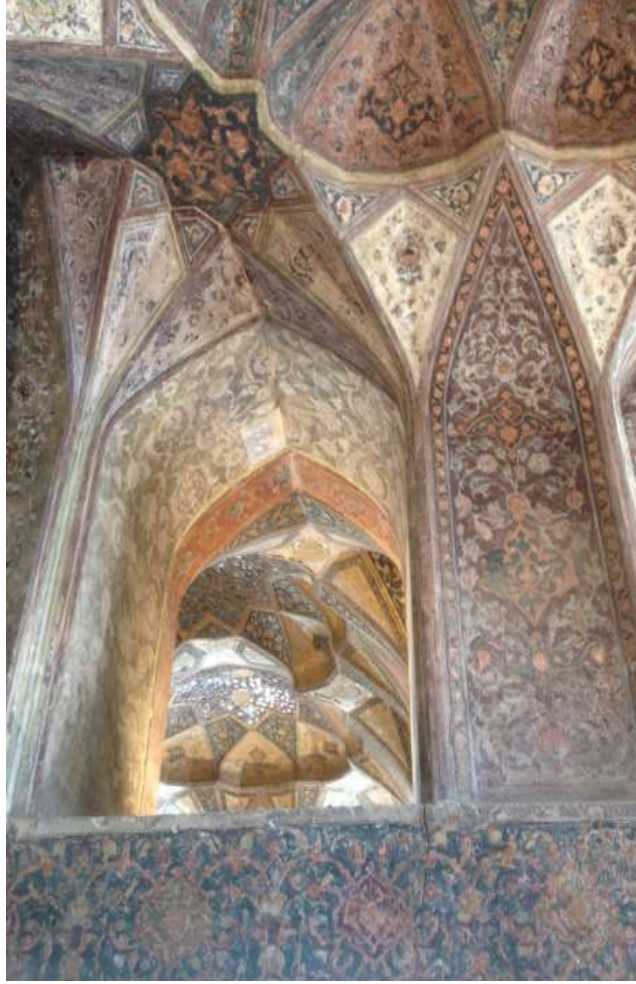
Dès le matin très tôt, vu que la lumière m'avait arraché à mes rêves, je suis sorti marcher. La ville était encore endormie malgré le soleil naissant. J'avais alors cette sensation unique que les lieux m'appartenaient.

Je me rendis dans un parc où je me posai sur un banc pour faire une méditation qui me fit partir très loin, près d'une heure durant. A mon retour, j'avais, en guise de récompense ou de signe, ce magnifique arc-en-ciel qui n'était pas là, lors de mon arrivée et dont la durée de vie n'a pas excédé deux à trois minutes, tout au plus. Ce dernier semblait me suggérer la sagesse orientale qui rappelle : « *Il faut la pluie et le soleil pour voir la magnificence d'un arc-en-ciel* ».



Puis, j'ai visité un magnifique palais vieux d'un millénaire.









Je suis resté à le contempler quelques temps. Je n'avais, pour une fois, aucune explication ; c'était assez intéressant comme expérience, un peu comme de regarder un film sans le son. J'imaginai alors...

Le midi, le Petit Prince de Perse m'avait recontacté. Il était même monté d'un cran. Il me disait que j'étais son guide et qu'il voulait que je l'enseigne. Enseigner quoi ? J'étais moi-même certes à un niveau plus « avancé » que ce je pouvais avoir été et me voyais à son âge, à travers lui, me permettant de visualiser la route parcourue. Cela étant, si j'avais repris ce voyage intérieur, c'était

parce que mon périple était bien loin d'être terminé. Il prendrait d'ailleurs une pause au moment de faire un break ponctuel dans ma tombe. Je savais que je demeurerais un éternel étudiant de Vie. Pour l'heure, j'étais moi-même, en pleine introspection et pouvais éventuellement émettre deux-trois conseils mais rien de plus.

Je lui ai conseillé de demander que Dieu lui envoie quelqu'un qu'on peut nommer "Cheick", s'il demeure une dimension religieuse, ou tout simplement un « parrain de vie » : quelqu'un qui l'éclaire et l'aide à trouver, en lui-même, la lumière qui y demeure enfouie. Je lui conseillais, bien sûr, de se méfier. Je lui ai envoyé la citation en anglais de Shams de Tabriz (encore une fois grand soufi) *« Il y a plus de faux gourous et de faux maîtres dans le monde que d'étoiles dans l'univers. Ne confonds pas les gens animés d'un désir de pouvoir et égocentristes avec de vrais mentors. Un maître spirituel authentique n'attirera pas l'attention sur lui ou sur elle, et n'attendra de toi ni obéissance absolue ni admiration inconditionnelle, mais t'aidera à apprécier et à admirer ton moi intérieur. Les vrais mentors sont aussi transparents que le verre. Ils laissent la Lumière de Dieu les traverser. »*

Personnellement, je n'ai jamais eu la chance de trouver UN guide, vu que ma seule boussole a été Dieu que j'ai, souvent, pu retrouver à travers bon nombre de personnes. Les gens que je rencontre représentent à « eux-seuls » tous réunis « MON GUIDE ».

De là, j'ai immédiatement pensé à une autre citation de la même personne (Shams) :

« Rien ne devrait se dresser entre toi et Dieu. Ni imam, ni prêtre, ni maître spirituel, pas même la foi, mais garde ton cœur aussi doux qu'une plume. Apprends la Vérité, mon ami, mais ne transforme pas tes vérités en fétiches. »

La veille, je n'avais pas voulu l'évoquer mais une jeune femme avec son ami, était venue me parler en fin d'après-midi. Elle m'avait invité à pendre un thé que j'avais refusé poliment. Elle avait

insisté pour prendre mon contact. Pour être très honnête, la première chose que j'ai vue en la voyant (tel un flash) était un serpent. Bien qu'elle fût très gentille, un anglais impeccable et un français très impressionnant pour ses quatre mois d'apprentissage, j'avais une mauvaise intuition. J'étais très méfiant. Pour être très transparent, je pensais que c'était une fille de joie et m'en voulais même de penser ça (d'où la raison pour laquelle je n'ai pas osé, le relater dans mon chapitre d'hier).

Après avoir pris congé, elle me renvoyait un message : « Puis-je t'inviter à prendre le petit déjeuner ». L'offre me semblait drôle ; on ne m'avait jamais encore invité au « ptit dej »... Pourquoi pas à prendre une douche ou aller aux toilettes ☺. Ça me faisait penser à une fois, en France : j'avais assisté à une scène assez « drôle » (et/ou faisant un peu de peine sous un autre regard) d'un jeune blédard fraîchement arrivé qui demandait à une vraie parisienne mondaine : « Eh mademoiselle, tu voulez pas que je te paie un sandwich ? » Et la grande dame blonde (avec ses airs très duchesse) n'avait pas pris le soin de poser une once de regard sur ce « gueux » ! On pouvait déplorer le fossé qu'il y avait entre eux et la candeur de la proposition de ce jeune homme.

Du coup, je refusais également ce fameux petit déj (au lit LOL). Elle ne se démonta pas et me proposa, à nouveau, de se voir en début d'après-midi. Puis, elle m'a envoyé des messages toute la soirée auxquels je répondais en dilettante ; j'étais plus absorbé par ma marche méditative.

En même temps, il se trouve que trois autres groupes, comme tels, étaient venus me parler ; deux jeunes femmes m'avaient même proposé de me ramener en voiture jusqu'à mon hôtel, prétextant que c'était leur direction...

Puis, après réflexion, ce matin je me disais : « Pourquoi suis-je là ? Pour découvrir l'Iran sous toutes ses facettes et aller à la rencontre d'un maximum de témoignages » Quand bien même elle l'aurait été, elle restait une personne avec un cœur, des peines, des joies. Je la baptisais « la fille de joie ». Ça me fit alors penser à la citation de Shams de Tabriz (je me répète volontairement grand soufi perse et derviche tourneur) qui dit : « *Quand un homme qui aime sincèrement Dieu entre dans une taverne, la taverne devient sa salle de prières, mais quand l'ivrogne entre dans la même salle, elle devient sa taverne. Dans tout ce que nous faisons, c'est notre cœur qui fait la différence, pas les apparences. Les soufis ne jugent pas les autres à leur aspect ou en fonction de*

ce qu'ils sont. Quand un soufi regarde quelqu'un, il ferme ses deux yeux et ouvre le troisième – l'œil qui voit le royaume intérieur. »

Il s'avérait que la « fille de joie » que nous appellerons alors Shirin n'en était pas. Mais, malgré tout, je n'arrivais pas à décoller mon premier flash de « serpent ». Elle avait commencé à me tenter avec sa question, a priori innocente pour la plupart des individus, si je buvais de l'alcool. Question sensible et source de conflit intérieur chez moi : vu l'effet destructeur que ça a sur moi.



Le préambule y avait fait référence quand j'ai, de manière subliminale, écrit, « comme une bouteille jetée à la mer mais aussi à l'amer » en guise de SOS (Save Our Souls, Sauvez Nos Ames). Bref, question à laquelle j'avais malgré moi répondu par l'affirmative mais en précisant que c'était ponctuel et que le but, à très court terme, était d'arrêter définitivement dans la mesure où je me

sentais définitivement mieux sans. Mais mon sheitan (satan) intérieur (le serpent) veillait dans mon désert aride de tentations sur ce sujet : il me rappelait que, malgré mon état et mon détachement, il me solliciterait toujours et par différents biais ; mon Djihad intérieur* (mon combat intérieur) était éternel. (*pléonasme car il ne peut être qu'intérieur et jamais extérieur).

Du coup, j'ai accepté et nous nous sommes rencontrés, en début d'après-midi. Nous sommes allés nous balader, pour ainsi dire, sur les mêmes lieux que la veille, dans la mesure où j'avais parcouru l'essentiel de manière exhaustive. Cela étant, ça ne me déplaisait pas de le refaire en compagnie locale.

La « fille de joie » pouvait conserver son surnom de manière première : elle incarnait la joie, beaucoup d'humour et surtout beaucoup, beaucoup d'énergie. Elle parlait énormément. Elle était professeur d'anglais et issue d'une famille extrêmement riche. J'ai vu, en photos, le palace de ses grands-parents (300 m² avec domestiques) et à peu près la même chose pour ses parents. Son père était un ancien international de football : il avait été le gardien de but de l'équipe nationale d'Iran. La veille, elle m'avait même proposé de faire du couchsurfing ☺. La fille de joie était loin d'avoir besoin de vendre son corps pour survivre. Mais le serpent était toujours là... Je n'arrivais pas à le faire disparaître ce dont je m'en voulais d'ailleurs, car elle était adorable et je passais un bon moment. J'apprenais que la fille de joie faisait, en guise de hobby, de la danse du ventre : plutôt original en Iran. Je souriais en apprenant ceci. Elle n'était pas, pour le coup, zoroastrienne mais je sentais un feu brûlant en elle : la fille de joie avait le feu au corps.

Après un bon après-midi plus que rempli, vu que je semblais intéressé par quelques tapis, elle m'avait demandé si je souhaitais avoir une leçon sur la fabrication dans l'échoppe d'un de ses amis où nous pourrions prendre le thé.



Puis, elle m'emmena dans les sous-sols de la bienséance, la fille de joie, la charmeuse de serpent a essayé de lâcher son venin charnel, d'effectuer sa danse du ventre et de me tenter...



Elle a gardé son voile physique mais a littéralement enlevé celui de la pudeur pour réellement se mettre à nue psychologiquement [...].

Le serpent hormis (voire « horny », si je puis dire) la dimension judéo-chrétienne (et au-delà monothéiste) de la tentation incarne l'énergie sexuelle de chacun de nous. En tantrisme et en méditation ésotérique hindouiste et bouddhiste, la Kundalini signifie le serpent. En gros, il s'agit de visualiser une énergie partant du coccyx pour remonter la colonne vertébrale afin de sortir par le haut du crâne et dégager une énergie considérable. Mal dosée, cette technique peut s'avérer très dangereuse : des accidents ont déjà eu lieu.

Nous sommes ensuite allés retrouver quelques amis à elle, et sommes allés déjeuner dans un magnifique restaurant.



C'est là que j'appris (il fallait que je parle de la chiromancie hier soir, alors que franchement je n'en avais pas eu l'évocation, ni la pensée, depuis plusieurs années) qu'elle pratiquait la divination.



D'ailleurs, elle et son amie voulaient me tirer les cartes, ce que j'ai refusé. A une autre époque de ma vie, j'aurais sauté à deux pieds sur l'occasion, mais, aujourd'hui, je savais que c'est plus sain de ne pas le faire.

Elle me disait : « Mais tout le monde veut connaître son avenir ». Je lui disais « Personnellement plus maintenant : ce que tu vas me dire aujourd'hui, a le temps de changer des centaines de fois d'ici demain. »

Ça m'a fait, à nouveau, penser à une autre phrase de Shams de Tabriz à savoir : *« Le destin ne signifie pas que ta vie a été strictement prédéterminée. En conséquence, tout laisser au sort et ne pas contribuer activement à la musique de l'univers est un signe de profonde ignorance. Il existe une harmonie parfaite entre notre vie et l'ordre de Dieu. Le destin n'est pas un livre qui a été écrit une fois pour toutes. C'est une histoire dont la fin n'a pas été décidée, qui peut prendre beaucoup de voies différentes. »*

J'irai même au-delà : tous les destins existent ou plutôt coexistent, à chaque seconde, et ce partout. Tout existe déjà, a déjà existé et existera toujours avec toutes les probabilités possibles et imaginables. Ce qui change uniquement, c'est nous ou plutôt notre perception et le canal énergétique que nous choisissons (comme en changeant le curseur de notre radio, avec le mode FM, MW, LW ainsi qu'en changeant de stations). A cela, j'ai toujours dit : « Tout est super posé mais aussi et surtout (sur tout) tout est superbement posé ».

Aparté fait sur la notion de destin, elle poussait même le vice en me tentant et en me disant qu'elle avait vu des choses et, à trois reprises, je dus renoncer aux tentations du serpent.

Nous finîmes de manger. Puis nous repartîmes alors sur les quais.









Elle me raccompagna à mon hôtel qui s'appelait Shad. « La fille de joie » m'indiqua qu'en farsi « Shad » signifiait la « joie » ; je trouvais, une fois de plus, un joli clin d'œil du destin.

Je pris mon package, puis au moment où j'allais disparaître pour elle, elle sembla émue... c'était touchant.

Je partais pour Kachan, par voie terrestre, en reprenant ma modeste caravane (car à vannes, vu que je m'y rendais en bus) à savoir un simple sac à dos, avec plus de livres que de vêtements. J'adorais ce sentiment de liberté et d'improvisation, à lever le camp par coup de tête, de quitter un lieu, des gens, sans jamais se retourner, d'en trouver d'autres sans cesse (et d'une vallée j'en vis se dessiner d'autres plus hautes, plus grandes...).

J'aime la citation de Shams de Tabriz qui dit : *« Est, Ouest, Sud ou Nord, il n'y a pas de différence. Peu importe votre destination, assurez-vous seulement de faire de chaque voyage un voyage intérieur. Si vous voyagez intérieurement, vous parcourrez le monde entier et au-delà. »*

A cela, je peux aussi ajouter l'adage soufi qui dit : *« Le disciple est comme l'eau : « s'il séjourne trop longtemps à la même place, il s'altère et devient putride » ».*

J'avais à peine posé mon bardât et mon séant dans le bus qu'une autre aventure humaine allait se produire. Je rencontrais alors simplement le Docteur (Sayed) Vahid Modares tel qu'il s'était présenté et tel qu'il me l'écrivit lors de nos échanges de noms, emails, téléphones afin de rester connectés. Il était professeur à l'université d'Ispahan, en science culturelle d'économie et faisait un travail de fond sur le rapprochement économique des routes de la soie, de manière contemporaine. Je croyais rêver. J'aurais pu me dire : « C'est bon les gars, où est la caméra cachée ? », mais non, je comprenais que tout prenait son sens et se déroulait tel le fil de soie et allait de soi...

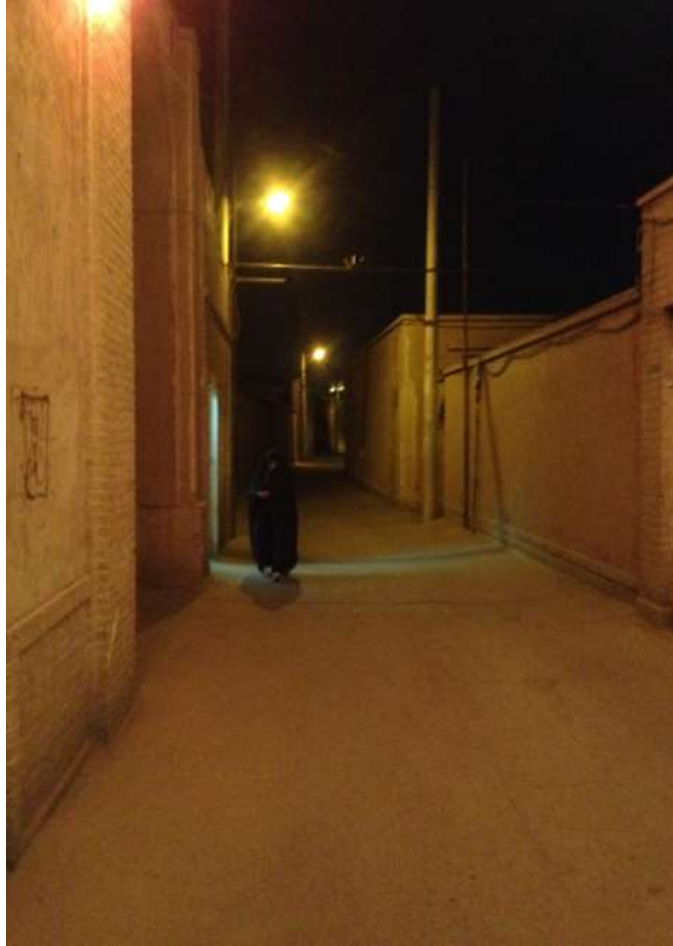
Il était très intéressé par mon activité en Chine et me disait connaître des personnes qui auraient peut-être besoin de mes services. Sur les routes de la soie, l'échange prenait place de manière opérationnelle...

Pendant nos trois heures de route, je n'ai pu écrire qu'à peine une demi-heure : le reste nous n'avons pas arrêté d'échanger. Une phrase qu'il m'a dite et qui a fait écho en moi : « Savoir recevoir l'étranger amène de la « baraka » (de la « bénédiction », en arabe). »

Puis, je suis arrivé à Kachan, ville plurimillénaire. J'ai, à nouveau, trouvé pension dans une sorte d'hacienda perse, dans le vieux quartier qui est absolument fabuleux.



J'avais l'impression d'être au Moyen-Age.







Puis, j'ai dû traverser ces ruelles sombres pendant une bonne dizaine de minutes pour atterrir dans un restaurant de même style hacienda perse sur des tatamis persans.



A peine ai-je commandé puis tapé sur mon ordinateur deux minutes, à l'endroit où l'on m'avait placé, que la table voisine m'invitait à échanger avec eux. Nous sommes restés là, à discuter deux heures et à refaire le monde. Ils venaient tous de finir leurs cursus de commerce (25-26 ans). Ils étaient de Téhéran.



Je finis enfin d'écrire cette journée riche en rebondissements et en rencontres. Je vais me reposer, car demain, je me lève tôt : je vais à la rencontre du **désert** qui risque d'avoir **des airs** de déjà vus...

A suivre...

Issa

Jour-8 : Un désert (des airs) de déjà-mais vus

Salam,

Ce matin, une fois n'est pas coutume, je me suis réveillé tôt car une longue journée m'attendait. J'avais réservé la veille un chauffeur (le même que celui qui m'avait ramené de la gare à l'hôtel hier soir) pour me rendre dans le désert.

J'étais surexcité, je savais que les déserts sont propices à la réflexion. Le périple devait durer 8h (7h-15h). Cette fois, je partais seul, je le voulais comme tel. Sachant que le chauffeur ne parlait pas anglais, ça allait être idéal pour passer de longues heures d'intimité avec moi-même (sans lecture, sans ordinateur, sans distraction, juste moi et le paysage). Cela étant, parfois c'est lors des projets les mieux programmés que les imprévus surviennent. Alors que « je m'envoyais » (par courriel) mes écrits retraçant partiellement la 7^e journée (le 7^e chapitre de l'histoire), une jeune femme est venue s'asseoir à côté de moi pour petit-déjeuner. Etant sur le départ, je n'avais pas beaucoup de temps. En fait, je la connaissais de Yazd : elle avait fait route, un temps, avec l'Allemande. Je l'avais retrouvée par hasard, hier soir, dans les petites ruelles sombres, alors que je cherchais le fameux restaurant traditionnel qui s'était bien caché. Elle m'avait donc aiguillé. Du coup, elle me demanda ce que je faisais aujourd'hui. Je lui ai répondu. Et là, elle m'a proposé de se joindre à moi. J'ai accepté mais en disant que le chauffeur arrivait dans quatre minutes. Au moment où il est arrivé, elle a tout posé et dit : « On y va ». Je lui ai dit : « Finis, prend le temps » ; elle m'a dit « C'est bon ». Du coup, moi qui voulais être seul, en retraite spirituelle, sur les longues routes du désert, ça tombait à l'eau. Mais bon, elle était suisse, donc a priori neutre, assez timide... je pensais qu'elle allait être une « grande figurante » ☺. Mais, au final, le destin voulut qu'il en fût totalement différemment. La jeune femme, nous l'appellerons Catherine, était journaliste, ce qui, direct, m'a fait comprendre qu'elle n'était pas là par hasard. D'ailleurs, quand elle me l'a dit, le taxi était dehors, et au moment où j'ai répété : « Waouh journaliste », il est entré et j'ai bien compris que j'avais fait une boulette. J'étais gêné mais il n'avait pas entendu, et elle, ne m'en avait

pas tenu rigueur. Catherine, nous la rebaptiserions pour l'histoire « Catherine la Catholique » pour redorer le blason de cette horrible personne historique, pionnière de l'obscurantisme catholique, ayant établi l'Inquisition dans toute l'Ibérie et la Lusitanie (Espagne et Portugal) et avait été à l'origine de nombreux morts, tortures, et autres horreurs, au nom de la religion. « Ma » Catherine la Catholique, car après évoqué le sujet religieux, bien tardivement (nous avons tellement de choses à parcourir, avant cela, sur cette route du désert), s'était annoncée « catholique romaine pratiquante » (j'avais l'impression d'entendre les trompettes quand elle l'avait dit de manière si solennelle... trêve de plaisanterie). Elle incarnait, dans son discours, tout ce que l'esprit christique a de plus beau : une tolérance à l'extrême et un large sens de l'altruisme, avec, dans son cas, un grand besoin de recherche et une nécessité de comprendre les autres. Preuve de son ouverture, elle apprenait le farsi depuis quatre mois et pouvait faire quelques phrases ainsi que comprendre légèrement notre chauffeur.

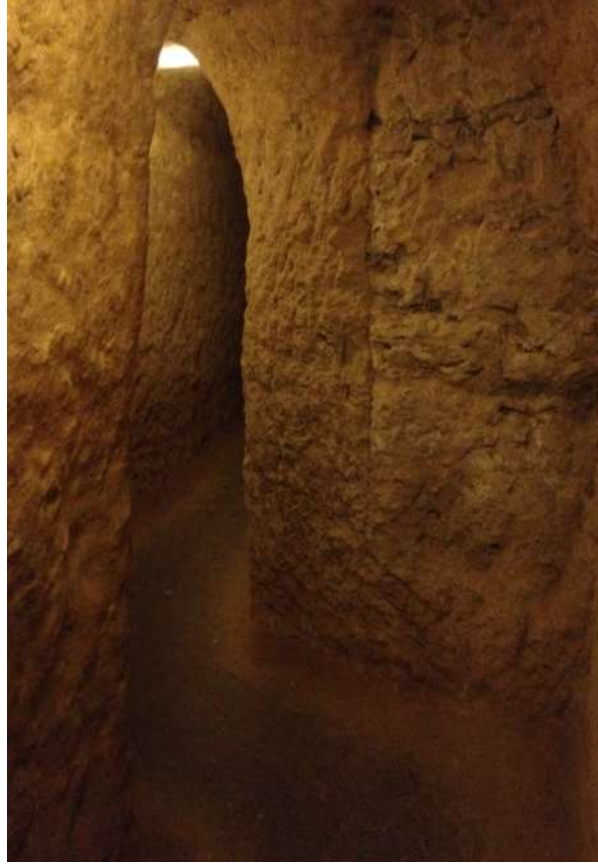
Du coup, Catherine la Catholique était en mission secrète. Plus sérieusement, elle travaillait la moitié de son temps en tant que journaliste indépendante et l'autre en affiliée (l'équivalent de l'AFP suisse). Elle était là pour réaliser un article sur la condition des femmes divorcées en Iran. En gros, le bilan était catastrophique. Elles étaient perçues comme des femmes de seconde zone, dans un pays où, a priori, les conditions des droits de l'Homme ne sont déjà pas les meilleures.

Quelques temps auparavant, elle avait réalisé un reportage au Liban sur les conditions des réfugiés syriens (au nombre d'un million sur une population qui en compte 4 millions, c'est comme si 16.5 millions de réfugiés débarquaient en France en l'espace de 4 ans). Les conditions dans les camps étaient déplorables et ceux en dehors, étaient contraints de s'en remettre soit à des petits boulots ingrats très mal payés, soit à faire la manche et ce, même pour des personnes qui avaient de très bonnes professions antérieurement.

Au-delà, elle m'expliqua les méthodes de journalisme employées au quotidien... Autant sur le fond que la forme nos échanges étaient extrêmement intéressants. Je dois dire que j'étais fasciné. Je crois que j'aurais adoré faire ce métier (qui sait, peut-être que dans une vie parallèle, je dis que j'aimerais travailler dans le commerce ?! ☺)

Nous avons fait une première escale dans des souterrains : une sorte de bunker de plus de mille ans pouvant accueillir près de 2000 personnes.





Ils avaient creusé, dans la roche, sur trois niveaux, avec une profondeur de plus de 200m. Son but était de se protéger, en cas d'attaque ou de menace venant de l'extérieur. Intérieurement, nous créons tous nos propres « bunkers », nos carapaces, pour lutter contre la menace extérieure.

La prouesse humaine était sans conteste.

Nous avons repris la route et, par-là même la discussion.

Puis, nous sommes arrivés aux portes du désert. Et là, « surprise » ! Les portes étaient fermées. Je n'y croyais pas. Nous avons quatre militaires qui effectuaient un barrage. Les GI Joes jouaient à la guéguerre (à la gay guerre, « ah vilaine tu m'as touchée, tu mérites une punition, je vais le dire au grand chef »)... bref ils faisaient des manœuvres militaires. Comme par hasard !! C'était vendredi, « le jour du Seigneur » en Islam (Islam=Salam=la paix) ; ce n'est pas un jour pour « jouer à la guerre ». Je ne viens pas tous les jours dans le désert. J'ai failli dire : « Eh, on a une

journaliste dans la voiture et moi je suis du Mossad en demandant au chauffeur de feindre de foncer sur eux ». Mais je ne sais pas, je me suis dit que, peut-être, ils ne comprendraient pas mon humour au 7^e degré. Au moment où j'écris, je regrette, j'aurais vraiment dû le faire ☺. Qu'est-ce que j'aurais ri. « Hahahaha même pas mort !!! ». Bref comme des gamins qui n'auraient pas été sages, on était privé de des(s)ert avant même de commencer, à cause de jeux d'adultes complètement puérils. En retournant sur nos pas, notre chauffeur montrait son poing contre la base militaire en guise de protestation, c'était drôle.

Nous avons donc repris la caravane et fait demi-tour. Un plan B s'opérait. Nous irions dans le désert (pas de sable) mais pour une destination incroyable qui, si les portes n'avaient pas été fermées, n'aurait jamais pu être entrevue. Lorsque Dieu ferme une porte, Il en ouvre toujours une autre.

La route était tout simplement somptueuse. A un moment, j'ai pris une photo (pour laquelle Catherine la Catholique me disait : « Elle vaut de l'or celle-là »), le chauffeur m'a dit : « Non, non, pas de photo ! ». C'était une zone sous haute surveillance : c'était, en sous-sol, un haut lieu « sacré » d'enrichissement d'uranium en vue de préparer des jolis petits jouets à des fins civiles ☺. Alors qu'au final cette fameuse photo n'a, pour le coup, absolument rien de particulier vu que tout était caché, si ce n'est bien sûr, la splendeur du paysage naturel.



Puis, une fois cette zone top secret passée, nous nous sommes même arrêtés pour prendre en photo cette rose au milieu du désert.



Son nom était Muhammadi : Mahomet (au pluriel je crois). Je trouvais l'image tellement forte en symbole.

Puis, nous longions une oasis au milieu du désert.





Ça me faisait penser à l'époque d'Omar Khayyâm (poète perse soufi) qui expliquait qu'à son époque, la vie était si dure et menaçante, entre les invasions mongoles et turques, avec, à la clé, des pillages, des meurtres, des viols... tout ce que l'humain est capable de pire, que la poésie permettait de trouver refuge dans un havre de paix. L'oasis était alors comparable à la notion vitale de la poésie empreinte de douceur, d'harmonie, message d'amour et d'espoir face à un monde extérieur nihiliste de vie, violent, brutal, grossier et barbare... Et, en même temps, comment lutter avec des armes qui n'étaient pas d'égaux à égaux entre le subtil et le grossier ?!...

Le village était magnifique.



J'ai d'ailleurs fait la connaissance d'Ovissa.



Cette magnifique petite poupée était zoroastrienne. Encore une, ce qui nous faisait désormais : 20 000 / 78 millions : 0.025%, en voir 2 (0.00066%) et d'en voir 3 : 0.000016% de chance (de probabilité). Il y avait définitivement quelque chose qui m'attirait à eux.

Il ne devait y avoir qu'une seule photo de moi, il y en aurait une de moi : surmoi alors ☺. Elle me faisait penser à des petites poupées russes : enchevêtrées, vu qu'elle portait en elle, tous ses propres futurs. Demain, la petite poupée persane serait une ravissante princesse, comme le ver de soie qui deviendrait papillon. Sur l'instant immortalisé, elle semblait distante, timide, alors qu'au bout de quelques minutes, elle riait aux éclats avec moi : quel bonheur si simple et si pur. Quoi de plus belle symphonie, de plus belle prière que les rires d'un enfant ?! Le rire d'un enfant équivaut à mon « sens » à cent sourates réunies.

Je suis arrivé, au sommet et le spectacle était à couper le souffle, j'étais à cheval (de manière statique, pour une fois, plus sur la route) mais au sommet qui semblait stable entre 2 vallées.



J'ai crié « Dieu est grand » en arabe « Allah Akbar » et l'écho n'a eu de cesse de vibrer dans tout mon corps. Je crois qu'ensuite je le criais encore plus fort et encore plus intensément de l'intérieur. Que Dieu est grand et que « le monde est grand » pour reprendre et paraphraser mon aïeul. Là, j'eus un flash : je corrélais mon aïeul, à cet instant, à ce que j'avais vu avant, la caverne. Le mythe de la caverne. Il est question d'une image, une allégorie des conditions d'accession de l'Homme à la connaissance de la réalité ainsi que la transmission de celle-ci. En gros, pour résumer, les Hommes sont enchaînés dans un sous-terrain ; or, des choses et d'eux-mêmes, ils ne connaissent que l'ombre projetée sur un mur de leur caverne. Ils ont toujours vécu dans l'obscurité. Si l'un

d'entre eux parvient à se libérer, il sera ébloui par la connaissance et sera soumis à un grand changement. S'il revient en arrière, les autres ne le croiront pas. Ainsi lorsqu'il s'évertue à partager son expérience avec ses contemporains, il se heurte à leur incompréhension conjuguée à l'hostilité des personnes bousculées dans le confort (illusoire) de leurs habitudes. Ceci m'a fait penser au Petit Prince de Perse ainsi qu'à moi à l'époque, et ce, même après, voire actuellement.

Quand j'eus compris cela, à cet instant, l'Adhan (l'appel à la prière) se faisait entendre : il résonnait dans tout le village et dans toute la vallée. Il faisait alors écho dans mon cœur, en moi-même. Il résonnait et me raisonnait... Il n'y avait plus de doute. Je sentais l'univers en moi : mon passé, mon présent... mes différents moi(s), mon aïeul, mon grand-père que j'avais retrouvé, mon père... Là où j'étais, ici et maintenant, j'étais sur un sommet. Je comprenais que si j'étais stable à cet instant, ce n'était pas que symbolique. J'arrivais à rassembler les pièces du puzzle. Je vibraïis alors, je quittais mon corps et je semblais voler. J'accédais à une telle plénitude, c'était inexplicable. Je tournais la tête et vis ce pan de montagne qui me fit penser à des strates.



Les strates du temps, les strates de la Vie. Il n'y avait rien d'autre que l'ici et maintenant, comme on le répète sans cesse en méditation, et en anglais ça donne NOW HERE (et si l'on déplace une lettre) NO WHERE (nulle part). Il n'y avait rien de plus. Et en même temps, je sentais les différentes couches de strates vibrer, malgré tout, à travers moi et indépendamment de moi : le temps/mon sang à travers ma famille/mes différents moi.

J'adore la citation une fois de plus de Shams de Tabriz : « *Le passé est une interprétation. L'avenir est une illusion. Le monde ne passe pas à travers le temps comme s'il était une ligne droite allant du passé à l'avenir. Non, le temps progresse à travers nous, en nous, en spirales sans fin. L'éternité ne signifie pas le temps infini mais simplement l'absence du temps. Si tu veux faire l'expérience de l'illumination éternelle, ignore le passé et l'avenir, concentre ton esprit et reste dans le moment présent.* »

A l'intérieur de cette notion de strates des vies, j'en avais créé un livre dans un livre dans un livre. Les poupées russes (gigognes) littéraires et psychologico-spatio-temporelles. Le personnage dans *Projet Eternel* (mon ouvrage écrit dès 2003) était essayiste et avait écrit *L'esperanto des Vies* (dont le personnage était lui-même un écrivain raté qui avait quant à lui écrit *L'Antéchrist ou Christ hanté*). Il était notamment question d'un personnage qui avait percé la feuille du temps à travers sa plume et se rendait compte qu'il écrivait plus vite que les événements et, in fine, que tout ce qu'il écrivait, se réalisait ensuite. Il n'était plus alors scribe de sa vie mais scénariste... *L'esperanto des Vies* traitait de l'harmonie et de la coexistence des vies, des univers parallèles... Cette image, je la corrélais à celle prise au bazar avec les strates d'épices.



Notre passé incarnait le fossile de nous-même mais demeurait quelque part et continuait à vibrer indépendamment de nous (disons de notre conscience). Il était même fort probable que nous les revivions ou que nous nous reconnections, parfois, à ce canal énergétique, d'où les impressions de déjà-vu. Cette révélation pratique m'avait été révélée lors d'une méditation en 2001 où, à l'époque, j'étais en pleine introspection pour collecter un maximum de souvenirs perdus. J'étais remonté jusqu'à l'âge d'1 an et demi. J'ai confronté toutes les infos, avec mes parents, tout était conforme, c'était le 14 juillet 1981 : l'apocalypse, mon premier traumatisme mais mon deuxième en réalité (la naissance est pour chacun son premier), il s'agissait d'un feu d'artifice (jour national oblige) sur un lac. Il y avait du feu partout, des bruits effrayants et malgré tout même si je ne parlais pas, j'entendais mes parents et leurs amis rire... Ensuite, lors de ce travail de collecte, j'avais eu un souvenir complètement perdu et, au moment de le retrouver, je sentais qu'il y avait une proximité, comme si « on me l'avait vécu » ou/et comme si je l'avais vécu indépendamment de moi. Pour expliquer ce concept, j'ai fait appel à mon intuition et, la même année, j'ai eu une révélation : une image évoquant ce qu'était « concrètement » ce phénomène. J'ai eu la chance sur ma route de

rencontrer des personnes sages et mystiques à qui j'ai fait part de cette métaphore. Tous m'ont dit qu'elle était tout à fait pertinente et juste.

Je l'appelais « le temps tel un tag animé ». L'idée première me venait de mes 12 ans. A l'époque j'adorais les Etats Unis d'Amérique (LOL) (car lobotomisé par les séries du type « Sauvez par le gong » (Save by the bell), Beverly Hills and co). Eh oui j'aurais aimé vivre comme eux, chez eux, en me levant tous les matins avec le soleil, un campus de malade, porter mes livres à la main, avoir un casier où j'aurais mis des photos de Mickael Jackson, des cours qui finissent vers ?? début d'après-m, pas de devoir, juste des QCM bidons en guise de tests, que des camarades super jolies avec des sourires ultra bright. Alors que moi j'avais, la grisaille du nord, le collège sainte Marie (école catho oblige donc pas de budget, lugubre, des locaux à faire déprimer un vainqueur du loto), un gros cartable qui me brisait le dos, un pupitre en bois du début du siècle passé, des cours qui finissaient à 16h30 (en général par biologie ou latin, histoire de bien (se) finir) et l'étude obligatoire jusque 17h30 puis les devoirs jusque 19h, des contrôles dont rien que l'évocation du mot me donnait des coliques, et les filles avec des franges pétards, des jeans pattes d'e(le)f (rebaptisés jambes tulipes), des barbelés sur les dents en guise d'indication attention danger zone radioactive... Bref, je kiffais les States, le basket...etc et surtout les graffitis (j'en avais fait dans ma chambre ; eh ouais, c'était un peu le bronx... enfin le bronx ça l'était surtout à cause du bordel organisé qui y régnait ☺). Bref, je voulais être mon propre ami ricain ☺. Actuellement encore mes potes croient que je déconne quand je dis qu'il y a deux types de personnes : « les américains et ceux qui rêvent de l'être ». Bon, c'est une blague aujourd'hui, mais à l'époque c'était vrai. Ouf !! Y a eu du chemin de fait heureusement. ☺

Du coup, revenons à nos moutons. A 12 ans, j'imaginai que quelqu'un aurait pu créer un graffiti animé : enchevêtrer des dessins entre eux qui, à l'œil nu, n'aurait eu aucune signification mais qui aurait pris vie (je savais qu'il fallait un instant noir, entre chaque séquence mais faisons abstraction et encore ! mais ne compliquons pas), uniquement en fixant un point sur la vitre de la rame de métro en marche. De là, les gens dans le wagon auraient pu voir se dessiner un petit court métrage avec, par exemple, le chat qui mange une souris. J'ai repris cette image moins de 10 ans plus tard. Le scénario 1 du chat mangeant la souris émanait de la ligne de métro 1. Les voyageurs du wagon A passant devant, pouvaient profiter de l'animation au moment présent. Puis, 10 minutes plus tard, toujours sur cette ligne 1, le spectateur du wagon B voyait toujours la même scène. Le chat

mangeait à nouveau la souris. Dans ce scenario 1, il passerait sa vie à la manger et la remanger et la remanger encore autant qu'il y eusse de wagons C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S... Cela étant, le « tagueur fou » avait fait un autre graffiti sur la ligne 2 avec la souris qui aurait bu trop de produits Monsanto et qui aurait des dents de Dracula et courserait le chat dans ce scenario 2)... etc. etc... L'univers, ou comme dit Hawking le multivers (perso j'ai le sentiment qu'on devrait parler « d'infinivers » (infinivers de soi(e) ou un fini vers soi ???! ☺) est incarné par un plan de métro infini, avec tous les scenarii possibles et imaginables. Toutes les animations sont vues quelque part de manière simultanée. Au moment où j'ai crié Allah Akbar, « que Dieu est grand », mon aïeul était en train de se le dire, et sûrement, à l'instant où j'écris, il est, présentement, en train de rédiger la lettre à sa mère disant : « Que le monde est grand ».

J'ai une autre image sur la vidéothèque universelle ou sur les roulettes du casino infini (pour expliquer l'espace-temps quantique), mais bon, on s'en fout...

Bref, d'où ma phrase d'il y a 15 ans : « Tout est superposé mais aussi et surtout (sur tout) tout est superbement posé. »

Du coup, la question importante était : combien de fois étais-je déjà venu ici et maintenant sur ce sommet ? Ma réponse me faisait sourire. Puis, je décidais de « redescendre parmi les Hommes », retourner au village ; il était temps de remercier cet instant par la prière comme l'Adhan (l'appel à la prière) me l'avait rappelé.

Une chose complètement surprenante est que quand je suis arrivé, et bien que l'appel à la prière eût eu lieu depuis un moment, je suis rentré dans une toute petite mosquée de village, totalement vide. J'ai fait ce que je devais faire et un peu plus longtemps vu que, le vendredi, je passe en revue tous mes défunts proches et mes proches (vivants) ainsi que des groupes sociologiques (selon les besoins) appartenant à l'Humanité (sans que je ne les connaisse). Je sentais, néanmoins, de l'agitation bien que je fermasse les yeux. Une fois terminé, j'ouvris les yeux, toujours un peu sonné après coup. Et là, je ne vis que des femmes. J'avais effectué mes prières chez et avec les femmes.

Je sortais en baissant les yeux, le seul visage croisé a été avec un sourire. Et en fait, les hommes étaient dehors. Cela étant, personne ne m'a fait la moindre remarque, ni n'est venu m'interrompre. J'ai vraiment halluciné... c'était comme si l'on avait voulu me faire aller encore plus loin que le clivage chiite-sunnite dont j'avais peur au départ de mon séjour. Je suis resté un long moment, en focalisant sur ce point bien qu'in fine c'était juste une simple « erreur ».

Je suis retourné à la voiture pour retrouver Mehti. Puis, nous avons repris la route. Mehti mettait de temps en temps (comme une pause musicale et aussi histoire de nous dire « bla bla bla, fermez-la un peu les branleurs cérébraux » 😊) la musique super fort (il l'avait fait la veille en venant me chercher ce qui m'avait fait mourir de rire).



J'ai une vidéo de lui. Malheureusement mes écrits sont un film muet en noir et blanc si ternes comparés au film d'action en 3D (voire au-delà LOL) qu'est la réalité, ou une forme de réalité (« enfin jme comprends » ☺). Bref, il avait un truc, il arrivait, je ne sais, de quelle manière, à faire claquer les doigts extrêmement forts (autant qu'un claquement de mains) et dansait. Si, à l'avenir, il m'arrive d'avoir un coup de blues, je regarderai cette vidéo, histoire de rire à nouveau. Nous avons retraversé la zone militaire puis Methi, nous a lâché définitivement au « jardin de fin » (c'est son nom en farsi), et donc c'était sa fin aussi... Le personnage pouvait rentrer chez lui et se reposer (en attendant la prochaine représentation du lendemain). Nous nous sommes quittés, et là, il m'a pris dans ses bras, m'a fait l'accolade et m'a embrassé comme du bon pain, c'était touchant (c'est le cas de le dire ☺).

Catherine la Catholique, quant à elle, voulait continuer le tournage. Je n'avais, à vrai dire, pas planifié une extension de la sorte, mais pourquoi pas. Le jardin était jonché d'arbres vieux d'un demi-millénaire : ils avaient en quelque sorte humé le même air que Christophe Colomb.



Puis, nous sommes allés visiter de vieilles demeures historiques très jolies.



Nous avons fait, un temps, bande à part pour ne jamais nous retrouver. J'ai attendu un peu (bon d'accord, deux minutes) puis suis rentré au refuge prendre mon bardât pour lever le camp. Nous n'avons pas eu le temps de nous dire au revoir, ni d'échanger nos emails..., alors qu'elle me l'avait demandé auparavant. Je trouve la fin assez originale, pour une fois et je pense que si ça devait se passer de la sorte, c'était mieux comme ça.

J'avais fait le tour de ce qu'il y avait à voir à Kachan. Je me dirigeais vers Qazvin, mais pour ce faire, il fallait que je fasse une halte à la capitale. Je dormirai à Téhéran et partirai le lendemain à l'aube pour la journée à Qazvin. De là, je prendrai un véhicule pour aller dans une vallée, encore une, mais celle-ci était très très différente : la vallée d'Alamut. J'étais, en grande raison, venu en Iran pour ça. On avait essayé de m'en détourner mais il fallait que j'y aille. Je voulais symboliquement aller pleurer sur les ruines de l'obscurantisme, du fanatisme pluriséculaire...

Ce soir, à la demande insistante de la princesse Ghazal, je suis allé trouver refuge et passer la nuit dans son palais où un excellent repas m'attendait. Nous avons passé la soirée avec sa sœur à parler et à beaucoup rire ; toutes deux étaient très drôles. Puis, j'ai eu l'honneur d'avoir des chants d'opéra et, vu les hauteurs de plafond du palais, l'acoustique était incroyable : c'était simplement grandiose.

Aujourd'hui a été, une fois de plus, une journée incroyable que j'ai aimée vivre et adorerai refaire demain matin... Ah mais j'ai une impression de « pas déjà vu »... D'habitude je ne finis pas comme ça ce chapitre hahahaha.... En me souhaitant bonne nuit car cette histoire reste quand même à dormir debout ☺.

A suivre...

Issa

Jour-9 : La larme fatale

Salam,

Aujourd'hui, j'ai été réveillé par les chants de la princesse Ghazal. Quel magnifique (r)éveil, si doux, si paisible, tel un chant d'oiseau, pour commencer la journée de manière délicieuse et poétique. Je me disais que j'en aurais besoin : un peu de poésie, dans ce monde de brutes. En effet, la mission de ce chapitre était le pèlerinage et le recueillement sur la tombe de la bêtise humaine, l'obscurantisme et le fanatisme au fort d'Alamut. Symboliquement, alors que je n'avais vu que le ciel bleu, hormis la première matinée, aujourd'hui le ciel était voilé. Il n'était ni bleu, ni gris, il était blanc en guise de drapeau demandant la paix peut-être. Malgré tout, le soleil semblait se dessiner parfois, symbolisant une lueur d'espoir dans une forme d'obscurité ténébreuse.

Je me suis levé, ai salué mes deux cantatrices, puis nous avons déjeuné une première fois. La princesse Ghazal avait souhaité m'escorter, dans mon périple à Alamut. De là, nous nous rendions dans un autre lieu. La princesse Ghazal, depuis quelques jours, avaient réussi à désorienter mon itinéraire. Après Alamut, je comptais finir mes deux derniers jours à Qom : haut lieu saint du chiisme. La princesse avait souhaité m'en détourner. Elle me disait que cette ville était très traditionnelle, très pieuse voire selon elle, « trop pieuse ». Elle était persuadée que je ne serais pas le bienvenu, dans une ville hostile à l'étranger, à la différence et à la modernité. Même elle ne s'y sentait pas bien. Du coup, elle m'avait conseillé Hamadan (prononcé « Ramadan »). Ce qui était drôle, c'est que, le lendemain qu'elle m'ait dit ça, sans qu'ils ne se consultassent, bien sûr (vu qu'ils ne se connaissaient pas), et sans que je n'en parle au Petit Prince de Perse, lorsque je lui évoquais mon souhait de visiter Qom, il me conseilla plutôt d'aller à Hamadan. Ces deux villes étant distantes d'environ quatre heures entre elles et, aux alentours, il y avait d'autres choses à voir. Je me souviens de lui avoir adressé un message pour rire, en lui demandant si Artin était de mèche avec elle et combien elle l'avait payé. ☺ Du coup à deux reprises, le même conseil : je le

suivis aveuglement. Elle souhaitait aussi être mon guide sur place. Elle voulait me faire part de deux choses. La première : me faire visiter une église qui, selon elle, était gorgée d'une énergie extraordinaire (elle qui était très réceptive et sensible) ainsi qu'un autre lieu. Ensuite, la chose qu'elle m'avait promise et celle qui m'avait plus qu'excité, était qu'elle allait m'apprendre la danse des derviches tourneurs. Après avoir tourné pendant des années, j'avais rencontré dans toute ma vie deux soufis et jamais je n'avais rencontré de derviche tourneur, pas même en spectacle. Là, la vie m'offrait cette chance comme, peut-être, le plus beau cadeau de mon voyage intérieur. J'étais venu, principalement, à la rencontre des origines soufies ainsi que ses grands poètes.

Avant de prendre notre bâton de pèlerin, nous sommes allés dans le palais de sa parente pour qu'elle prenne quelques affaires, des tenues, des soieries et autres bijoux... Alors qu'elle rassemblait ses choses, sa maman (la reine-mère) s'était empressée de me préparer de délicieuses victuailles et de me verser une orangeade traditionnelle, ainsi que des fruits pour me rafraîchir et ce bien que la princesse Ghazal eût bien précisé que nous nous étions déjà restaurés au préalable. Puis, la princesse avait voulu me montrer ses trésors, à savoir ses instruments de musique : le fan (tambour soufi) et la guitare traditionnelle soufie. Elle en joua pour moi un temps, c'était merveilleux. Je fus absorbé dans un vortex intemporel, le temps s'était littéralement suspendu...

Dans la famille de la princesse, c'était vraiment des artistes. Elle m'avait expliqué la peine dans l'âme que tous les chanteurs avaient été mis en prison ou étaient partis vivre à l'étranger pour fuir les persécutions, lors de la révolution culturelle de 1979. Elle semblait émue et me disait que, quand elle se sentait triste, elle écrivait des poèmes. C'était très touchant. La musique était sacrée pour elle : le chant et la danse soufie. Elle me fit repenser à un passage de *Soufi mon Amour* d'Elif Shafak.

SHAMS

KONYA, JUIN 1246

Bien souvent, les gens à l'esprit étroit disent que danser est sacrilège. Ils pensent que Dieu nous a donné la musique – pas seulement la musique que nous faisons avec notre voix et nos instruments, mais la musique qui sous-tend toute forme de vie – et qu'il nous a ensuite interdit de l'écouter. Ne voient-ils pas que toute la nature chante ? Tout dans cet univers bouge en rythme – les battements du cœur ou les ailes des oiseaux, le vent les nuits d'orage, le forgeron à son enclume ou ce qu'entend dans le ventre de sa mère un bébé à naître –, tout participe, passionnément, spontanément, à une mélodie magnifique. La danse des derviches tourneurs est un maillon dans cette chaîne perpétuelle. Telle la goutte d'eau qui porte en elle tout l'océan, notre danse reflète et voile à la fois les secrets du cosmos.

Des heures avant la représentation, Rûmi et moi nous sommes retirés dans une pièce tranquille pour méditer. Les six derviches qui allaient tourner ce soir-là nous ont rejoints. Ensemble, nous nous sommes acquittés des ablutions et nous avons prié. Puis nous avons revêtu nos costumes. Plus tôt, nous avions parlé longuement de ce que devait être la tenue appropriée,

373

Passage qui m'avait valu l'anathème, quelques mois auparavant, en en faisant part à une personne qui a priori, semblait vivre sa religion peut-être de manière trop stricto sensu ?! Je ne sais pas ! Je ne suis personne pour juger, chacun son rythme, les textes (quel qu'ils soient) sont à la portée et à la capacité intellectuelle et de cœur de chacun...

Puis, nous avons pris la route pour le fort d'Alamut. Pour s'y rendre, la voie était longue et jonchée d'embûches, un peu comme un chemin de croix. Nous sommes allés en taxi jusqu'à la gare pour prendre le bus pendant deux-trois heures, aucune idée précise car je n'y ai pas prêté attention tant

nous avons passé notre temps à échanger. A un moment, nous avons fait une halte. Quelques dix minutes avant cela, nous en étions venus au sens de la vie et de nos raisons d'être. J'avais fait part de mes deux raisons d'être à la princesse Ghazal, à savoir : la première, être en harmonie et la seconde, être utile. Il me fallait être en harmonie pour être utile et être utile m'apportait l'harmonie ; c'était un cycle vertueux pour moi. Une fois le bus arrêté, une jeune femme monta avec des enveloppes, trois personnes en achetèrent dont la princesse Ghazal. Là, elle m'expliqua que ça s'appelait « Hafez fal ». Le principe était simple, il s'agissait d'acheter une petite enveloppe, au hasard, dans laquelle se cachait un poème de Hafez (poète soufi perse) et, en fonction, de la situation présente ou bien d'une question que l'on se posait (disons une problématique de l'instant), ce poème était censé y apporter une réponse ou ouvrir une porte.



Le nôtre se referait à mes raisons d'être ; il était question, d'un cœur très grand, difficile à contenir qui avait pour compensation le besoin d'aider. C'était, en fait, exactement la même technique évoquée quelques jours auparavant avec quelqu'un qui ouvrirait une page d'un texte (saint ou pas), au hasard, pour y chercher réponse à une thématique particulière... Ça avait vocation à susciter les synchronicités, bien entendu...

Durant le trajet, à un moment, la princesse Ghazal me fit prendre conscience de quelque chose de fort. Elle me dit : « Tu penses trop, Issa ». Phrase qui depuis mon enfance avec « t'es trop gentil » m'agaçaient profondément. Mais, venant d'elle, c'était différent. Ce qu'elle signifiait, c'était que je pensais trop avec l'intellect, et ne pensais pas assez avec le cœur : l'expérimentation. Elle m'invita à lâcher, un temps, mon portable, mes notes, mes écrits, mes ouvrages. Elle me rappela exactement l'histoire de Shams de Tabriz et Rumi : un jour, Shams prit tous les livres de la bibliothèque de Rumi et les jeta à l'eau. C'était assez similaire. Sa remarque faisait totalement écho en moi. De là, j'en vins à m'égarer à nouveau car plongé dans mes pensées. J'eus un flash. La princesse Ghazal me faisait prendre le même cheminement que Ghazali (juste un « i » de plus par rapport à la princesse (le « je » en anglais, en clin d'œil *I AM*, le « jeu » en français alors jeu de mots...) : elle me montrait la voie, à travers sa voix. Ghazali, un grand maître soufi, alors qu'il était censé, avoir atteint un niveau satisfaisant de connaissance et qu'il enseignait, s'était soudainement rendu compte qu'il faisait fausse route, et ce, vers quarante ans, alors qu'il était reconnu et avait un certain confort. Du coup, il quitta femme et enfants, pour errer deux ans durant et expérimenter la voie du renoncement. La princesse Ghazal m'avait montré le chemin de Ghazali.

Le bus allait dans la direction de Ghazvin mais ne s'y rendait pas. Du coup, il nous laissa sur le bord de l'autoroute. La situation était plus qu'épique : ça nous a fait rire. La princesse Ghazal par son regard et son petit sourire semblait vouloir me dire : « T'as voulu y aller, on va y aller ». Et, comme par hasard, moins d'une minute plus tard, une dépanneuse s'arrêta pour nous prendre (sans rien nous faire payer) et nous emmener à 15km de là, à la station de taxi.



De là nous avons pris un taxi pour nous rendre au fort Alamut ; il y avait un peu plus de 100km de route très sinueuses avec des paysages somptueux.









Pour remettre les choses dans leur contexte : que représentait concrètement ce fort et pourquoi était-il aussi important pour moi ? Au XI^e siècle (vers 1040), lors des périodes troubles de la Perse envahie par les Turques, un homme, Hassan Sabbah qui souhaitait redonner de l'ampleur à son pays face à l'occupation, avait essayé de se faire entendre à la cour. Pour différentes raisons, il s'en fit chasser. Cet homme était chiite et, plus précisément, ismaélien (aujourd'hui environ 25 millions, et vus comme le mouvement intellectuel et progressif de l'Islam chiite ; pour preuve : ce sont les seuls musulmans à permettre la prière mixte (apparemment depuis hier pas les seuls ☺)). De par son charisme et « son excès de foi », il avait commencé à enrôler des hommes jusqu'à former un groupuscule d'actions assez fortes. Petit à petit, le groupe prit une ampleur considérable, si bien qu'Hassan Sabbah fut chassé de la ville. Lui et ses hommes se réfugièrent dans la montagne et y construisirent un fort, une citadelle absolument imprenable. Leur position géographique les rendait invincibles, sauf en cas de siège. Du coup, pour faire face à cette vulnérabilité, ils avaient

creusé un très vaste système de tunnels et de caves afin de disposer de stocks de vivre pour une durée d'au moins un an. On appelait ces individus la « secte des assassins ». Le terme actuel pour désigner un meurtrier a été emprunté à cette période.

Ces hommes étaient des « fous de Dieu » et utilisaient la religion à des fins politiques. Ainsi, ils tuaient ceux qui les dérangaient ou n'allaient pas dans le sens de leur lecture de l'Islam. Ils incarnaient les premiers terroristes musulmans (ce qui est un oxymore, et totalement antinomique). Ils ont réussi à mettre à sac une grande partie du Moyen-Orient en le plongeant dans la psychose pendant 166 ans. Ces individus avaient perdu toute dimension humaine et obéissaient aveuglement à un gourou machiavélique emprunt à la frustration et la revanche. Pour preuve, tous les membres étaient castrés afin de ne plus être soumis à leurs pulsions d'homme dans le but de se soumettre corps et âme à Dieu et à leur mission (et surtout soumission (voire leur sous-mission)).

Il existe à ce sujet un excellent ouvrage (le deuxième meilleur que j'ai lu ces quelques dernières années) intitulé *Samarcande* d'Amin Maalouf (écrivain libanais et académicien que j'adore) sur la vie d'Omar Khayyâm, contemporain de cette période, qui est largement dépeinte dans la mesure où Omar Khayyâm y fut enrôlé un temps, et ce, malgré lui. Voici un extrait très évocateur.

Nous tuons un homme, nous en terrorisons cent mille. Cependant, il ne suffit pas d'exécuter et de terroriser, il faut aussi savoir mourir, car si en tuant nous décourageons nos ennemis d'entreprendre quoi que ce soit contre nous, en mourant de la façon la plus courageuse nous forçons l'admiration de la foule. Et de cette foule des hommes sortiront pour se joindre à nous. Mourir est plus important que tuer. Nous tuons pour nous défendre, nous mourons pour convertir, pour conquérir. Conquérir est un but, se défendre n'est qu'un moyen. »

Désormais, les assassinats auront lieu de préférence le vendredi, dans les mosquées et à l'heure de la prière solennelle, devant le peuple réuni. La victime, vizir, prince, dignitaire religieux, arrive, entourée d'une garde imposante. La foule est impressionnée, soumise et admirative. L'envoyé d'Alamout est là, quelque part, sous le plus inattendu des déguisements. Membre de la garde par exemple. A l'heure où tous les regards sont rassemblés, il frappe. La victime s'écroule, le bourreau ne bouge pas, il hurle une formule apprise, affecte un sourire de défi, attendant de se laisser immoler par les gardes déchaînés puis dépecer par la foule apeurée. Le message est arrivé ; le successeur du personnage assassiné se montrera plus conciliant à l'égard d'Alamout ; et dans l'assistance il y aura dix, vingt, quarante conversions.

On a souvent dit, au vu de ces scènes irréelles, que les hommes de Hassan étaient drogués. Comment expliquer autrement qu'ils aillent au-devant de la mort avec le sourire ? On a accredité la thèse qu'ils agissaient sous l'effet du haschisch. Marco Polo a popularisé cette idée en Occident ; leurs ennemis dans le monde musulman les ont parfois appelés *haschichiyoun*, « fumeurs de haschisch », pour les déconsidérer ; certains orientalistes ont cru voir dans ce terme l'origine du mot « assassin » qui est devenu, dans plusieurs langues européennes, synonyme de meurtrier. Le mythe des « Assassins » n'en a été que plus terrifiant.

La vérité est autre. D'après les textes qui nous sont

En lisant ça et au vu de tant de questions de bon nombre des personnes rencontrées étrangères ou iraniennes sur Daesh (ISIS, EI...), je ne pouvais que corrélér ces heures sombres de l'histoire de l'humanité avec la même misère intellectuelle contemporaine.

Comme je l'avais expliqué quelques temps auparavant, il semble se dessiner un grand conflit entre chiites et sunnites : c'est déjà le cas, de manière effective, au Yémen, au Liban (avec le Hezbollah soutenu par l'Iran qui se livre à des combats contre l'EI), en Irak où l'EI a été bombardé par l'aviation iranienne, il y a plusieurs mois (lors de manœuvres totalement indépendantes de l'oncle Sam qui a d'ailleurs critiqué l'intervention). La question est qui est l'EI ? D'où vient-il ? Que veut-il ?

Si je suis venu en Iran, c'est une des grandes raisons, à savoir : sonder l'opinion publique face à ce qui pourrait se passer, car j'ai même dit que je m'y rendais (en Iran) avant la guerre. Si j'avais été Catherine la catholique, à l'issue de mon voyage, j'aurais sûrement soulevé un sujet du type : « vision de la bête humaine par le grand satan » avec une grosse pointe d'ironie sur le fait qu'on a diabolisé un régime, certes pour certaines raisons, mais quand on voit le fossé qui existe, désormais, avec l'EI, il y a de quoi s'interroger...

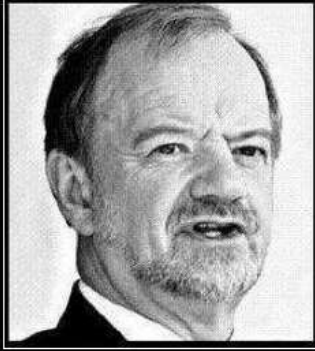
Je serai, bien entendu, obligé de faire, non seulement un parallèle historique avec « la secte des Assassins », mais considérer l'histoire plus contemporaine du fondamentalisme iranien puis de revenir sur l'histoire encore plus proche avec les Talibans, Al Qaeda et de manière incontournable la dimension religieuse eschatologique.

Si je commence par cette dernière, prenons l'eschatologie qui est l'étude de la fin des temps que j'ai tenté « d'étudier » depuis 15 ans. Dans mon cas précis, je l'ai étudié via toutes les religions et pas seulement au sein de l'Islam, et même à travers les sociétés « dites » primitives disons des peuples premiers (Mayas, Aztèques, Hopis, Papous...) et anciennes religions (culte d'Isis, culte babylonien...). L'un des plus grands issus de l'Islam en la matière est le Cheick Imran Hussein que j'ai souhaité rencontrer l'été dernier en Malaisie en plein ramadan puis, pour différentes raisons, le destin s'y est opposé : il est très facile d'accès, il donne des séminaires d'une semaine...

Avant d'amorcer un sujet comme celui-ci, il est toujours plus sain de préciser quelques points. Il va de soi que je n'attends pas une fin proche. Au-delà, il sera question de ne pas sembler tomber dans la théorie du complot qui est justement extrêmement pernicieuse.

J'ai rebaptisé (volontairement de manière provocatrice avec le terme « rebaptiser ») Daesh comme la « bête immonde ». Ce terme est présent en Islam, notamment dans le Coran qui évoque la fin des temps (entendant la fin d'un temps, d'un cycle, d'une ère). La bête immonde équivaut à un Frankenstein. On (au sujet de ce « on », il sera intéressant d'émettre quelques hypothèses quant à ce(ux) qu'il incarne) a créé un monstre inhumain, à l'heure actuelle incontrôlable en apparence. A titre de comparaison, à l'instar de la secte des assassins qui avait une citadelle et des stocks de vivres pour plus d'un an, l'EI possède, désormais, des puits de pétrole leur assurant un financement : pétrole sale vendu sur le marché noir, c'est le cas de le dire entre autres en Turquie à destinations diverses.

Quels ont été les fonctionnements dans le passé ? Il est avéré aujourd'hui (en tant que faits historiques) que les Talibans (les Moudjahidines) ont été créés et entraînés par la CIA début des années 80 (pour faire face à la « peste rouge ») pour mettre des bâtons dans les roues de l'URSS en guerre contre l'Afghanistan de 1979 à 1989. Il semblerait que le programme Al Qaeda vienne de là. Juste en guise de plongeon direct dans la piscine, voici le témoignage d'un haut responsable britannique sur la question, Robin Cook, disparu mystérieusement peu de temps après ses révélations...



There is NO Al-Qaeda

"The truth is there is no Islamic army or terrorist group called Al-Qaeda. And any informed intelligence officer knows this. But, there is propaganda campaign to make the public believe in the presence of an identified entity representing the 'devil' only in order to drive TV watchers to accept a unified international leadership for a war against terrorism. The country behind this propaganda is the US..."
~ Former British Foreign Secretary Robin Cook Inter-Services Intelligence [Cook died while hiking in the Scottish Highlands.]

Truth Beckons

Al Qaeda semble avoir été un garde de fou, un fantôme invisible, impalpable, permettant de créer une psychose mondiale et, de là, renforcer certaines interventions justifiées ou non et, au-delà, accroître la liberté des Etats-Unis, par la réduction de celle de ses sujets (la NSA, en clin d'œil aux divulgations d'Edward Snowden). Au passage, si tout ce qu'il avait divulgué était faux pourquoi y-aurait-il une « fatwa » lancée à son égard. Al Qaeda semble avoir aussi été un label utilisé pour des factions isolées, sans relation aucune avec le noyau dur (si tant est qu'il y en ait un, ou tout au moins, voir qui est derrière les manettes) avec des Al Nosra en Syrie, des AQMI au Mali et au Sahel, des Boko Haram (Haram « péché » en arabe... ils ne pouvaient pas mieux porter leur nom) au Nigéria (maintenant au Tchad et au Cameroun)... en tant que rebelles locaux n'ayant aucune vocation première à une quelconque union, notion de Djihad... Cela étant après la disparition mystérieuse de Ben Laden, la crédulité de l'opinion publique quant à une réelle menace sur l'Occident s'est estompée. Du coup, s'il n'y a pas de méchants, comment le gentil gendarme du monde, les USA font-ils pour avoir la main mise sur les marchés ou sur des pays qu'ils n'ont pas encore dans leur jeu de Monopoly ? Du coup, est sorti très vite de nulle part l'EIIL (initialement l'Etat Islamique d'Irak et du Levant). Comment ça s'est passé concrètement ?

Il y a eu trois foyers, au départ. Le premier foyer a été l'Irak. Les Américains, dès début 2000, avaient formé des miliciens rebelles pour les aider à faire tomber Saddam Hussein quand il n'était plus dans les petits papiers des occidentaux après l'embargo (qui, au passage, a fait 2 millions de morts dont 600 000 enfants... Madeleine Albright a déclaré froidement à ce sujet que l'embargo et les morts étaient nécessaires... A quand sa mise en jugement ?)..

Le deuxième foyer était la Lybie ; sans entrer dans les détails, quand les occidentaux (la France en tête) ont décidé de liquider Kadhafi (qui était certes un dictateur sanguinaire mais avec le pays jouissant de l'éducation gratuite, de la santé..., un peu comme Cuba). A vrai dire, son grand péché était de vouloir créer un dinar-or et, surtout, d'être à contrecourant des plans de notre monde financier ; les occidentaux ont armé les rebelles islamiques. Kadhafi est tombé rapidement. Cela étant, les armes sont restées.

Le troisième front était la Syrie. Après le printemps arabe (texte intitulé dans mon ouvrage *Antechrist vs Christ hanté*, « *le printemps arabe* » car terreau propice à la montée du fondamentalisme en guise d'alternative à la crise et la corruption), si je veux être précis, avant le printemps arabe de 2011 (qui a débuté en Tunisie), il y avait eu le printemps iranien en 2009 ; au-delà, pas besoin d'expliquer le rôle sous-marin des USA (entre autres, le Qatar and co, aussi) ainsi que dans le printemps arabe. Cela étant, en Iran la main de fer d'Ahmadinejad n'a pas cédé. Lors du printemps arabe, la Syrie était en ligne de mire. On se souvient de cette femme, Amina à l'origine de l'insurrection, en Syrie via son blog qui s'est avérée, en réalité n'être autre que Tom, un agent américain travaillant pour le compte de la CIA et basé en Ecosse. Cette héroïne n'était en réalité qu'un personnage totalement fictif !

L'embargo durait depuis longtemps et on voulait supprimer Bachar El Assad. C'était un marché en standby depuis trop longtemps. Lors de mon voyage en Israël en 2010, bon nombre de personnes nous disaient (sachant que toute la population est intimement proche de l'armée, vu que dans leurs amis et famille, il y a toujours au minimum quelqu'un qui fait son service militaire de 3 ans pour les hommes, 2 ans pour les femmes) qu'il y avait des fuites et que la Syrie était dans le collimateur. La France (François Hollande l'a reconnu, il y a quelques mois), la Grande Bretagne, l'Allemagne et les USA bien sûr, ont alimenté et armé les rebelles syriens dont des islamistes à savoir Al Nosra.

De son côté, Bachar avait relâché des prisonniers pour qu'il y ait plusieurs groupuscules qui s'entretuent, ce qui a fonctionné, dans un premier temps. Les armes de Lybie ont été revendues aux islamistes syriens (ainsi qu'aux mercenaires venus de « on ne sait pas où »). La Qatarabisaoudite (client des occidentaux car non producteurs) semblerait avoir vendu aussi beaucoup d'armes en Syrie et en Irak pour affaiblir le chiisme et avoir un rayonnement pan-arabique dans la région. La question est, quand même, d'où venait cet argent, à la base pour acheter tant d'armes ? Puis Al Nosra et EIIL ont fusionné et ça a donné un même bloc l'EI : L'Etat Islamique.

L'EI possède des armes, des équipements, des véhiculent neufs, des orchestrations cinématographiques équivalant à Hollywood, dans la forme, pour véhiculer leur propagande de la peur. Le plus étrange c'est qu'on les voit avancer et que personne ne bouge. A trois reprises, les USA « se sont trompés » (oh mince, on s'est loupé !), en lançant des ravitaillements et des armes à l'EI au lieu des armées de résistance. Plutôt étrange pour l'armée la plus précise au monde, capable d'abattre un homme au Yémen avec un drone. L'EI existe, c'est un fait : des fous lobotomisés, sans grande culture, exclus de cette société occidentale qui les dépassent, à qui l'on interprète trois sourates en disant : « C'est écrit, c'est le Coran etc... » et à qui on promet cent vierges là-haut, sous peu, vu que le but est quand même d'être martyr au plus vite, c'est pas très compliqué à trouver. N'importe qui peut créer une milice, demain, sous fond d'idéologie spécieuse. De même, pour les occidentaux partis rejoindre les rangs syriens. Prenez des jeunes déphasés, exclus du système, qui sont souvent ceux, issus de l'immigration ne se reconnaissant nulle part (au bled vu comme étrangers et en Europe aussi) très jeunes (quand on est jeune, on est rebelle et aspire à changer les choses, si on se réfère à mai 68...) et sans grande culture (en échec scolaire), ou dans la petite-moyenne-grande délinquance ; promettez leur la lune, donnez-leur raison et de l'intérêt, de la contenance pour une fois et vous obtiendrez la recette djihadiste occidentale. Au-delà, viennent s'insérer des gens écorchés vifs qui, pour différentes raisons (enfance, traumatismes etc...), ont la haine et veulent juste exister par le nihilisme et rejoindre le grand défouloir où tout est permis : tuer, violer...etc. A l'intérieur, on retrouve 30% de « (re)converti » (à l'Islam) au même motif, sauf l'exclusion identitaire, mais bon nombre de « (re)convertis » pensent devoir en faire plus, rien qu'en apparence, pour être vus comme de « bons musulmans » comme s'appeler Abdel Kader Mouloud Bachir et avoir des barbes à faire pâlir le

père Noël (qu'ils rejettent en bloc désormais !! LOL pas LOL du tout) et rentrer dans le mouvement donné selon eux plus de crédibilité (crédibilité !!!).

Au-delà de ces pions, à qui sert le crime ? On a vu l'envie de semer la zizanie pour la « Qatarabie » (et encore c'est pour le jeu de mots car ces deux entités ont des soifs de suprématie indépendantes) afin d'intervenir : la preuve en est avec la répétition générale faite avec le Yémen où des troupes sont intervenues. Les « Etats-Unisraël-monde occidental » voudraient, une fois le chaos établi, se sentir le besoin de venir sauver les chrétiens, et les pauvres musulmans pris en tenaille et, ainsi, mettre en place « leur grand Khalifat moyen oriental-judéo chrétien civilisé » dont Jacques Attali (conseiller de Mitterrand entre autres, en quelque sorte le Kissinger français) disait dernièrement, tout comme BHL (Bernard Henry-Lévy) que la capitale logique et de cœur serait Jérusalem. J'aimerais tellement reconnaître, sous peu, m'être royalement trompé...

Petit aparté : dans l'ouvrage de mon ouvrage (LOL) *Antéchrist vs Christ hanté*, il est question de ce thème. Le pitch est simple : le personnage principal Kamel Léon est, officiellement, un espion travaillant pour la CIA. Kamel Léon est né lors d'une orgie de babacools sous LSD et acides d'une mère canado-algérienne et de pères pluriels : sang indien, africain, asiatique, type caucasien (je sais, c'est pas possible, mais c'est une métaphore). De par cette conception dans un cadre libéré et harmonieux (et surtout sous drogues), Kamel Léon possède des aptitudes supra sensorielles. Il est doté d'une intuition, sans précédent et d'une capacité d'adaptation parfaite, notamment sur le plan physique, d'où son enrôlement dans la CIA afin de s'introduire (en tant que « chacal » des services spéciaux d'infiltration) dans les pays. Lui, est en réalité une taupe. Il s'introduit dans les projets de la CIA pour, en parallèle, écrire des pignes anonymes afin de révéler les machinations des grands de ce monde pour que le peuple s'éveille. En gros, c'est un lanceur d'alerte anonyme. Tous les sujets de la conspiration sont soulevés, notamment celui de « la conspiration de la conspiration », à savoir le fait que la CIA, entre autres, truffe la toile de théories grotesques pour discréditer les autres, dans leur ensemble. Cela étant, sa tâche s'avère vaine : la plupart de ces théories heurtent, tant la réalité est hideuse. Du coup, dans sa mission première, il va basculer dans la volonté d'incarner l'Antéchrist : le faux prophète pour que, grâce à lui, le vrai, le Madhi (le messie), puisse arriver au plus vite...

A la fin des temps, il est écrit qu'il y aura une grande guerre, l'Armageddon (chez les juifs), l'Apocalypse (chez les chrétiens), Dajjal (chez les musulmans), après que ces derniers se seront entre-tués. Il semble que dans les jeux d'alliance, l'axe sunnite soit soutenu par la Qatarabie ainsi que par les occidentaux et, de l'autre, l'axe chiite avec l'Iran soutenu par la Russie et la Chine.

Il est précisé que ceux qu'on pensait être les gentils seront les méchants et inversement : je préfère le tourner comme un gamin de six ans pour dédramatiser, c'est volontairement réducteur car c'est beaucoup plus complexe...

De là, théoriquement, le Madhi (qui est, selon certains, déjà là) rassemblera les forces du bien et conduira les forces du mal à la défaite. Selon les textes, Issa (Jésus) pourra alors revenir sur Terre. La boucle serait alors bouclée... Le paradis sur Terre pourrait revenir.

Il en va des textes. Il s'agit fort probablement d'une métaphore. Quant au Madhi, si tant est qu'il arrive, je ne peux pas penser qu'il puisse s'agir d'un seul homme. J'ai longtemps écrit : « Le message est qu'il n'y a pas de messenger ». Le Madhi, c'est peut-être des hommes et des femmes qui s'unissent et se lèvent contre les injustices en ralliant à leur cause le plus grand nombre. Le Madhi est peut-être une union planétaire comme un seul Homme. S'il s'avérait que la boucle soit bouclée alors nous repartirions comme à la genèse, comme avant car, si tel est le cas, sûrement que ce cycle de vie est sans fin, tout comme l'est l'eau de vie : neige des montagnes, ruisseau, fleuve, mer, condensation, neige... et ainsi de suite.

Tous les scénarii (cf les tags animés) co-existent sûrement déjà quelque part. Le seul libre arbitre sera(it) de choisir son camp, son lieu énergétique et de basculer dans le monde, dans la fin ou la continuation que l'on désire... Qui sait ???! Allah Akbar !... A suivre (de près et de prêt, en s'y préparant, peut-être ☺).

De manière plus terre à terre mais tellement plus harmonieuse, nous avons sillonné des vallées absolument somptueuses, des paysages à couper le souffle, avec une variété de végétation, changeant d'une minute à l'autre, sur quelques centaines de mètres ; c'était vraiment très impressionnant.

Puis, nous sommes arrivés à destination : le fort d'Alamut se tenait enfin devant nous. Nous nous dévisagions solennellement. C'est donc toi !!





Nous avons entrepris l'ascension à dos d'âne.



La route était vraiment périlleuse, d'autant que ma mule prenait un malin plaisir (moi qui ai le vertige) à flirter avec le ravin. Il aurait suffi de quelques centimètres ou un glissement pour qu'il n'y ait plus de chapitre 9, et même une fin définitive de l'histoire avec, pour le coup, en guise de rebondissement, une chute au premier sens du terme pour le moins inattendue ! Bref scénario tombé à l'eau 😊.

La princesse Ghazal me disait que ça lui faisait penser au paradis. Je lui répliquai : « La main de l'Homme a construit artificiellement l'enfer au milieu du paradis que Dieu a créé naturellement », et ce, aussi paradoxalement en Son Nom.

















Ça me rappela alors la phrase de Shams de Tabriz qui dit : *« L'enfer est dans l'ici et le maintenant, de même que le ciel. Cesse de t'inquiéter de l'enfer ou de rêver du ciel, car ils sont tous deux présents dans cet instant précis. Chaque fois que nous tombons amoureux, nous montons au ciel. Chaque fois que nous haïssons, que nous envions ou que nous battons quelqu'un, nous tombons tout droit dans le feu de l'enfer. »*

Dans mon ascension, je pensais : « Quelle folie ou quelle foi extrême pour construire un tel édifice dans un lieu aussi accidenté et périlleux. Il fallait, quelque part, une détermination surhumaine. Comme quoi la foi peut amener à la transcendance humaine ; or, quelque part, si cette dernière est menée à bon escient, ça peut aboutir à des miracles ; InshAllah. »

Nous sommes enfin arrivés au sommet, et là le soleil est sorti des nuages, soudainement, de nulle part, comme « par magie ».



Le plus étrange c'est que quelques gouttes sont tombées : je n'avais jamais vu ça, c'était moindre qu'un crachin ça faisait comme des larmes d'eau (inexplicable). J'ai même dit à la princesse Ghazal : « Tu sens ces larmes ? » Elle m'a répondu : « Ce sont les larmes de Dieu » (alors que je ne lui avais pas du tout expliqué la symbolique de ma venue et le besoin de verser des larmes sur la tombe du fanatisme humain). A cet instant, en me retournant face à un pan de vallée (la princesse Ghazal était face à l'autre versant), j'ai vécu une extase mystique, une révélation, que je ne peux relater par les mots... C'était inexplicable...

Nous avons effectué une méditation puis nous nous sommes assis pour contempler ce magnifique spectacle.





Puis, nous sommes redescendus dans les deux sens du terme. J'étais alors en paix : (dans le Salut, Shalom, Salam, Islam...), en paix avec moi-même, en paix avec le passé, en paix avec le présent et en paix avec le futur. J'avais nettoyé, en moi, ces émotions ; désormais, j'étais confiant, surtout suite au flash que j'avais reçu !

En fin de parcours, je vis un scarabée (symbole de la transition, de la réincarnation et/ou du passage dans le monde des morts, en référence à l'Égypte antique entre autres) poussant son boulet ; il semblait faire un clin d'œil à ma métaphore évoquée au Petit Prince de Perse en clin d'œil à Sisyphe.





Nous avons repris le taxi alors qu'il était déjà 20h ; nous en avons pour deux bonnes heures pour rejoindre Ghazvin. De là, un autre taxi nous attendait pour nous rendre à Hamada. Nous sommes arrivés vers 2h du matin. La vallée était complétement obscure et nous n'avions, en guise de phare, que le croissant (symbole de l'Islam) de lune pour nous éclairer... C'était magnifique.

Une fois arrivée à l'hôtel, quoi que nous souhaitions, nous avons été contraints de prendre deux chambres. Nous avons alors quatre options possibles mais, in fine, deux scenarii, avec deux différentes portes.

J'ai été invité dans la chambre royale de la princesse Ghazal qui m'a donc enseigné la technique des derviches tourneurs. Ce fut une expérience unique et que, désormais, je pourrai refaire à vie. Puis, nous avons fait une longue méditation ensemble... c'était très puissant ! Nous étions quasiment au petit matin lorsque nous nous sommes assoupis extrêmement vite, car épuisés. Je suis retourné alors dans d'autres rêves...

A suivre...

Issa

Jour-9+10 : Sainte Chronicité

La journée 9 et la journée 10 étaient enchevêtrées, elles s'étaient quasiment unies pour ne faire qu'une. Je m'étais assoupi peut-être une heure ou deux maximum, en guise de sieste entre les deux (je ne scinde pas les chapitres lorsque je me repose une heure sur la route, il en était de même ici). Ces deux journées étaient indissociables et incarnaient, à elles deux, une seule et même grande journée, une dualité, deux pièces du même médaille : le Yin et Yang, le féminin et le masculin.

Salam,

Je fus réveillé par la caresse du soleil, la douceur de la voix de la princesse Ghazal qui, pour me faire revenir à la réalité, avait posé sa main sur mon cœur. Sa peau était plus douce que la soie. Ainsi elle avait senti mon loquet (mon piercing sur le téton réalisé quasiment 20 ans auparavant) ; de là, je devais lui expliquer que ce cœur était fermé et que la clé avait été perdue depuis lors (de fait, je ne peux plus l'enlever depuis cette période, il est comme scellé). Symboliquement, je l'avais fait après la mort de mon meilleur ami pour refermer mon cœur et, telle une citadelle, ne plus être vulnérable à l'Amour des Hommes. Celle-ci avait, cependant, été forcée à deux reprises, dont la dernière remontait à quelques mois. Cette princesse d'Arabie qui portait un nom perse (et d'origine turque) avait laissé une empreinte très forte et je dus avouer qu'encore à ce jour, il m'arrivait trop souvent de repenser à elle...

Au-delà, ma connexion avec la princesse Ghazal était tellement belle, tellement spirituelle et pure comme le filament (fil amant) du ver à soie avec au centre l'Amour soufi que de potentiels sentiments ne devaient pas tout gâcher. Nous avons tissé une si jolie soierie entre nous (à travers nous) que j'avais peur de l'abimer avec mon simple doigt... Il est des histoires qui n'imposent pas d'être consommées, d'être écrites...

Je dois avouer que j'étais en profonde admiration pour cette princesse Ghazal.

Je voyais, en elle, plusieurs faces dévoilées : la femme, la sœur, la mère, l'enfant, le sage... mais aussi et surtout une profondeur d'âme et une bonté extrême. J'aimais la regarder être : son attitude était un poème à ciel ouvert, son attitude avec les autres, la madone incarnée...

Elle était arrivée à un tel niveau dans la spiritualité que je me sentais à des années-lumière. Je dois avouer qu'elle me fascinait et surtout que ça me plaisait. J'ai certes rencontré bon nombre de grands personnages, sur ma route, depuis ma création mais, depuis des années, je n'avais plus de mentors, de héros contemporains (pour reprendre la question du Petit Prince de Perse). J'avais besoin d'exemples, de personnes qui me fassent rêver. Les autres m'inspiraient certes, mais j'avais rarement croisé un être capable à lui seul de concentrer un tel éclectisme et une telle pureté énergétique : elle était, à coup sûr, secondée, chose qu'elle m'a avoué ensuite lorsque nous allions accéder au passage d'Avicenne.

Je retrouvais une âme sœur comme j'en avais déjà deux. Cette proximité que l'on a avec une personne en si peu de temps, une complicité qui s'installe et qui est bien plus intense que celle avec certains membres de sa propre famille. Ça me faisait penser à un passage d'un magnifique ouvrage intitulé *Conversation avec Dieu*.

Oui. Ou ce merveilleux sentiment, lorsque vous rencontrez quelqu'un, de l'avoir connu toute votre vie, de toute éternité !

C'est un sentiment spectaculaire. C'est un sentiment merveilleux. Et c'est un sentiment véritable. Vous connaissez cette âme depuis l'éternité !
L'éternité, c'est maintenant !

Alors, tu as souvent regardé vers le haut, ou vers le bas, à partir de ton « bout de papier » sur la tige, et vu tous les autres bouts de papier ! Et tu l'es vu toi-même, là, car *une partie de Toi se trouve sur chaque feuille !*

Comment est-ce possible ?

Je te dis ceci : tu as toujours été, tu es maintenant et tu seras à jamais. Il n'y a jamais eu un seul instant où tu n'étais pas, et il n'y en aura jamais.

Attends ! Et l'idée de « vieilles âmes » ! Certaines âmes ne sont-elles pas plus « vieilles » que d'autres ?

Rien n'est « plus vieux » *que quoi que ce soit*. J'ai créé TOUT EN MÊME TEMPS, et Tout Cela existe maintenant.

L'expérience de « plus vieux » et de « plus jeune » à laquelle tu fais référence a quelque chose à voir avec les niveaux de conscience d'une âme particulière, ou les Aspects de l'Être. Tu es tous les Aspects de l'Être, tout simplement des parties de Ce Qui Est. Dans chacune de ses parties est incrustée la conscience de l'Ensemble. Chaque élément en porte l'empreinte.

Elle n'avait de cesse de me dire qu'elle était contente de m'avoir retrouvé...

Nous partions pour visiter un ancien lieu vieux de plus de 2500 ans et patrie du roi des aryens Kurosh Kabir, plus connu sous le nom de Cyrus le grand. La capitale était Ghazvin où nous étions atterris la veille. Les aryens étaient les fondateurs de la civilisation perse. « Iran » signifie d'ailleurs « terre des aryens ». L'origine de ce peuple avait toujours été controversée car les blancs de peau dans cette région semblaient contredire toute théorie d'adaptation aux climats. Cette notion avait été notamment réutilisée par les Nazis de manière ambiguë, biaisée et machiavélique. Dans l'hindouisme et le védisme ancien (les aryens s'étaient déplacés aussi en Inde mais les métissages

faisaient qu'on n'en voyait plus, pour ainsi dire, aucune trace au sein de la société indienne contemporaine) le concept d'aryen n'a rien à voir avec la race. En effet, ce dernier, dans le mysticisme, est lié à un surhomme (qu'Hitler détournera par la suite) : un être éveillé, tout comme le Bouddha (« éveillé » en sanskrit), un individu qui a dépassé sa condition humaine. En gros, un Homme qui exploite plus que les 5-10% en moyenne de ses capacités. Dans cette notion de surhomme, les Nazis ont déjà assimilé, de manière totalement hasardeuse, une proximité entre les aryens et le peuple germanique, mais surtout, ils ont défini des Hommes à la naissance en tant que race comme surhommes, ce qui est, dans l'absolu, ridicule mais surtout opposé au concept initial. On ne naît pas surhomme (éveillé, éclairé), on le devient, et ce par initiation, quête intérieure et purification du cœur (comme dans l'Alchimie)...etc.

Cela étant, il est intéressant de préciser que les Nazis étaient emprunts d'un mysticisme très développé. Dans Indiana Johns (THE référence j'avoue !! 😊) la quête du Saint Graal par le III^e Reich n'est pas une légende. Les Nazis étaient à la recherche des secrets liés à l'occultisme. D'ailleurs les SS avaient (rien que le symbole SS, les deux petits éclairs représentent une forme de gestuelle liée à une méditation runique (culte ancestral des peuples nordiques, spiritualité très axée sur la communion avec les 4 éléments et en général la nature, le paganisme)) entrepris bon nombre d'expéditions en Asie centrale. Dans *Sept ans au Tibet* (tiré d'une histoire vraie sur l'enfance du Dalaï Lama), Brad Pitt n'est autre qu'un SS autrichien mandaté d'une mission au Tibet afin d'aller chercher des réponses à certains mystères. Il y avait même une école des mystères (la société/l'ordre de Thulé), en Allemagne, dans laquelle de véritables rituels avaient lieu (Goebbels en étant le principal adepte). Ils pratiquaient l'occultisme, à un degré très poussé, en parallèle, comme énormément des dirigeants actuels de ce monde sans les citer, certains de différentes loges maçonniques (aux 30-33^e degrés essentiellement), kabbalistes, Skull and bones... j'en passe et bien d'autres loges lucifériennes. Par exemple, ils avaient souvent pour rituel de se placer des nuits durant dans des caveaux. C'est étrange, j'y ai justement songé quelques jours auparavant (et c'est en parlant des aryens que je corrèle le tout) avec ces caves qui me faisaient penser à un tombeau et me rappelaient le Khalwa dans le soufisme (occultiste musulman assez poussé).



Il est question de se placer dans une tombe un temps (3 jours et 3 nuits) et, au-delà, de s'y visualiser en décomposition afin de tuer l'ego de manière symbolique, au plus profond de l'inconscient. Il s'agit, en quelque sorte d'un laboratoire où la mort initiatique se transmue en renaissance spirituelle. « *Mourrez avant de mourir* » disait le prophète Mahomet. Les Soufis citent souvent la parole du Christ : « *Celui qui n'est pas né deux fois, n'entrera pas dans le royaume céleste* ».

Puis, nous nous sommes rendus dans le lieu que la princesse Ghazal voulait partager avec moi, tant elle me disait que l'énergie qui y régnait, était intense.

Et, de fait, je dois avouer que certes la forme n'avait rien d'exceptionnelle, mais le lieu était gorgé d'une intensité inexplicable. Nous y sommes restés un bon moment.





Symboliquement, de venir là un dimanche dans l'église Sainte Marie, me faisait penser à ma grande mère. « Sainte mamie » était très croyante, incarnant la dimension christique : toujours le sourire, le cœur sur la main, à aider et rendre service... D'ailleurs, ça me rappelait, de par son sourire, que trônait chez elle un poème de mère Teresa (un océan de bonté). Je dois avouer que certes Mariam (Marie) fait partie de l'histoire de l'Islam, mais est, quelque part, un peu en retrait et, parfois, ça me manque : la dimension maternelle de pureté... Ce poème est un chef d'œuvre, un hymne à l'amour, un hymne à la vie : il est si simple pourtant.

Le Don du Sourire...

Il ne coûte rien et produit beaucoup
Il enrichit celui qui le reçoit, sans appauvrir
celui qui le donne.

Il ne dure qu'un instant, mais son souvenir
est parfois immortel.

Un sourire c'est du repos pour l'être
fatigué, du courage pour l'âme abattue,
de la consolation pour le cœur endeuillé.

C'est un véritable antidote que la nature
tient en réserve pour toutes les peines.

Et, si l'on vous refuse le Sourire que
vous méritez, soyez généreux, donnez
le vôtre...

Nul, en effet, n'a autant besoin d'un
Sourire que celui qui ne sait pas en
donner aux autres.

D'ailleurs, au passage, il y a une quinzaine d'années, j'avais eu une intuition sur mère Teresa qui me poussait à effectuer des recherches sur elle. Or, je découvris que bien qu'elle ait été sœur (religieuse), elle ne croyait pas en Dieu. Je me disais tout le temps qu'il allait de soi que, quoi qu'il arrive, elle avait une place au paradis (dans la mesure où il existerait et tel qu'on se le figure, juste en guise de métaphore). Selon moi, les actes priment bien plus que les prières ou la croyance.

Puis nous sortîmes de l'église et nous allâmes nous assoir à l'ombre, à part les neiges éternelles au loin, j'avais l'impression d'être à Jérusalem.



Je fis part de mes états d'âmes à la princesse Ghazal et lui traduisit le poème. De là, sur le thème du don du sourire, j'en vins à une remarque que je m'étais faite depuis très longtemps (avant même mon voyage), à savoir : sur aucune photo ou représentation, Khomeiny ne sourit. D'ailleurs, je lui montrai la photo d'un billet que l'on m'avait donné (en me rendant la monnaie) et qui comportait une inscription à côté du dessin de Khomeiny.



J'avais demandé à celui qui m'en avait fait part la signification. Il avait ri et avait résumé en disant simplement : « Ça parle d'amour ». Du coup, j'avais immortalisé celui-ci en le prenant en photo sur le marbre. Je m'étais dit que je « l'offrirais » à un commerçant peu aimable. J'ai attendu quatre jours pour trouver quelqu'un d'un peu rustre. L'histoire devait s'arrêter là. En montrant le billet, je demandais la traduction exacte qui était la suivante : « Mon amour, ma fleur où que tu sois, qui que tu sois, tu **souris** mais le monde te dérange et t'effraye avec tes lèvres souriantes. »

Nous nous sommes longtemps regardés, il n'y avait plus rien à dire...

De là, elle me demanda de mettre une musique (c'était mon tour ☺). Et de manière très étrange pour elle, je n'en avais aucune. Enfin si, juste une seule que j'écoutais tous les matins.

<https://www.youtube.com/watch?v=YgFS1zOJ5q8>

Je l'écoutais en toute circonstance : heureux ou en période de doute pour me réenergiser. Je l'avais prévenue, en lui disant que c'était un peu religieux. Elle connaissait et adorait ; elle m'apprit d'ailleurs que Talib Al Habib était, certes, né en Grande Bretagne mais était d'origine iranienne.

Puis, nous sommes allés nous restaurer, et là qu'avions nous devant nous en guise de bienvenue ?! Comme à l'habitude, les portraits qui siègent à l'entrée de tout magasin, restaurant (histoire d'aller dans le sens du poil) de Khomeiny et Khamenei. Mais pour la première fois de ma vie et la princesse Ghazal aussi : il souriait. Nous avons eu un fou rire... J'ai d'ailleurs été très discret pour prendre la photo. Comme par hasard, il fallait que nous en parlions quelques minutes auparavant et que cela figure sur le fameux billet, à travers le mot « sourire ». N'était-ce pas le signe de la synchronicité : la Sainte chronicité ☺.



Elle me disait pour rire que c'était une photo montage.

La vie semblait elle-même nous sourire... Je ne pouvais que penser à la synchronicité. J'expliquais ce concept à Ghazal qui, pour le coup, ne le connaissait pas, enfin en termes de mot, vu qu'elle connaissait le phénomène. Il s'agit, en fait, pour la faire simple, de l'occurrence simultanée d'au moins deux événements n'ayant, a priori, pas de lien de causalité, mais dont l'association prend un sens pour la personne qui les perçoit. Certains y voient des coïncidences, comme j'aime à le dire ; dans ce cas, il est question de co-incidence : des incidences communes...

On attribue cette notion à Jung, alors peut-être uniquement le mot parce que ce phénomène est connu et expérimenté depuis la nuit des temps dans toutes les civilisations.

Quand on est réceptif à la synchronicité que je « rebaptiserais », si je pouvais me le permettre, la « Sainte chronicité », on la perçoit, on la suscite. Quand on commence à tirer vers soi un filament du ver de soie, c'est tout le ver, dans son ensemble qui se libère : on comprend, de manière subtile et fine, que tout était initialement et est toujours, mais différemment, connecté.

Nous sommes ensuite allés au musée (et mausolée) de Abo Ali Sina plus connu sous le nom d'Avicenne, à savoir selon beaucoup, incarnant le plus grand penseur de l'Orient du millénaire précédent. Il était médecin (aujourd'hui encore sont dispensés des séminaires (Ghazal réalisait un master en guise de loisir sur ce thème) sur ses techniques de médecine traditionnelle probantes à base de plantes...). Il avait révolutionné la médecine. Il était philosophe, mystique, métaphysicien, astronome (futur astrophysicien)...





Cet homme avait été touché par le divin. Il n'était pas concevable (et tous ses contemporains (du XI^e siècle) étaient unanimes à ce sujet) qu'un seul être puisse concentrer autant de connaissances, et surtout, avoir autant de cordes à son arc. D'ailleurs, toute sa théorie était basée sur le fait que tout son savoir était insufflée par un « Channel », en l'occurrence un ange. Eh oui, l'un des hommes les plus intelligents parlait aux anges. Je pense que ça heurterait bon nombre de nos scientifiques. Et pourtant messieurs, je ne vous demande pas de croire mais soyez parfois un minimum tolérants. Pensez toujours comme le disait Victor Hugo : « *De ce qu'un fait vous semble étrange, vous concluez qu'il n'est pas. Ce qui est puéril, c'est de se figurer qu'en se bandant les yeux devant l'inconnu, on supprime cet inconnu.* » Cet homme est comparable à Leonardo De Vinci qui, selon moi, est l'homme le plus brillant que le millénaire dernier ait connu en Occident. Concernant De Vinci et quand on connaît un peu le personnage et s'intéresse à ses brouillons, on retrouve des choses qui ne trompent pas : symbole de la fleur de vie, entre autres... Lui aussi était secondé/aidé..., un grand mystique.

Puis, nous sommes allés visiter une vieille mosquée.





Ensuite, nous nous sommes posés dans un parc.

De là, nous avons repris la route, toujours avec un paysage dont je ne me lassais pas, et ce, même pendant quatre heures d'affilées.









Nous arrivions au palais maternel, où les parents de la princesse Ghazal ainsi que sa sœur nous attendaient. Nous avons dîné de manière gargantuesque ; c'était tout simplement délicieux. Sa famille était vraiment adorable, je me sentais chez moi. C'était incroyable. Puis, il était temps pour moi de prendre congés et de retourner à mon hôtel, restituer cette histoire et reprendre des forces pour ma dernière journée en terre persane.

J'ai essayé, entre autres, dans cette histoire féerique de retrouver ma capacité à voir les anges et de les retrouver comme je savais le faire depuis l'enfance. Mes écrits ont été présents pour me remémorer cette Sainte Chronicité (en anglais to remember, re-member, traduction impossible : « me remembrer » cet état, à travers la mémoire du corps et du cœur) et pour essayer de partager ; je pense, notamment, à une personne : ma mère et, si j'osais, à mon père aussi, car ils m'avaient tous deux demandé de leur donner un titre d'ouvrage, tant le Soufisme semblait les attirer, sûrement de par mon attitude (plus que les paroles vu que je n'en parlais jamais, à part en cas de

questionnement). Cette transmission, si tant est que j'eusse la prétention d'avoir quelque chose à transmettre, ou tout au moins mon humble témoignage, était comparable à l'envie de montrer la beauté d'une bulle de savon (ou plutôt la **bulle** du savant, le **zéro** pointé car, même si la théorie était importante, l'expérimentation primait largement) à quelqu'un. Le fait de la toucher sans cesse, la faisait disparaître, comme le fameux mythe de mythologie et l'homme (Sisyphé) qui poussait sa pierre jusqu'au sommet et qu'elle retombait systématiquement. J'avais déjà écrit un ouvrage en 10 volumes pour mon père pendant 8 ans depuis l'âge de 23 ans (terminé en 3 mois puis délaissé quatre années, puis repris 3 mois, puis laissé quatre ans... pour s'achever en 2011). Ouvrage qui était le signifié et le signifiant de lui-même : *Projet Eternel*... Et pourtant, celui-ci était resté lettre morte pour lui... C'était sûrement le message le plus subtil et le plus fort de ce dernier. « Ne cherche pas à partager avec l'autre, vis, vis alors encore plus intensément, les autres verront ce phénomène dans tes yeux ; il est des choses dont les mots, les écrits pour les gens doués de sens, sont inutiles ». C'est ce que semblait m'avoir appris cette magnifique ré-union avec la princesse Ghazal.

Il est des Hommes qui voient les anges à travers les femmes en tant que canal (channel) terrestre. La princesse Ghazal me faisait rappeler à moi-même et résonner en moi (raisonner en soi(e)) la somptueuse phrase de Shams de Tabriz : « *Quand j'étais enfant je voyais Dieu, je voyais les anges ; je regardais les mystères des mondes d'en haut et d'en bas. Je croyais que tous les hommes voyaient la même chose. J'ai fini par comprendre qu'ils ne voyaient pas.* » Et sûrement que cette phrase pour me consoler se corrélait à celle que Naïma m'avait envoyée quelques jours auparavant (celle de Rumi), à savoir : « *Ne te sens pas seul, l'univers entier vibre à l'intérieur de toi* ».

A suivre....

Issa

Jour-11 : Perception

Salam,

J'ai commencé cette dernière journée en me connectant. J'avais une invitation d'une personne, une chinoise, la pauvre, qui avait dû mettre du temps à me retrouver tant j'avais été une anguille avec elle : insaisissable dans les deux sens. De là, je vis que c'était l'anniversaire d'un compagnon de classe en école de commerce. Les messages sur sa toile étaient si étranges ! Ce n'était pas un mur mais une sorte de tombe virtuelle. Matthieu avait disparu aux Etats-Unis depuis plus de 2 ans, sans jamais avoir donné de nouvelles. Il avait littéralement tout quitté en emportant sa seule « preuve d'identité » (son passeport). J'avais, bon nombre de fois dans mon adolescence, songé à faire la même chose (tout en donnant quelques news). Sans jugement pour lui, dans mon cas je me disais : « Pour aller où, fuir quoi ? ». Les démons nous suivent et se réincarnent sous une autre forme tant que nous ne les avons pas combattus, disons embrassés avec paix, telle est la vraie thérapie pour dématérialiser émotionnellement tout ce qui nous empêche d'être en harmonie et de nous élever.

Aujourd'hui devait être une journée de réflexion. Je suis allé me balader en centre-ville (de Téhéran), et prendre un dernier bain de foule : les rues pullulaient de monde, d'agitation, de klaxon...

Je rencontrais un Français ; c'était son premier jour, moi mon dernier. Il semblait étonné de voir un occidental, j'étais le premier. Il effectuait le même voyage que moi, dans le même sens (si je puis dire). En quelque sorte, il prenait la ligne de métro n°1 avec 11 jours de différé, dans laquelle le chat mangerait la souris ou qui sait changerait-il l'itinéraire et peut-être alors sa propre réalité (ligne 1bis) ou le Shah mangerait la révolution islamique et, dans ce monde parallèle, l'Iran serait une puissance occidentale sans commune mesure ? Cet itinéraire de la route de la soie, des gens l'empruntaient depuis des siècles et continueraient à le faire et tourneraient sans cesse. En quelque sorte, je lui passais le relais, car ce feu (en hommage aux zoroastriens) ne devait jamais s'éteindre.

Ça me faisait penser à une phrase de Shams de Tabriz qui disait : « *Alors que les parties changent, l'ensemble reste toujours identique. Pour chaque voleur qui quitte ce monde, un autre naît. Et chaque personne honnête qui s'éteint est remplacée par un autre. De cette manière, non seulement rien ne reste identique, mais rien ne change vraiment. Pour chaque soufi qui meurt, un autre naît, quelque part.* » Un Issa disparaissait et un ...(?) le remplaçait... Ainsi semblait tourner véritablement le monde.

Puis je décidais de me rendre une dernière fois au parc : retourner au point de départ en guise de fin, mon jardin d'Eden.



Dans la vie, on part souvent d'un point pour revenir à celui-ci et pourtant rien n'est jamais vraiment pareil car, fort de la connaissance du cercle, du tournoiement pour y parvenir et surtout s'il y a un cercle, il y en a d'autres au-dessus, à droite, à gauche et comme tel : une infinité retraçant partiellement le symbole le plus fort, selon moi de l'ésotérisme : la fleur de vie. Je m'adonnais alors à la contemplation, j'avais délaissé mes livres, j'étais juste là, ici et maintenant. C'était ce que la princesse Ghazal m'avait réappris. Ça me rappelait la phrase de Joseph Campbell (« la sonnette du camp », littéralement) qui dit : « *Je ne crois pas aux gens qui cherchent le sens de la vie autant qu'ils cherchent le sentiment d'être vivant.* »

Je faisais un bilan sur moi-même, sur mon histoire persane, mais aussi au-delà.

J'avais essayé de dresser le visage d'une société qui n'en a pas une, mais plusieurs, elle est multiface, de par ses origines. De là, j'avais tenté de comprendre les voiles et de les faire tomber pour qu'elle se dévoile partiellement.

J'avais exploré quelques parties plus cachées sous ce voile, de cette société qui semblait tourner le dos au monde et se cacher, où cette jeunesse, totalement débridée sur un plan sexuel, selon les témoignages de la fille de joie, une société sujette et rongée par les drogues, et ce, malgré la menace de la peine capitale, tel m'avait enseigné le Petit Prince de Perse, une société psychologiquement déphasée et qui semblait avoir besoin d'une énorme thérapie de groupe car beaucoup d'aspects jouaient sur leur mental : relation homme-femme entre autres...etc



Il était, certes, question de métaphore durant ce voyage, en tournant autour du voile, mais de manière terre à terre, qu'en était-il de celui-ci sur un plan réel, vu qu'il était imposé par la politique de la République Islamique d'Iran, et ce, quelle que soit la confession de la personne, Sharia (« la loi » en arabe) oblige ? Comment, au nom de la politique, pouvait-on forcer les gens, dans cette voie qui, de fait, les éloignait du libre arbitre ?

De manière générale, même si je trouvais que la question : « Pour ou contre le voile » n'a pas de sens, sur ce thème, je pouvais donner des arguments pour et d'autres contre... La réponse était personnelle. Alors oui, pour moi j'étais contre, je me voyais mal en porter un ☺. Plus sérieusement, il fallait repartir sur son origine. La première était hygiénique (comme beaucoup de choses en Islam que bon nombre ont oublié, comme le fait de ne pas manger de porc qui dans les pays chauds

peut apporter le Ténia (verre solitaire) et s'avérer mortel (à l'époque). Le ramadan, au-delà de la lutte contre ses pulsions et le fait de se recentrer sur les essentiels, purge le système digestif, entre autres ; les ablutions ne sont rien d'autre que des protections hygiéniques contre les attaques du sable en Arabie à la base, et aussi des protections énergétiques. Le voile était autant de mise pour l'homme que pour la femme. Il protégeait du soleil. Ensuite avait été introduit une notion de pudeur ou de distance entre l'homme et la femme afin de juger l'Homme (comprenant homme-femme) tel qu'il était, sans dimension physique. Ce voile éviterait l'offense et placerait, en quelque sorte, l'individu plus près de Dieu. L'objectif est de limiter toute attirance physique pour que l'humain apprécie l'autre à travers les yeux du cœur. C'est, quelque part, le même principe que les moines bouddhistes vêtus de la plus simple tunique (orange) et rasés pour s'éloigner de tout le superflu physique et humain.

L'apparition du voile contemporain venait précisément des zoroastriens dont l'Islam avait emprunté énormément d'aspects (il s'agissait en quelque sorte du fossile de l'Islam) : le jeûne, les 5 prières par jour, Naurouze (23 mars, équinoxe du printemps fêté par beaucoup de musulmans chiites et sunnites dans une grande partie de l'Asie Centrale : Iran, Irak, Afghanistan, Pakistan, Azerbaïdjan, Bahreïn, Yémen, Turquie, Turkménistan, Kazakhstan, Tadjikistan, Ouzbékistan, Kirghizstan, Turkestan,...). Certaines femmes le portaient par conviction, en pensant que c'était recommandé en Islam. Voici ce que dit le Coran : « *Epais placé entre le paradis et la géhenne* » sujet à interprétation car, en aucun cas, il ne le rend obligatoire : c'est tout le danger et les limites des écritures et des interprétations ; j'aime cette photo, prise aujourd'hui-même, sans visage du prophète (qui peut au passage être n'importe quel prophète in fine et de manière fine aussi) qui semble prisonnier des interprétations humaines.



Des femmes portent le voile pour se protéger des regards des hommes, d'autres y sont contraintes par la pression du mari, le poids de la famille ou l'entourage... Il semblerait que la notion de voile soit une métaphore : mettre un voile de pudeur qu'on soit homme ou femme dans l'attitude sans pour autant le porter physiquement. Tout comme on tue le mouton pour se souvenir qu'Abraham (Ibrahim) allait tuer son fils unique pour montrer sa foi et, face à cela, symboliquement, un ange lui a demandé de faire ce sacrifice sur un animal plutôt que son fils. Parfois (et par foi), il n'est pas nécessaire d'accomplir physiquement quelque chose pour atteindre l'intention et le symbole qui se suffisent à eux-mêmes.

Je faisais un petit aparté pour revenir à ce point, à savoir, le but premier du voile est que l'humain apprécie l'autre à travers les yeux du cœur. Je me souviens, à 16 ans, d'avoir étudié au collège un

super texte qui m'avait beaucoup intéressé. L'ouvrage s'intitule *Lettres Persanes* de Montesquieu et en particulier un texte *Comment peut-on être persan ?* J'avais pensé à celui-ci pendant tout mon périple mais, encore plus, la veille, ce qui me permettait de le corréler à la notion de voile. Ce texte évoquait la venue à Paris d'un Persan qui suscitait l'attention de tous : tout le monde voulait le voir, lui parler, le toucher. Cela étant, après avoir souhaité se fondre dans la masse parisienne et ainsi arrêter d'être un phénomène de foire, à partir de ce moment plus personne ne s'intéressait à lui. Il s'en trouvait, au final, profondément attristé, dans la mesure où il voyait un aspect futile dans cette attraction primaire, vu qu'en fine, personne ne souhaitait vraiment le connaître. J'ai beaucoup pensé à ceci dans la mesure où les rôles étaient inversés : « Comment pouvait-on être français ? » (j'avais eu encore plus ce flash, à Yazd, où sur mon banquet, on m'avait amené un drapeau français (probablement pour me rappeler d'où je venais ☺) : un Français en terre perse.



Et de fait, tout au long du voyage, étant donné qu'il n'y avait quasiment pas d'occidentaux, j'attirais l'attention : les gens me suivaient tous les 500m ; on m'envoyait des « welcome to Iran » à tout va, on venait me serrer la main : s'en était drôle, j'avais l'impression d'être en campagne présidentielle. Bref, c'était, en l'occurrence, très sympathique et touchant de leur part (il va de soi que ce traitement est réservé à tout étranger et que je ne me sens pas nombriliste au point de penser que tout tourne autour de moi et que c'était unique, loin de là).

Ce qui m'a marqué c'était le fait que la princesse Ghazal, en guise de douceur et gentillesse ou compliment, me disait souvent : « Tu as une belle âme » ou « Ton cœur est pur » : jamais, elle ne m'a dit j'aime ton sourire, ou, je ne sais pas, tes fossettes... bref des choses qui forcément flattent un peu l'ego mais qui ne flattent que l'enveloppe : je trouvais ça tellement plus profond d'apprécier la lettre, le contenu, les idées, la poésie de celle-ci (si tant est qu'il y en ait eu...). Eh oui, parfois le voile peut aussi amener à un regard peut-être plus profond sur l'âme et le cœur. Qui sait ?!

Puis, par extension de ma classe de première au lycée, après *Comment peut-on être Persan* de Montesquieu, ça me faisait penser à la notion de fuite et à la dépendance exprimées dans un très joli poème de Baudelaire intitulé *L'Albatros* (dans *Les Fleurs du Mal*) évoquant l'idée d'un oiseau aspirant à voler et donc à la liberté mais qui, pour voyager sur de grandes distances, se devait de suivre le mat des bateaux incarnant le monde matériel des Hommes. Ce poème avait toujours fait écho en moi. Quoi que je veuille, je fais partie intégrante de la société occidentale mais, en parallèle, je me reconnais davantage dans l'Orient. Je me souvins alors de ce qu'en Asie, il y a quelques années, on me disait : « Tu es le plus oriental des occidentaux que je connaisse ». Je n'étais ni véritablement l'un ni véritablement l'autre, peut-être une union partielle des deux : un « occidentaloriental », (Issaurélien). Je me promettais de changer de paradigme, de changer mon regard. Je me remémorais Shams de Tabriz, une fois de plus qui disait : « *Il n'est jamais trop tard pour se demander : "Suis-je prêt à changer de vie ? Suis-je prêt à changer intérieurement ? Si un jour de votre vie est le même que le jour précédent, c'est sûrement dommage. À chaque instant, à chaque nouvelle inspiration, on devrait se renouveler, se renouveler encore. Il n'y a qu'un moyen de naître à une nouvelle vie : mourir avant la mort.* »

Mais si l'on revient à la dimension exclusive de la femme (après cette petite digression, vu que ma pensée est tentaculaire), on peut se demander s'il ne s'agit pas d'interprétations ou de manipulations. Beaucoup d'hommes en général, et peu importe leur religion, craignent souvent, inconsciemment, les femmes. Ils projettent, en fait, fréquemment, leur propre faiblesse essentiellement sexuelle. L'homme, de par ses hormones, semblerait posséder plus d'envie, de besoin sexuel que la femme ou plutôt organisé différemment. Ainsi, l'homme serait plus vulnérable. De ce fait, l'utilisation du voile serait peut-être due à une forme de peur. Le voile constituerait, en quelque sorte, une prise de conscience du pouvoir que possède la femme à travers son pouvoir potentiel de séduction. Pour être très sommaire, la femme plus forte aux propositions extraconjugales, par rapport à l'homme dans la majorité des cas, faible (dans cette épreuve de tentation), n'aurait qu'à « claquer » des doigts pour qu'un homme lui succombe.

Mais cette peur de la femme remonte à très loin dans la considération archétypale, notamment à travers la question de la paternité. Car l'homme, dans le passé ne pouvait pas être sûr à 100% que les enfants qu'il allait nourrir et éduquer, soient les siens.

De manière plus générale que la question du voile au sein de la république islamiste d'Iran qui avait instauré la Sharia, semblait intervenir la notion de confrontation entre tradition et modernité. Il était important de réexpliquer le sens de la Sharia (littéralement en arabe « la loi ») évoquée dans le Coran.

Avant cela je me devais de citer à nouveau Shams de Tabriz : « *Chaque lecteur comprend le saint Coran à un niveau différent, pour aller à la profondeur de sa compréhension. Il y a quatre niveaux de discernement. Le premier est la signification apparente, et c'est celle dont la majorité des gens se contentent. Ensuite, c'est le batini – le niveau intérieur. Le troisième niveau est l'intérieur de l'intérieur. Le quatrième est si profond qu'on ne peut le mettre en mots. Il est donc condamné à rester indescriptible.* » Tout semblait donc voué à interprétation et question de perception (PERSEption). Et en même temps, la compréhension des textes saints dépend de la portée intellectuelle et des capacités de cœur de chacun... Un enfant de 5 ans ne comprendrait rien à un livre de Spinoza, par exemple.

La Sharia, « la loi » est très proche de l'Ayurvéda dans l'Hindouisme littéralement en sanskrit : « la science de la Vie ». Elle correspond à une sorte de conseils génériques de vie individuelle et collective afin que l'existence soit harmonieuse au niveau personnel et universel, régissant le code civil, l'hygiène de vie, la bienséance, la bienveillance, la tolérance...

La Sharia, dans l'appréciation soufie régit le domaine des formes et des corps. Elle recèle un principe, une réalité intérieure qui lui donne sens et donne sens à l'existence dans son ensemble : c'est la Haqiqa, la finalité, la réalité « vraie », intérieure de tout ce qui est créé, de toute religion. Cet accès à Dieu/le Réel (la Haqiqa) suppose que les voiles de l'illusion tombent afin que la réalité réelle se laisse appréhender. C'est l'équivalent de la Maya (les voiles d'illusion) chez les Hindous.

La plupart des religieux se contenteront, toute leur vie, de stagner en surface. Seuls certains qui entreprennent le voyage initiatique, les conduira au centre, là où ils y ont accès. Pour s'y rendre, ils devront suivre, s'ils le souhaitent la Tariqa, la voie étroite à laquelle seuls ceux qui sont prêts à subir l'épreuve y parviendront... Ensuite, tous les chemins mènent à Rome et au Dôme... Peu importe la voie empruntée, chacune d'elles constitue des confluent... Ce qui compte c'est de retrouver La Source...

Rumi disait à ce sujet : *« La loi révélée est comme une chandelle éclairant la route. Tant que tu ne prends pas la chandelle, tu ne peux voyager ; quand tu es arrivé sur le chemin, ton pèlerinage est la Voie ; quand tu es parvenu au but de ton voyage, c'est la Réalité suprême. C'est pourquoi il a été dit : « Si les réalités spirituelles étaient manifestes, les lois religieuses seraient inutiles. » »*

Pour revenir à cette confrontation de l'Islam entre tradition et modernité, on pouvait le constater de manière flagrante ici, en Iran. Il y avait deux camps et deux types de foulards. Les traditionnels avec le tchador noir et les plus « modernistes ». Cela étant, les femmes traditionnelles ne signifiaient pas qu'elles étaient obscurantistes, intolérantes etc... Au-delà, bon nombre le porte comme tel, tout comme tous les cafés et restaurants arboraient le portrait de Khomeiny et Khamenei pour s'attirer les louanges du gouvernement et/ou pour ne pas s'attirer de problèmes alors qu'ils les critiquaient et ne les soutenaient aucunement. De manière globale, une large majorité désavouait le gouvernement à l'exception faite de quelques ruraux et d'ultra conservateurs. Mais les gens avaient peur, ils vivaient dans la suspicion depuis 36 ans. L'autre

camp, celui des modernistes, portait le voile en dilettante, juste sur l'arrière du crâne, avec un front et des cheveux largement apparents : un peu comme si elles flirtaient avec les limites de la « bienséance » au regard du gouvernement. On en revenait au même point : comment la politique pouvait-elle imposer quelque chose de personnel ? C'était une forme d'hypocrisie de leur part. Quelqu'un de croyant sait que s'il impose un acte religieux à quelque qu'il ne cautionne pas, Dieu le voit et le résultat est vain et même mal dans l'absolu : chaque individu est tenu de ne pas faire de prosélytisme... Je voyais alors cette image de la jeunesse prise dans cette tradition qui semble vouloir s'exprimer tel un poing levé.



J'avais assisté, en 2009, à une conférence avec le controversé Tarik Ramadan, petit-fils du créateur des frères musulmans en Egypte, Hassan el Banna afin de pouvoir juger par moi-même tout comme je l'avais fait en m'introduisant un temps dans la scientologie en 2005 et effectuer mon propre travail d'investigation, un sens critique... Ce colloque portait sur la place de l'Islam dans une société moderne. Je dois dire que c'était très intéressant. Il m'avait d'ailleurs pris en exemple devant des centaines de personnes, en me montrant du doigt et en disant : « Regardez pourquoi il n'y a qu'un blond (« le blond » de Gad Elmaleh), vous les arabes vous vous sectarisez, vous vous refermez sur vous-mêmes ». Ses propos étaient assez justes et, quelque part, on aurait pu aussi reprendre sa remarque dans l'autre sens : pourquoi n'y avait-il qu'un blond ? Peut-être que les autres blonds se sentaient exclus...

Ma sœur qui avait appris ma reconversion, n'avait eu pour première question que : « Que penses-tu du voile ? », comme si l'Islam se limitait à ça. Je dus lui expliquer un peu mais je sentais une crainte comme une menace, qu'un jour, elle serait contrainte de le porter. Quelque part, je peux aussi comprendre ces gens qui ont peur d'une forme de l'Islam avec la prolifération du Hallal partout, l'ingérence de certains parents à vouloir revisiter certains livres d'histoire ou alléger les programmes de biologie traitant de l'anatomie. Cette question était, semble-t-il, une question de l'œuf et la poule : pourquoi certains se communautarisent de plus en plus, se refermant tel un refuge dans la religion et, in fine, comme arme de revendication, d'opposition à un système de valeurs... ???

J'étais là présentement dans ce temple, dans ce jardin d'éden, a priori qui semblait si paisible : où j'avais vu des familles réunies ensemble, des enfants et des adultes se distraire de manière simple. Comme première approche, j'avais en tête le fait que cette société semblait plus saine (les gens) que la nôtre en Occident. Ce fameux Occident qui, a priori, pour certains, oxyde les mentalités. Ils paraissaient plus harmonieux, plus réfléchis et intellectuels, férus d'art. Et surtout, leur société leur imposait de ne pas flirter avec la tentation du serpent, à savoir l'alcool. L'alcool qui incarne pour moi le mal : engendrant la violence, la bêtise, la débauche et toute forme d'excès. Mais l'excès dans cette approche était sûrement cette vision lorsque le serpent était porté à l'extrême : la nuance, la mesure n'était-elle pas alors possible ? Le Coran disait (2,143) : « *Nous avons fait de vous une*

communauté du juste milieu, éloignée des extrêmes ». Ne devais-je pas en prendre bonne note et le mettre en application ?

Je faisais quelques parallèles, notamment avec une image forte, dans le restaurant, avec le Petit Prince de Perse où au lieu d'avoir une liste d'alcool, il y avait une liste de thés avec chacun leurs vertus.

traditional tea (served with dates and crystal sugar)	چای سنتی با خرما و شکر	50.00
yazdi tea (served with yazdi sweets)	چای سنتی با شیرینی یازدی	50.00
mint tea	چای نعناع	50.00
hibiscus red tea	چای قرمز	50.00
green tea	چای سبز	50.00
indian milk tea (2 person)	شیر چای هندی	50.00
herbal and medicinal teas چایهای درمانی		
mountain tea (bad moods, heart problems)	چای کوهستانی (حلق بهتر مشکلات قلبی)	50.00
comonile (heat and stomach problems)	چای بادام (بهبود مشکلات معده و قلب)	50.00
calamint (stomach and digestive system)	چای کالامینت (بهبود مشکلات گوارشی و معده)	50.00
wormwood (liver, stomach and heart)	چای آکتنیس (همگرده بهتر کبد، معده و قلب)	50.00
flower tea (stress)	چای گل کاروبان (کنترل استرس)	50.00
oregano (leg pain, run-down immune system)	چای آویشن (بهبود درد پا و سیستم ایمنی)	50.00
celtic nard (stress)	چای سنبل رومی (کاهش استرس)	50.00
maidenhair (deaf colds and coughs)	چای پر میاوشان (بهبود سرماخوردگی و سرفه)	50.00
rose mallow (reduces cholesterol)	چای گل خنسی (کاهش کلسترول)	50.00
cyclamen (liver and stomach)	چای گل خنسی (تقویت کبد و معده)	50.00
orange flower (heart and tension)	چای گل نارنج (بهبود فشار قلب)	50.00
jujube (digestive system)	چای عناب (همگرده بهتر سیستم گوارشی)	50.00
thistle (kidney stone cleansing)	چای خارخسک (از بین بردن سنگ کلیه)	50.00
oustaadquosh (blood circulation)	چای استاد قدوس با چای معده (گردش خون)	50.00
fennel (digestive system)	چای رازیانه (همگرده بهتر سیستم گوارشی)	50.00
coffee قهوه		
french coffee	قهوه فرانسه	50.00
turkish coffee	قهوه ترک	50.00
nescafe	نسکافه	50.00
hot chocolate	شاکلات داغ	50.00
Orient Hotel and restaurant		

La société iranienne, à première vue, me semblait plus saine, s'amusant d'un rien, appréciant les petits moments simples de la vie. Sans alcool la vie semble plus posée (pour certains moins folle). Beaucoup en Occident sont comme des cockers (cocaïnomanes), même si je n'ai jamais expérimenté ; après tant d'endorphines et d'excitations, la vie « normale » semble plate, terne. Nous avons été brûlés à la rétine par « le trop de trop », la surconsommation de tout. Comment réapprendre les plaisirs simples ? En ayant une rupture, un jeûne de vie : une sorte de retraite ? C'est dur en pratique, mais certains y parviennent après un choc, une grave maladie, un traumatisme, l'enfermement ou autre. Le jeûne alimentaire permet, de manière bien infime, d'aimer à nouveau les choses car les caprices du genre « on mange encore ça » ou « j'aime pas, c'est pas bon », rééduque et permet de se soigner de tous nos maux. Les bouddhistes disent : « *Si tu es triste, mets des chaussures carrées après tu verras* ».

Comment trouver le bonheur, le bonheur pour les nuls » ? ☺ Si on le lisait, on serait tous unanimes. Mais la théorie n'est pas la pratique. Je pouvais faire un parallèle avec le mysticisme soufi ou autre qui est comme de connaître tous les bienfaits de tel ou tel aliment, les recettes miracles de grands-mères, mais sans jamais les utiliser pour être en bonne santé. Bref, ma théorie avait avancé : mon introspection ainsi que le fait d'accoucher de moi-même, sur le papier à l'instar du divan telle la psychanalyse, me faisaient indéniablement avancer dans mon non-sens et mon chemin infini...

Notre société occidentale m'effraie parfois, avec pour devise mondiale, à l'instar du bon vieil oncle Sam, notre héros mythologique (en deux mots) ☺ « in God we trust » mais rebaptisé par mes soins en « in Gold we trust », à savoir « dans l'argent nous croyons », tel un nouveau culte. La dépravation de la société m'effraie aussi par le non-respect de beaucoup de choses : la famille, les anciens... Je sais que ça peut faire réactionnaire mais c'est mon ressenti. D'ailleurs, j'ai souvent en tête, pour me rassurer, la citation du très grand philosophe indien Krishnamurti qui dit : « *Ce n'est pas un gage de bonne santé que d'être bien intégré dans une société profondément malade* ».

Quant à ma vision idyllique des choses aspirant à de grands changements et ma vision holistique (voire « **holystique** », néologisme oblige) et holographique à voir des signes partout, oui le psychiatre (du personnage dans *Projet Eternel*) Assassiniowicz pourrait rendre son verdict à mon sujet, en disant : « trouble aggravé et distorsion de la réalité, trouble borderline, tendance schizophrène oscillant entre extase et pessimisme voire vision apocalyptique et suicidaire. »

Alors je plaiderais coupable pour que ma peine soit réduite, coupable d'être un grand rêveur et de croire encore à mes rêves. Gandhi, en tant que modèle, disait : « *Sois le changement que tu veux voir dans cette vie* ». A ce sujet et suite à ce qui s'était passé sur le fort d'Alamut ainsi que ce dont j'ai parlé avec l'eschatologie, aujourd'hui j'ai eu un flash avec une image de Steve Jobs. Je m'étais déjà fait la remarque à Shanghai, ville rongée par la misère intellectuelle, vu que, là-bas, personne ne lit et les seuls livres que j'ai vus, étaient ceux de la biographie de Steve Jobs incarnant le rêve américain et surtout la réussite coûte que coûte. Certes, ce monsieur était un visionnaire extrêmement talentueux et créatif, mais, à mon avis, loin d'être un exemple sur un plan humain. Bref, là je suis revenu sur mes pas comme si une force m'y poussait et il était écrit : « *Ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde, alors ils le font* ».



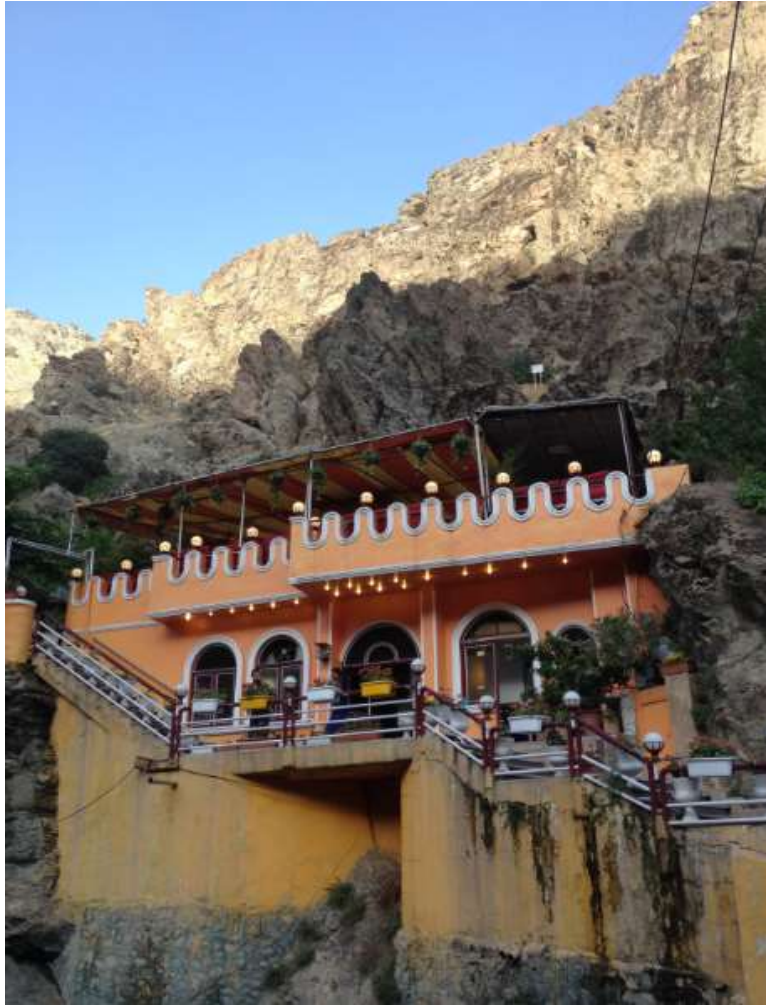
Je me réconciliais alors avec le personnage. J'en étais intimement convaincu : oui, nous pouvons, à notre petite échelle, changer le monde car il en a besoin. Je me disais : « Laissez-moi à mes rêves, il n'y a que dans cet espace que je peux respirer. »

J'adore ce philosophe, incompris en son temps, Baruk Spinoza qui disait : « *Je laisse chacun vivre selon sa complexion et je consens que ceux qui le veulent meurent pour ce qu'ils croient être leur bien, pourvu qu'il me soit permis à moi de vivre pour la vérité* ». J'émettrais un bémol ; à sa place, j'aurais mis : pour « ma » vérité, sachant que la vérité absolue n'existe pas, car, selon moi, c'est la somme des vérités relatives... Rumi disait d'ailleurs : « *La Vérité est un grand miroir tombé du ciel qui s'est brisé en mille morceaux, chacun possède un tout petit morceau mais personne ne détient toute la vérité* ».

En milieu d'après-midi, la princesse Ghazal m'avait emmené dans un endroit somptueux de la ville : nous avons la montagne et des cours d'eau. Nous avons même mangé, aussi surprenant que cela puisse paraître, sur le ruisseau, c'était simplement magnifique.







Sur ma route, la princesse m'avait montré une voie (à travers sa voix, sa manière de chanter la vie...). Selon elle, je lui avais apporté beaucoup et lui avait rappelé à elle-même. La vie est un marathon, une course de fond pour laquelle il est très difficile d'être sans cesse à la corde. En cas de perte de vitesse, ou de motivation ponctuelle, notre entourage prend le relais et nous guide pour que nous reprenions le rythme ; c'est en ce sens que l'autre incarne la Baraka, la bénédiction, en arabe.

Je prenais la route, cette fois par les airs, non plus par voie terrestre, je m'envolais alors, je partais dans les cieux pour revenir sur Terre, une première fois en faisant escale au Turkestan oriental puis

pour arriver, in fine, à ma seconde escale : Shanghai. C'est par la voie aérienne qu'on peut prendre de la hauteur. Je partais avec mon pégase : symbole de l'inspiration poétique (grâce au héros Persée) qui avait permis de tuer Chimère (de tuer ses chimères).

En allant retrouver mon oiseau de fer qui devait me ramener dans d'autres mondes, j'avais cette dernière image de la lune. Ce n'était plus un croissant : elle était alors à moitié pleine et/ou à moitié noire, c'était à moi de choisir ce que je souhaitais y voir. Tout n'est qu'une question de perception : la beauté du monde occidental ou oriental était présente partout et par tout, elle ne dépendait que de mon regard. Je pensais à cette phrase délicieuse qui dit : « *La beauté est dans l'âme de celui qui regarde* ». Ça me rappelait de nombreux contrastes que j'avais vus et qui ne demandaient qu'à être pris dans ce sens.







Ainsi je repensais, encore une fois, à Shams de Tabriz qui disait : *« Les opposés nous permettent d'avancer. Ce ne sont pas les similitudes ou les régularités qui nous font progresser dans la vie, mais les contraires. Tous les contraires de l'univers sont présents en chacun de nous. Le croyant doit rencontrer l'incroyant qui réside en lui. Et l'incroyant devrait apprendre à connaître le fidèle silencieux en lui. Jusqu'au jour où l'on atteint l'étape d'Insan al-Kamil, l'être humain parfait, la foi est un processus graduel qui nécessite son contraire apparent : l'incrédulité. »*

Sur la route de la soie, s'étaient tissés, naturellement, de magnifiques liens humains et divins. Et quelque part, j'habitais, à l'extrémité, à la source de cette même route, en Chine. A vrai dire, les routes des soi(s) étaient tracées et retracées partout et par tous sans aucune limite.

J'avais trouvé ce que je cherchais ou plutôt je l'avais retrouvé en moi, à savoir, que tout tournait tel un derviche, l'univers, l'aiguille de l'horloge, les pèlerins avec au centre la plus belle Qibla (Mecque) : le cœur, le Cœur de l'infinivers... et ce depuis la nuit des temps et ce de manière éternelle (« **ethernelle** ») quelque **part**.

Ce « conte de faits » n'était réel que pour moi-même et à travers moi-même ; je n'arriverais jamais à le restituer, ce serait comme de tenter d'expliquer la lumière à un aveugle. Si j'avais eu à donner un titre à cette histoire dans un premier temps je l'aurais appelé « Conte perçant » mais au final il aurait épousé le nom de « Perse et ses mystères » (Percer ses mystères) Tome1.

En moi résonnait cette phrase que j'avais écrite plusieurs mois auparavant : « La route ne s'arrête jamais, elle se repose juste ponctuellement... », d'autant que tout était toujours en mouvement, et ce, même de manière statique ; « *Tu vois les montagnes : tu les crois figées, alors qu'elles passent à la vitesse des nuages* » (Coran 27 :88).

Allah Akbar (Dieu est grand)

A suivre... InshAllah

Issa ~ AM